This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

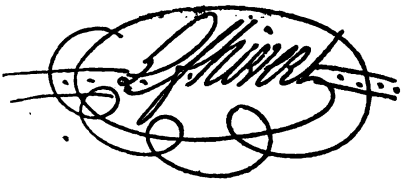
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MÉLANGES.

Tous les exemplaires du présent ouvrage porteront ma griffe.



De l'imprimerie d'A. PIHAN DELAFOREST, rue des Noyers, n° 37.

MÉLANGES.

FEUILLETONS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES.

SCÈNES CONTEMPORAINES.

[Joseph-Alexis].

PAR M. LE VICOMTE WALSH,

Auteur des *Lettres Vendéennes*, de la *Suite aux Lettres Vendéennes*, du *Fratricide*, des *Lettres sur l'Angleterre*, etc.

AZ 94

Paris,

L.-F. HIVERT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

QUAI DES AUGUSTINS, N° 55.

[illegible]N. — FLEURY, LIBRAIRE.

1832.

Quérard

BIBLIOTHÈQUE CANTONALE
LAUSANNE
ET UNIVERSITAIRE

A mes jeunes Amies

SIBELLEMME ET MACLOVIE DE ARMAISONS.

Voilà déja bien long-temps que vous m'appelez votre *vieux conteur*, et que vous me demandez de vous dédier un *recueil d'histoires*.

En pensant à votre âge, j'aurais dû chercher à vous offrir quelque chose de gai,... de gai comme était autrefois la jeunesse. Mais aujourd'hui tout est sérieux, même la jeune fille de douze et de quinze ans; élevée au milieu de nos mauvais jours, les soucis de la famille retombent sur son front, et la rendent grave et s[illegible] le début de la vie.

Je me souviens que l'année dernière, pendant cette douce et tranquille vie que nous menions à Flamenville, dans nos promenades du soir, alors que nous allions aux rochers de *Biédal* pour admirer le coucher du soleil dans cette vaste mer qui s'étendait à nos pieds, regardant les flots dorés qui venaient se briser sur la grève, vous me disiez souvent : Oh! notre vieil ami, racontez-nous quelque chose de ceux qui sont de l'autre côté de ces vagues.... et puis nous nous mettions à parler des absens;... toutes mes histoires étaient tristes, et cependant vous les aimiez,... vous en retrouverez quelques-unes du même genre dans le recueil que je vous offre, aimables petites amies.

Si j'assombris parfois vos jeunes imaginations... pardon. Le livre que je vous dédie se compose de scènes contemporaines ; ce n'est pas de ma faute si elles ne sont pas plus gaies. Au triste cyprès il ne faut pas demander de riantes fleurs.... et parmi les ruines et les débris qui m'entourent, je ne puis plus guères me comparer qu'à l'arbre qui croît auprès des [redacted].

Comme vous, votre *vieux conteur* tient aujourd'hui à la Normandie et à la Bretagne. Aussi trouverez-vous dans les pages que son amitié vous donne, des souvenirs des deux provinces. Vous y verrez les noms d'Alain et de Nominoë, et ceux de Rollon et de Guillaume, celui de Duguesclin et celui de Tancarville, celui de Corneille et celui de Châteaubriand.

Quelquefois la tempête détache du vieux chêne une branche desséchée, et quand elle est gisante à terre, les enfans du hameau s'amusent à la recouvrir d'une verdure qu'elle n'avait plus; ils y attachent des guirlandes et des fleurs des champs. Alors le débris de la forêt a repris un air de fraîcheur et de jeunesse, et il peut plaire encore....

Faites-en autant à mon livre; parez-le de votre intérêt... Et si vous ne l'aimiez pas, n'en aimez pas moins votre

Vieux Conteur.

A MON LIBRAIRE.

Avril 1831.

Puisque, grace à la liberté de la presse, telle que nous l'a faite M. Persil, vous ne pourriez, mon cher Monsieur, sans danger pour vous et pour moi, imprimer maintenant *La Veuve de Quiberon*, avec toute son exaltation chrétienne et royaliste.... je vous dois quelques dédommagemens, et je vous adresserai en forme de lettres les réflexions que je ferai dans mes diverses excursions : vous en ferez ce que vous voudrez.

Lorsqu'en 1829, je me plaisais à tracer le caractère d'une *vraie femme forte*, j'avais

eu besoin de rappeler des malheurs passés, des malheurs que, certes, je ne croyais jamais revoir.... Pour donner plus de beauté à la vertu, j'avais amené, tout près d'elle, la laideur du crime. Pour mieux vanter la fidélité, j'avais essayé de flétrir le parjure. Pour mieux faire ressortir la noblesse du désintéressement, j'avais mis en regard les desséchantes doctrines *du positif*.... Enfin, me croyant, comme tant d'autres, bien loin de la révolution nouvelle, j'avais montré toute mon horreur pour sa sœur aînée, sa sanglante devancière; j'avais parlé des révolutions comme de ces gens qu'on ne doit plus revoir.... et voilà qu'aujourd'hui elles reparaissent, et qu'on les nomme *glorieuses*. Et voilà que l'on chasse encore les rois de leurs palais et de leur pays; que l'on se fait gloire de n'avoir été retenus par aucun serment, et que l'on se vante d'avoir joué la comédie pendant quinze longues années.

A une pareille époque, vous m'avouerez que mon ouvrage, tel que je l'avais conçu, tel que je l'avais écrit, aurait l'air de tomber des nues, et serait une espèce d'anachro-

nisme.... En effet, comment écrire et publier aujourd'hui, sans qu'on vous rît au nez, qu'il est beau, qu'il est noble, qu'il est *français* de rester fidèle et attaché au malheur !

Ces Bourbons, pour lesquels, en 1802, ma veuve de Quiberon sacrifiait sa fortune, ses enfans et sa vie, ne sont-ils pas ces mêmes Bourbons que la France vient de chasser en 1830?

Tout ce que je disais avec admiration, du courage, de la ténacité, du dévouement sans bornes de la Bretagne et de la Vendée, ne me serait-il pas imputé à tort, ne m'accuserait-on pas de rappeler le *passé*, pour faire le *présent* pareil ?

Non, non, mon cher Monsieur; il faut garder *ma Veuve*, et attendre.... Il y a tant de secrets dans l'avenir ! On dit que, de tous les hommes, ceux qui ont le plus de chances de deviner l'avenir, sont les habiles diplomates : eh bien, que le prince de Talleyrand soit franc une fois dans sa vie, je m'adresse à lui, comme au plus habile; qu'il nous dise si, sous la *république*, il devinait l'*empereur*; si,

sous l'*empire*, il devinait la *restauration*, et si, au congrès de Vienne, il devinait qu'il lui restait encore quelqu'un à tromper? Et que ces Bourbons, rappelés par lui, seraient abandonnés de lui, et qu'un jour il servirait encore de tous ses vieux moyens celui qui aurait pris leur place?

Je vous le répète, ce n'est pas le moment de faire paraître notre livre ; avec nos vieilles idées, quelles chances de succès aurions-nous? Nous ne sommes plus à la hauteur de nos contemporains; ils brûlent ce que nous adorons, et nous adorons ce qu'ils brûlent. Par exemple, j'ai dit, et vous avez imprimé, que parmi les monstres les plus exécrables, le plus exécrable était Robespierre ; et un littérateur distingué ne vient-il pas de publier *que Robespierre était un homme extraordinaire, et qui n'était pas encore jugé!!!* Et dans un fameux banquet n'a-t-on pas bu à la mémoire de Robespierre!!! Ah! quand on boit à la mémoire d'un pareil monstre, c'est avec du sang qu'il faudrait emplir sa coupe!

J'ai dit, et vous avez imprimé, que le plus abominable des crimes, le plus funeste aux

nations, était le régicide ; et un magistrat ne vient-il pas de proclamer, en plein tribunal, que le régicide du père pouvait être et était un titre de recommandation pour le fils et pour sa race ?

J'ai dit, et vous avez imprimé, que la France, innocente de la mort du roi Louis XVI, voulait que le jour du crime devînt un jour de deuil national ; et ne voilà-t-il pas qu'une chambre législative et un ministère ont demandé qu'il n'y eût plus d'expiation, comme s'ils voulaient aussi que le sang du juste retombât sur leurs têtes, et que l'odieuse responsabilité du crime ne pesât plus seulement sur ceux qui ont voté la mort ?

J'ai dit, et vous avez imprimé, que la France, après beaucoup de souffrances, de délire et de malheurs, était sincèrement revenue à Dieu et à l'ordre ; qu'elle avait honte des horreurs de 1793 ; qu'elle ne voulait plus de tueurs de rois et de démolisseurs d'églises ; et pour nous donner un éclatant démenti, ne venons-nous pas de voir tout dernièrement encore, à l'endroit même où le sang a coulé par torrens sous le fer de la guillotine, des

Français venir danser en hurlant des refrains de carnage? Et les croix, et les églises, et les archevêchés, ne sont-ils pas tombés sous les coups sacrilèges de nouveaux vandales?

Dans ce siècle, si éminemment philanthropique, ne voyons-nous pas se former une jeune école littéraire d'*excuseurs de crimes?* Ecoutons ce que le premier écrivain de nos jours vient d'en dire.

« Il s'est formé une petite secte de théo-
« ristes de terreur, qui n'a d'autre but que la
« justification des excès révolutionnaires; es-
« pèce d'architectes en ossemens et en têtes
« de morts, comme ceux que l'on trouve
« dans les catacombes de Rome; tantôt les
« égorgemens sont des conceptions pleines
« de génie; tantôt des drames terribles, dont
« la terreur couvre la sanglante turpitude. On
« transforme les évènemens en personnages;
« on ne vous dit pas: « Admirez Marat, mais
« admirez ses œuvres; le meurtrier n'est pas
« beau, c'est le meurtre qui est divin. » Les
« membres des comités révolutionnaires pou-
« vaient être des assassins publics; mais leurs
« assassinats sont sublimes: car voyez les gran-

« des choses qu'ils ont produites ! Les hom-
« mes ne sont rien ; les choses sont tout, et
« les choses ne sont pas coupables ; on disait
« autrefois : « Détestez le crime, et pardonnez
« au criminel. » Si l'on en croyait les paro-
« distes de MM. Thiers et Mignet, la maxime
« serait renversée, et il faudrait dire : « Dé-
« testez le criminel, et pardonnez.... que dis-
« je, pardonnez ! aimez, révérez le crime. »

Dans un pareil état de choses, il faut attendre et laisser passer le délire ; les torrens s'épuisent par leur force même. Quand le Gave ne fait que rouler sur les pierres de son lit, le pâtre le regarde et se dit : Il coulera long-temps ainsi ; car les sources des montagnes sont là pour lui verser leurs ondes ; mais lorsque ses eaux limoneuses s'accroissent, montent, s'élèvent et débordent la profondeur de la vallée, l'habitant de ses bords s'effraie un instant ; puis, ayant mis sa récolte hors de l'atteinte du torrent en furie, il croise les bras, regarde l'onde couler, et se répète : *Cela ne durera pas.*

Aussi, en voyant le débordement d'une partie de la société actuelle, je suis comme

le pâtre, je croise les bras, et je dis : *Cela ne durera pas.*

Non, ce n'est pas en France, pays d'honneur et de raison (quand on ne l'égare pas), qu'il sera réputé *bien* et *honorable* de rire de la vertu et d'exalter le crime ; de proclamer sans honte que rien n'est *bon* que le *positif*, et que tout désintéressement est niaiserie.

Non, ce n'est pas en France que l'on pourra toujours dire, sans rougir, que Joseph Lebon, Saint-Just, Couthon, Marat et Robespierre *ne sont pas des hommes jugés!*.... Leur jugement est écrit avec le sang de nos pères et de nos mères !.... et si vous voulez, à toute force, leur élever des monumens, allez prendre les ossemens et les crânes dont la guillotine a rempli nos cimetières, et avec les restes blanchis de nos proches et des vôtres, bâtissez-leur des pyramides bien hautes ; allez, n'ayez pas peur, les matériaux ne vous manqueront pas.

Non, ce n'est pas en France que l'on fera croître l'ingratitude et l'oubli, comme des plantes indigènes. Il y a des terres où le poison ne pousse pas ; et malgré tous les efforts, et malgré toutes les *propositions* du

monde, on se souviendra des Bourbons et de leurs bienfaits, et on ne les maudira pas : la mode d'insulter à un vieillard couronné, à un enfant plein de grace et d'innocence, et à des femmes exilées et malheureuses, sera une mode qui ne tiendra pas long-temps.

Dans l'ivresse, on prononce bien des paroles, qui font rougir quand la raison est revenue. L'Écriture-Sainte nous dit : Que Dieu verse le vin de sa colère aux nations qu'il veut punir. Alors ces grandes insensées viennent boire à la coupe des vengeances célestes ; elles s'y enivrent, et dans leur désordre, elles chantent des airs impies et battent des mains... Mais bientôt elles chancellent et trébûchent... et quand elles sont tombées dans la poussière, et que les vapeurs délirantes sont passées, elles entr'ouvrent leurs yeux appesantis : elles voient leurs robes souillées, leurs couronnes brisées ; elles tournent leurs regards vers le ciel, et elles disent aux passans.... Oh ! vous, qui passez par ce chemin, regardez, et voyez s'il est une douleur semblable à nos douleurs ! Ce moment de repentir est souvent proche du moment de salut. En sommes-nous là ? Je l'i-

gnore ; je ne sais qu'une chose, c'est que les temps sont dans la main du roi des siècles, et que ce roi de l'éternité nous a fait un devoir et une vertu de l'espérance.

Espérons donc.

Adieu.

MÉLANGES,

FEUILLETONS POLITIQUES ET LITTÉRAIRES,

ET

SCÈNES CONTEMPORAINES.

L'Hercule moderne,

PARADE (1).

PERSONNAGES.

LA JINJOLE, *montreur de curiosités;* **M. ET M^me^ BONIN**, *bourgeois;* **FOULE DE CURIEUX.**

(La scène se passe sur une place publique, où l'on voit plusieurs baraques en planches. Des tableaux et des drapeaux de différentes couleurs indiquent à la foule les merveilles que l'on offre à sa curiosité.)

M. BONIN. Eh bien! madame Bonin, qu'irons-nous voir aujourd'hui? Sera-ce le cyclope, ou la belle géante, ou le cheval savant, ou les puces civilisées, ou le serin ma-

(1) Composée pendant les longues incertitudes des Belges et avant que l'Angleterre leur eut passé Léopold.

thématicien, ou le grand orang-outang, ou l'Hercule moderne?.. Vous voyez, chère amie, que ce ne sont pas les choses curieuses qui nous manquent; et en vérité, si le peuple ne s'amuse pas par le temps qui court, c'est bien de sa faute.

Mme Bonin. Mon ami, si l'Hercule moderne est un peu plus vêtu que son portrait, que je vois là sur le tableau de la porte... j'aimerais bien l'admirer... mais je crains..... Monsieur Bonin, allez donc demander au propriétaire si une femme de mon âge... peut entrer.

M. Bonin. Madame Bonin, d'où vous vient ce scrupule?.. Soyez sans crainte; vous sentez bien que nos autorités ne souffriraient pas...

Mme Bonin. Cependant dimanche dernier au spectacle, je n'ai fait que rougir d'un bout de la pièce à l'autre... *Voltaire chez les Capucins... les Victimes cloitrées...* savez-vous bien que c'était terriblement fort; en vérité, vous avez tort de me mener à de pareilles choses... Je ne suis pas encore d'âge...

La Jinjole. Entrez, Messieurs, Mesdames, entrez; ne vous arrêtez pas aux bagatelles de la porte... Il faudrait avoir été complètement

ruiné par le bonheur général actuel, pour se refuser la satisfaction de voir le véritable, l'aimable, l'admirable et l'incomparable Hercule moderne. Entrez, Messieurs et Mesdames, entrez. — Allons, Tapin et Fanfare, allons, vite une aubade pour la société distinguée qui se présente.

Tapin et Fanfare commencent l'aubade. M. et Mme Bonin entrent dans la baraque avec la foule. Quand tous les curieux ont pris place, l'orchestre, composé d'une clarinette, d'un triangle et d'une caisse, sonne la Marseillaise, la Brabançonne et la Polonaise.

La Jinjole. Attention, Messieurs et Mesdames... Ma femme, tirez la ficelle. *La toile se lève, et sur le théâtre paraît un homme athlétique ; son costume est celui d'un ouvrier : un large pantalon, une carmagnole ; sa poitrine, ses bras nerveux sont nus, un bonnet de différentes couleurs, lilas, bleu, jaune, rouge, noir, vert, orange et blanc, est mis à la tapageur sur sa tête ; d'épais favoris, de longues moustaches, des cheveux noirs et crépus, lui donnent un air farouche et menaçant : à ses pieds on voit des sceptres,*

des couronnes et des croix brisées; sa forte main tient une énorme massue.

LA JINJOLE. Messieurs, Mesdames, remarquez avec quelle facilité l'Hercule que j'ai l'honneur de vous présenter, brandit sa lourde massue; on dirait une houssine dans sa main puissante; rien ne peut lui résister. C'est lui qui renverse les trônes et change la face des empires... Considérez ces pierres, cela s'appelle des immortels pavés. C'est avec cela qu'il fait taire les canons et qu'il remporte des victoires.

M. BONIN. (à sa femme). En effet, c'est un fameux luron, ma chère amie; vous devez me trouver bien petit, bien chétif, en comparaison.

Mme BONIN. Ce n'est pas pour dire, mais ça ne me semble pas la même espèce... Vous avez l'air d'un enfant.

LA JINJOLE. Continuez, Messieurs et Mesdames, continuez à prêter votre attention. Vous allez voir le grand Hercule recevoir les députations des divers pays de l'Europe qui ont mis leur espoir en lui... Vous allez voir des Français et des Françaises, des Braban-

çons et des Brabançonnes, des Polonais et des Polonaises, des Suisses et des Suissesses, des Bavarois et des Bavaroises, des Gothingois et des Gothingoises, venir réclamer son appui...

Ma femme, tirez la ficelle.

Vous voyez primo, d'abord et avant tout, la députation française.

Vous y voyez, malgré la gaîté de notre nation, une grande quantité de robes noires. Ce sont les avocats. Vous remarquerez aussi beaucoup de jeunes gens. Ce sont les étudians des écoles. Ces femmes dont la toilette est un peu dérangée, dont les regards sont fiers et hardis, ce sont des héroïnes des glorieuses journées. Hercule, las de ses travaux, voudrait dormir: écoutez ces dames, elles lui disent: ô toi, puissant Hercule, à présent que tu as reconquis ta couronne, tu ne fais plus rien... Veux-tu donc, peuple souverain, veux-tu donc être un roi fainéant?

Les jeunes étudians, ses fidèles auxiliaires, lui crient: Hercule! Hercule, ton œuvre n'est pas accomplie et tu laisses reposer ta massue! il y a encore là des abus à détruire, des chaînes à briser, des prisons à abattre, des pri-

vilèges à niveler, des nations à affranchir. La Belgique, la Suisse, la Pologne t'appellent et tu dors : éveille-toi !

Chut ! chut ! répètent les avocats (dont les robes noires entrouvertes laissent voir des habits brodés d'or); chut, chut, laissez reposer sa majesté ; le grand Populus peut sommeiller désormais, il nous a remis ses pouvoirs... Jeunes héros de nos immortelles journées, vaillantes héroïnes de la grande semaine, retournez chez vous... Vous, étudians, allez reprendre vos livres... Vous, femmes, allez raccommoder les hauts de chausses de vos maris... Le peuple souverain n'a plus besoin de vous... ne le réveillez pas, laissez crier les autres nations. Notre affaire est faite ; ne sommes-nous pas ministres? et n'êtes-vous pas heureux? on va vous donner des médailles.

A ces mots, une grande rumeur s'élève ; il se fait un épouvantable tumulte ! les femmes, les jeunes gens font pleuvoir la boue, les pommes cuites, les œufs et les pierres sur les hommes noirs.

La Jinjole. Ça devient séditieux, ma

femme, tirez la ficelle. Maintenant, Messieurs et Mesdames, la scène change... nous ne sommes plus à Paris... nous voilà à Bruxelles, vous retrouverez encore ici le puissant Hercule, le grand Populus, le renverseur de rois... Sa mise et sa mine sont les mêmes qu'en France, seulement il a un peu changé sa cocarde..... Vous remarquerez qu'ici il est moins endormi que tout à l'heure... C'est qu'il n'a pas encore trouvé son lieutenant... il le cherche partout depuis deux mois, sans pouvoir mettre la main dessus... Cependant voyez ces cinq Messieurs, ce sont les ambassadeurs des cinq grandes puissances qui sont venus les aider... Écoutez, ils lui disent en Français, en Anglais, en Allemand, en Prussien et en Russe, tu es libre, choisis ton roi.

— Voyez le puissant Hercule, il montre la France; écoutez, il crie: je veux un fils du roi-citoyen, le duc de Nemours.

— Tout autre que celui-là, répondent les cinq Messieurs.

— Eh bien! je veux un enfant de la victoire, le fils du prince Eugène.

— Impossible encore ; bien moins que l'autre, répliquent les diplomates.

— Alors je veux Louis-Philippe Ier lui-même.

—Pas davantage... il a la France, c'est bien assez, disent encore Messieurs les protocoles.

— Va donc pour Othon de Bavière.

— Il ne veut du trône de Belgique que si les Nassau n'en veulent plus, répond un ministre Allemand.

— Ah ça ! à la fin, vous finissez tous par m'échauffer les oreilles... Je sens la moutarde qui me monte au nez... Arrière ! arrière les habits brodés. Vous m'avez répété que j'étais maître, roi, souverain ; je veux l'être, je le serai. Je veux le duc de Nemours.

— Son père ne veut pas le céder, dit M. Roger.

— Et la guerre avec l'Angleterre, ajoute un autre.

— Eh bien ! le duc de Leuchtemberg, c'est lui que je choisis.

— Et la guerre avec la France, dit un troisième.

A l'entour de lui, la foule s'agite, et les

mille voix de la populace font entendre les noms de ses candidats. Dans le tumulte général, ces noms surpassent tous les autres : le prince d'Orange! le pape! le pape... Non, non, le dey d'Alger! le dey d'Alger! un Anglais! le prince de Saxe-Cobourg.

— C'est par économie que vous nous le proposez.

D'autres voix: M. Merode! Lafayette!

M. Roger: l'abbé Foère, il est du pays.

LA JINJOLE. Ma femme, tirez la ficelle, ils n'en finissent pas! je vois bâiller l'honorable société, la farce se prolonge trop, changeons de tableau.

Messieurs et Mesdames, avant que l'incomparable Hercule aille se coucher, vous pouvez lui adresser une question, il y répondra.

Mme BONIN. Puissant Hercule, que sais-tu faire?

HERCULE. Abattre, renverser et détruire.

M. BONIN. Sais-tu reconstruire?

HERCULE. Non, ce n'est pas là mon mérite.

L'Autre et Moi.

DIALOGUE.

Avril 1831.

SCÈNE DE SALON.

— Eh bien! mon pauvre ami, vous voilà donc tout-à-fait *enfoncé*, *dépavé*, comme on dit aujourd'hui.

— Mon dieu oui, et vous voilà triomphant! je vous sais bon gré, vainqueur que vous êtes, d'avoir pensé à un misérable vaincu.

— Vous saviez bien que notre amitié était à l'épreuve, et que tous les changemens du monde n'y pourraient jamais rien faire.

— J'en étais si convaincu que votre visite ne me surprend nullement.

— Vous vous doutez bien que depuis nos

grandes journées, l'occupation ne me manque pas. C'est moi qui suis chargé d'extraire la vérité des cent dénonciations qui nous arrivent régulièrement chaque matin. Malgré ce pénible et dégoûtant travail, il me reste encore du temps pour penser à vous et je me demande souvent : comment passe-t-il ses journées.

— Mon cher ami, elles passent rapides comme mes journées de bonheur; elles passent sans ennui. Quand on regarde avec espérance un point dans l'avenir, on n'est pas fâché de vieillir, car les jours écoulés sont comme des pas faits vers l'objet que l'on désire; et puisque nous, pauvres vaincus, sommes d'assez bonne compagnie, dans un siècle où le positif est tout. Nous donnons un démenti au siècle, nous prouvons qu'il y a quelque chose que certaines ames préfèrent à l'argent; et dans cette société, composée toute d'*enfoncés*, de *dépavés* et de *boudeurs*, on ne baille pas trop, dans nos soirées passées ensemble, nous ne conspirons pas (quoi qu'on en dise); nous nous consolons en mettant en commun nos malheurs et nos songes du

passé et de l'avenir. Quoiqu'il y ait beaucoup de jeunes gens parmi nous, nous pensons et parlons souvent comme des *ganaches*, *des perruques et des momies* : nous nous obstinons à croire que l'on doit respect à la vieillesse avec ses cheveux blancs, à l'enfance avec sa gracieuse innocence et à l'adversité avec ce qu'elle a de plus sacré. La littérature ne nous refuse pas non plus ses charmes; nous relisons tout haut Athalie, Esther et l'Orphelin de la Chine, et la vie du duc de Berry, par Châteaubriand et les odes de Victor-Hugo sur les deux enfans-rois. Du grave, du touchant, nous passons parfois au ridicule et au burlesque; nous rions du chasseur de M. Mérillou, de l'éloquence de M. Persil, des hauts-faits de M. Dupin, de l'eau tiède et des œufs de M. Barthe, de la profondeur de M. Sébastiani, des économies de M. Laffite... Et je vous assure, mon cher ami, que lorsque nous en sommes sur ces chapitres, on entend plus d'éclats de rire sous le toit d'un vaincu, que sous vos lambris dorés.

— Je le crois bien, vous avez moins de soucis...

— Nous n'avons pas de remords.

— Vous avez des regrets?

— Oh! beaucoup... Mais pour les rendre moins amers, nous y mêlons de l'espérance.

— De bonne foi pouvez-vous en avoir?

— Pourquoi pas? vous en aviez bien au plus fort de notre prospérité et de notre bonheur; lorsqu'une liberté sans égale, des finances florissantes, des victoires glorieuses mettaient la France au-dessus des autres nations, vous espériez bien voir crouler tout cela. Dites-moi, est-il plus fou de dire qu'une maison mal bâtie tombera, que d'avancer qu'un édifice régulièrement élevé n'aura qu'une courte durée?

— Cet édifice que vous regardiez comme régulièrement élevé ne pouvait pas tenir, il n'était pas appuyé sur le seul fondement solide... la volonté du peuple, voilà, voilà la seule base...

— Eh bien! vous l'avez cette base; du moins vous l'assurez. Faites donc notre bonheur, vous nous l'avez promis, accomplissez votre œuvre, rendez-nous heureux, nous vous laisserons faire.

— Mais attendez donc un peu... Pour un bonheur complet, il faut bien des choses.

— Un roi par la grace de Dieu vous gênait...

— Nous l'avons renvoyé.

— Une charte octroyée vous blessait.

— Nous l'avons déchirée.

— Il vous fallait la souveraineté du peuple.

— Nous l'avons proclamée.

— Il fallait que le peuple-roi confiât ses droits à un lieutenant selon votre cœur.

— Nous l'avons trouvé dans le roi-citoyen.

— Le parti-prêtre vous empêchait de respirer.

— Il ne nous oppresse plus.

— Le catholicisme vous était antipathique, et vous l'accusiez de façonner le peuple à un joug absolu.

— Nous n'avons plus cette crainte. Nous savons maintenant que l'on peut renverser les croix : les catholiques regardent faire. Voyez l'église de Saint-Germain, voyez les ruines de l'archevêché, et dites-moi si votre religion peut encore quelque chose.

— Vous savez que Dieu est patient, parce qu'il est éternel.

— Et nous sommes forts, parce que vous êtes faibles.

— La noblesse *incapable*, *futile et encroûtée de vieux préjugés*, occupait tous les emplois.

— Nous l'avons chassée de tout cela.

— Il vous fallait des hommes nouveaux dont les noms n'eussent pas ennuyé la France depuis plusieurs siècles.

— C'est vrai; aussi nous en avons pris qui n'avaient pas fatigué la renommée: des Barthe, des Persil, des Odilon-Barrot et des Mérilhou.

— Vous disiez sans cesse: Il nous faut des orateurs.

— Eh bien! nous avons des avocats.

— Ce n'est pas la même chose; mais enfin puisque vous avez ce qu'il vous faut, allez donc.

— Ce n'est pas le tout d'avoir ce qu'il faut, il faut aussi ne pas avoir ce qu'il ne faut pas.

— Et qu'est-ce qui vous embarrasse donc

encore ? Il y a eu cependant un fameux remue-ménage.

— Nous avons crié liberté trop haut, tout le monde nous a entendu, tout le monde maintenant veut de la liberté, depuis la Belgique, la Pologne, jusqu'aux ateliers, aux collèges et aux petites écoles.

— Je vous comprends : depuis que chacun ôte ses entraves, vous ne pouvez plus marcher.

— Vous avouerez qu'il est assez gênant, quand on veut faire un pas, de trouver en avant de soi tout un peuple qui vous crie : Par là, par ici, de ce côté.

— Oui, pour gênant, ça doit l'être en effet ! Mais certes c'est bien naturel, et c'est au souverain à diriger la marche des affaires ; quand le peuple n'avait qu'un bonnet de laine, il pouvait obéir ; à présent que vous lui avez mis une couronne sur le front, il veut commander ; et c'est dans l'ordre.

— Vous en revenez toujours là, vous autres ! et vous ne voulez pas comprendre que le peuple n'est souverain, que nous ne connaissons sa puissance que pour le jour d'un

coup de main... Le lendemain du succès la royauté doit finir, et lui devenir sujet. Pour renverser un gouvernement qui nous était odieux, il nous a fallu lui crier : Peuple, on t'écrase, on te foule aux pieds, lève-toi, tu es maître. Il nous a entendus, il s'est levé, il s'est avancé, il a vaincu, et à présent...

— Il ne vous écoutera plus... Si vous ne voulez pas qu'il vous échappe tout-à-fait, hâtez-vous de lui refaire bien vite un bonheur matériel, rendez-lui cette paix, cette aisance, cette prospérité de la comédie de quinze ans.

— Quoi ! vous croyez que la nation de juillet voudrait?

— Essayez, jouez franchement une grande scène électorale, mettez deux urnes, même trois dans chaque commune de France, et appelez tout Français à venir voter, et nous verrons.

— Oui, recommencer la farce que fit jadis Bonaparte.

— Pourquoi pas? quand on veut savoir ce que quelqu'un pense, on le lui demande.

Le refrain de tout le monde.

Mai 1831.

Oh! ce n'est pas à nous à nous réjouir, disaient des hommes du peuple, des commissionnaires, des portefaix et de pauvres ouvriers, appuyés, dans la rue de Rivoli, contre la grille du jardin des Tuileries... L'année dernière, il y avait quelque chose à faire ici; que l'autre fût un tyran, un parjure, quand il était au château, sa cour, sa garde nous occupaient. Les officiers nous employaient et nous donnaient des commissions à faire. Aujourd'hui nous voilà tous les bras croisés et les jambes engourdies, à nous réchauffer au soleil !... Et puis quand vient le soir faut retourner au gîte... Nos femmes nous disent : Les enfans ont faim. Et nous n'avons pas gagné dix sous pour leur donner du pain, et cependant on nous avait promis monts et merveilles; et qu'avons-nous gagné? la misère.

Oh! non, ce n'est pas à nous à nous réjouir.

Oh! ce n'est pas à nous à nous réjouir, répétaient quelques marchands rassemblés devant leurs boutiques; où sont les acheteurs? Nous n'en voyons plus; depuis la grande semaine, nous n'avons pas eu une seule bonne semaine, pas même celle du premier de l'an; pour qui déployons-nous chaque matin nos marchandises, pour qui étalons-nous, si ce n'est pour les passans, qui regardent et qui n'achètent point! Oh! non, ce n'est pas à nous à nous réjouir.

Oh! ce n'est pas à nous à nous réjouir, disaient, en se promenant sous les maronniers des Tuileries, des propriétaires de maisons de Paris; voyez quelle solitude! Où sont tous ces étrangers, ces Russes, ces Anglais, qui affermaient si bien nos beaux appartemens; notre liberté, notre nouveau bonheur les a tous fait fuir, nos appartemens nous restent sur les bras. Oh! non ce n'est pas à nous à nous réjouir.

Oh! non, ce n'est pas à nous à nous réjouir, racontait un fermier à son maître, en lui demandant du temps pour achever de

payer sa ferme, rien ne va aujourd'hui ! On ne vend qu'à bas prix, et encore on est mal payé : si l'on fait crédit, on craint la banqueroute à la campagne comme à la ville ; et ce qui nous ruine encore plus que le reste, c'est quand nous voulons racheter nos enfans ; les hommes sont devenus si chers depuis qu'on en prend tant : sous l'autre roi un remplaçant coûtait mille francs, aujourd'hui que les jeunes gens sont sans pain et sans ouvrage, on le paie deux mille francs et même cent louis. Toute la nouvelle liberté ne nous enrichit guère. Oh ! non, ce n'est pas à nous à nous réjouir.

Oh ! non, ce n'est pas à nous à nous réjouir, murmurait un riche banquier, en rentrant dans sa famille, et en se laissant tomber avec découragement dans un fauteuil. Oh ! mes amis, comme je me suis trompé ! Sous cet autre gouvernement, avant que je fusse aux affaires publiques, que me manquait-il ? Ma vanité ne pouvait-elle donc se contenter des immenses richesses que je possédais et du rang que j'occupais dans le monde commercial de l'Europe.

Non, j'ai voulu être homme d'État, et voilà que mes millions et ma réputation d'homme riche m'échappent à la fois; et les millions n'échappent pas à moi seul, mais tout le commerce de France a comme moi des pertes à déplorer, des craintes à éprouver et des banqueroutes à essuyer. Oh! non, ce n'est pas à nous à nous réjouir.

Oh! non, ce n'est pas à nous à nous réjouir, s'écriaient avec amertume des jeunes gens en habit bourgeois, mais qui avaient encore la tournure militaire; ce n'est pas nous qui devons être contens. Nos fatigues, notre sang versé en Afrique, tout cela sera en pure perte. Les honneurs, les grades seront pour les autres; ce ne sera pas le drapeau que nous aurons planté sur les murs d'Alger, qui sera honoré de la France, ce ne sera pas nous qu'on appellera vainqueurs. Oh! non ce n'est pas à nous à nous réjouir.

Oh! non, ce n'est pas à nous à nous réjouir, disaient en bâillant de jeunes artistes; depuis que nous nous sommes battus pour la liberté, nous nous rouillons, nos peintures sèchent, nos chevalets vides attendent des

commandes, les blocs de marbre ne se dégrossissent pas, les monumens ne s'élèvent plus, tout est arrêté; il n'y a que la peur, la crainte et la défiance qui marchent, qui avancent, qui grandissent; aujourd'hui ne regarderait-on pas comme fou celui qui ferait bâtir un palais, qui commanderait une statue, un tableau. Oh! non ce n'est pas à nous à nous réjouir.

Oh! non, ce n'est pas à nous à nous réjouir, répétaient entre eux de vieux prêtres, devant une église dévastée: après tant de peines et de persécutions, nous espérions mourir tranquilles en France. Mais voilà que le Seigneur veut encore éprouver son peuple; voilà l'irreligion qui se montre terrible et menaçante. Elle rugit de nouveau, trépignant de délire, hurlant de fureur, elle se rue sur les églises, elle profane les sanctuaires, elle abat les croix, elle effraie les jeunes lévites qui fuient de leur pieux asile, elle démolit les demeures des pontifes, elle jette les images de Jésus-Christ à l'eau. Oh! non, ce n'est pas à nous à nous réjouir.

Oh! non, ce n'est pas à nous à nous ré-

jouir, s'écrie avec regret un des deux cent vingt-et-un. Avec quelle ingratitude on nous traite ! La nation ne veut plus de nous, et des ministres de Louis-Philippe nous disent qu'ils vont nous renvoyer, et cependant que n'avons-nous pas fait pour le nouvel ordre de choses ? Dans le court espace d'une nuit, nous avons renversé un trône de huit siècles, et en avons élevé un nouveau : nous avons fait une charte, un roi, un serment, après avoir foulé aux pieds nos anciens engagemens envers Charles X ; et après toutes ces choses, on vient nous dire que notre vieillesse nous rend impuissans pour le bien, qu'il faut à la France nouvelle des hommes nouveaux. Oh ! non, ce n'est pas à nous à nous réjouir.

Oh ! non, ce n'est pas à nous à nous réjouir, dit à un de nos ministres, avec le ton de reproche, un noble pair de France ; pour créer le pouvoir actuel, nous nous sommes unis à l'autre chambre, et comment nous traite-t-on ? Notre haute existence blesse la vanité démocratique, et l'on nous sacrifie à ses exigences. La pairie, dans l'opinion de beaucoup de gens, est déja viagère : deman-

dez aux notaires de combien sont baissées nos actions, quand il s'agit de marier un de nos fils; autrefois l'espoir de la pairie était compté pour 50,000 fr. de rente; aujourd'hui qu'en donnerait-on? Joignez à cette baisse le peu de cas que le gouvernement semble faire de nous. Voyez comme dans ces dernières circonstances il a laissé la chambre... Oh! non, ce n'est pas à nous à nous réjouir.

Oh! non, ce n'est pas à nous à nous réjouir, s'écriait avec humeur et colère un jeune ministre. Voyez ces infâmes journalistes! est-il rien de sacré pour eux; qu'ils attaquassent les Villèle, les Peyronnet et les Polignac, cela se conçoit; mais nous, nous leurs amis, nous qui les enlevons de leur bureau pour les porter à des préfectures! Ce sont eux qui nous accusent... Et le public, quelle considération a-t-il pour nous? Tout le fait rire en nous: et nos chasseurs, et la coupe de la broderie de nos habits, et nos circulaires, et notre éloquence, rien ne leur échappe; on dit même que cet esprit de moquerie gagne à l'étranger, et que là on ose rire aussi de la profondeur de notre diplomatie, des écono-

mies de notre budget, et de notre respect pour la religion catholique. De toutes parts nous ne recevons que quolibets ou nouvelles de désastres... Oh ! non ; ce n'est pas à nous à nous réjouir.

Ainsi dans la ronde que je viens de faire, j'avais tour à tour entendu les plaintes

De l'ouvrier sans ouvrage ;

Du marchand sans acheteur ;

Du propriétaire de maison sans locataires ;

Du fermier sans argent pour payer son terme ;

Du banquier sans crédit ;

Du négociant sans commerce ;

De l'officier sans espoir de voir récompenser ses services ;

De l'artiste sans commandes et sans encouragement ;

Du prêtre catholique sans protection pour ses croix ;

D'un des 221 sans espérance de réélection ;

D'un pair de France, sans espoir dans son hérédité ;

D'un ministre sans joie et sans considération au faîte des honneurs et du pouvoir.

Et je me demandais, en retournant chez moi, où donc est le contentement ? où donc est la confiance ! Plein de tristes pensées que tant de plaintes avaient jetées dans mon esprit, je cheminais en silence dans les campagnes qui avoisinent Paris.... En passant près d'un parc, j'entendis une voix de femme qui répétait aussi : Oh ! non, ce n'est pas à nous à nous réjouir... Je m'arrêtai, je prêtai une oreille attentive ; d'épais massifs de lauriers, d'alaternes et de cèdres me cachaient celle qui parlait ainsi ; mais il y avait un grand charme de douceur dans sa voix. Elle répétait : Oh ! mes enfans, ce n'est pas à nous à nous réjouir!...

Voyez comme votre famille est dispersée, nos réunions étaient si complètes ; vous souvenez-vous quand mon père nous est venu ? Aujourd'hui où sont ceux qui vous invitaient à toutes leurs fêtes, à toutes leurs joies, à toutes leurs peines ? Oh ! mes enfans, il y a des enfans qui manquent à vos jeux... Vous ne me voyez plus sourire... C'est à peine si je puis vous soigner en paix lorsque vous souffrez... Votre père exposé à des dangers, harassé de travail, accablé de soucis, ne vient plus aussi

souvent nous voir jouer sous ces beaux ombrages... Oh ! qu'il y a des sacrifices pénibles, et que ceux que le peuple a long-temps appelés heureux, sont dignes de pitié ! Oh ! non ce n'est pas à nous à nous réjouir, que le dernier Français se réjouisse avant nous !

L'Autre et Moi.

Mai 1831.

AUTRE SCÈNE DE SALON.

Enfin je respire : mon compte rendu des visites domiciliaires vient d'être expédié, à M. de Montalivet, qui n'est plus à l'intérieur pour le recevoir. M. d'Argout me trouvera peut-être un peu chaud, mais c'est égal ; me voici avec un moment de loisir, et j'en profite pour venir causer avec vous. Eh bien ! mon ami, que pensez-vous du grand coup que nous venons de frapper !

— Quel grand coup ?

—Mais la fameuse proposition de M. Baude.

— Ah ! vous appelez ça un grand coup ! moi je regarde cela comme une grande inutilité ; les hommes me donnent toujours à rire, quand ils prononcent ces mots : A perpétuité.

Est-ce que l'avenir est à eux pour l'enchaîner? Eh mon Dieu ! ils ne sont pas maîtres d'un an, d'un mois, d'une semaine, d'un jour ! et voilà que dans leur peur, ou dans leur fol orgueil, ils prétendent imposer leur volonté aux siècles futurs! Pauvres insensés, gouvernez donc le présent; faites-nous-le supportable, si vous le pouvez, et croyez-moi, laissez au Seigneur le soin de faire des décrets pour l'avenir !

— On dirait, à vous entendre, que c'est la première fois qu'une semblable idée est venue aux gouvernans, et que l'histoire n'est pas pleine ?.....

— Oh ! oui, vous avez raison, l'histoire est pleine de semblables décrets, de semblables inutilités; sans remonter bien haut, je vois que sous Olivier Cromwel, les Stuarts sont (par acte du parlement) voués à l'exécration de tout Anglais vivant et de tout Anglais à naî-

tre ! Et sous le faible fils du protecteur, je vois encore même serment de haine à la royauté, prêté par cette même armée d'Angleterre que Monck, en se déclarant républicain, conduit aux pieds de son roi légitime. Et plus près de nous, n'avons-nous pas les décrets, les sermens de la Convention, la déclaration du Sénat, le traité de Fontainebleau et l'acte additionnel des cent-jours ? Et n'avons-nous pas vu enfin les républicains, ces éternels prêteurs de sermens, se mettre à plat ventre sous les pieds d'un despote ? et après avoir juré une inviolable fidélité à l'empereur, ne l'ont-ils pas trahi pour Louis XVIII ? Jamais roi a-t-il reçu plus de protestations d'amour que Charles X ? Rappelez-vous son avènement au trône, son voyage en Alsace et dans les provinces du nord, et au camp de Lunéville. Alors on lui jurait de l'aimer, de le servir, de le défendre toujours ! Aujourd'hui on lui jure, on veut faire jurer à la France entière qu'elle le haïra, qu'elle le détestera, qu'elle le maudira toujours, à jamais. Oh ! je vous le repète, mon ami, rayons ces mots à jamais, à perpétuité, de nos affaires

humaines : les haines des peuples ne sont pas plus à l'abri des changemens que leurs affections ; le cœur de l'homme n'a rien d'immuable.

— Je le sais ; mais ces mêmes Bourbons que vous voulez mettre à l'abri des proscriptions nationales, n'ont-ils pas fait aussi des lois de proscription, n'ont-ils pas banni à perpétuité du sol de France, toute la famille de Napoléon ?... Et alors n'avez-vous pas applaudi à cette mesure de rigueur ?

— Non, à cette époque je pensais comme M. Hyde de Neuville et plusieurs autres royalistes, que toute loi qui sert la haine et la vengeance n'est pas une loi, et dès ce temps-là, mon opinion sur ces exclusions à perpétuité était formée.

— Quant à moi, je suis toujours d'avis que celui qui possède de *fait*, doit mettre une barrière entre lui et ceux qui le menacent.

— D'abord vous parlez de barrières insurmontables ; je vous demanderai s'il y en a ?

— S'il n'y en a pas il faut en faire, il faut en élever.

— Eh bien, travaillez-y tant que vous vou-

drez, suivez les inspirations de M. Baude, joignez vos œuvres aux associations de haine qui se forment dans les départemens; vantez votre amour pour la concorde et établissez des catégories... Ne regardez comme vos frères, comme bons Français, que ceux qui manqueront à la reconnaissance et qui insulteront au malheur... Vous aurez beau faire, toutes les révolutions, tous les décrets des hommes ne changeront rien aux principes éternels... J'ai mes espérances dans ce que vous ne pouvez pas atteindre; et puis croyez moi, ne soyez pas trop fier de ce que vous appelez un grand coup .... la pensée n'en est point à votre nouveau ministère, elle part d'un homme blessé dans son orgueil, et que vous avez renvoyé pour incapacité; à la manière des Parthes, il vous décoche ce trait en rentrant dans la foule; il a voulu embarrasser le nouveau ministère, il a peut-être voulu davantage.. Dans le cabinet qui vient d'être formé il y a peut-être quelques nobles cœurs; on a craint que ces cœurs ne fussent pas ingrats, on a redouté des ressouvenirs et des affections mal éteintes; et, en effet, il faut être bien cuirassé

de patriotisme, il faut avoir en soi bien du Brutus, pour consentir à faire ce qu'a fait M. Casimir Perrier en adoptant la proposition de M. Baude.

Si tout ce que l'on rapporte est exact, dans la nuit du 29 juillet, au milieu du trouble, du désordre qui régnait à Saint-Cloud, Charles X pense à la capacité, au dévouement du noble caractère de M. Casimir Perrier; il le nomme ministre. M. le duc de Mortemart, à travers mille dangers, lui porte sa nomination... Cette nomination vint trop tard, tout était consommé... Mais le vieillard, roi déja abandonné de beaucoup, s'était flatté que M. Perrier ne lui refuserait point son appui... Cette confiance si noble pour celui qui l'avait inspirée.... comment est-elle payée? Mettez en regard la dernière pensée du roi malheureux et le premier acte du ministère!!!... Oh! non, je ne croirai jamais que de telles choses soient indifférentes; j'en appellerai au cœur même de M. Casimir Perrier; il a dû saigner, lorsque le nouveau président du conseil a dit: Le gouvernement ne repousse pas la proposition de M. Baude. Pour moi, je l'avoue, j'eusse

été l'ennemi d'un homme pendant sa prospérité;... si cet homme vient à être frappé par les plus rudes infortunes, par les malheurs les plus imprévus, si dans ses angoisses il m'a tendu la main, s'il m'a appelé par mon nom pour le sauver, pour lui prêter appui, je n'aurai plus de haine, je ne pourrai plus en avoir... et jamais ses ennemis ne me compteront parmi eux... Jamais je ne me résoudrai à dire à celui qui a mis un instant sa confiance en moi : Tu es vieux, tu espérais mourir dans ton pays, tu n'y mourras pas! Tes frères et ton fils, après de longs jours de bannissement, ont trouvé des tombes dans la terre natale : toi, tu ne dormiras pas à côté d'eux, dans le caveau de famille... Tu mourras dans l'exil, et pour que tes derniers momens soient encore plus amers, nous te déclarons que le fils de ton fils ne doit jamais fouler que la terre de l'exil; la patrie lui est interdite pour toujours.

— Mon cher ami, avec du patriotisme on ose dire et déclarer tout cela, et nous espérons bien que tous ceux auxquels nous avons remis le pouvoir ne seront pas arrêtés par ce sentiment. Quand on gouverne, les affections

de famille doivent être oubliées et comptées pour rien.

— Ah ! alors gardez tout votre pouvoir je n'en voudrais pas à ce prix.

— Comment cela conviendrait-il à un homme du mouvement, à ceux qui furent une nouvelle Ligue dans nos provinces, de voir nos nouveaux ministres craindre d'affliger les exilés d'Holy-Rood !!... Non, non, mon ami, il faut que le frère, que la fille, que le gendre de Louis XVI, que la veuve, que la fille, que le fils du duc de Berry s'y résignent : vivans, ils ne rentreront plus en France, morts ils n'y reposeront pas... tel est notre irrévocable arrêt.

— Avez-vous fait un pacte avec le destin, pour que vos arrêts soient sans appel?

— Les hommes n'en sont pas encore venus là.

— Eh bien, en attendant que vous ayez son immutabilité, je répéterai avec Alain Chartier : *Qui se fie aux arrêts des hommes marche sur la glace d'une nuictée, et s'appuie sur un bâton de rouseau.*

Le Highlander,

OU

LE VOYANT DES MONTAGNES D'ÉCOSSE.

..... 1831.

Mac-Leen a vécu bien des hivers .... aussi ses cheveux sont blancs comme la neige des montagnes qu'il habite. Plus d'un siècle, avec toutes ses révolutions, a passé sur sa tête,... cependant son esprit n'est point affaibli, et son corps ne s'est que peu courbé sous la main du temps ; cette seconde vue que l'on dit que le Ciel accorde à quelques Ecossais, Mac-Leen la possède.

Aussi, c'est chose prodigieuse que tout ce que l'ame de ce vieillard embrasse; s'il regarde en arrière, que d'années toutes remplies de grands évènemens ! s'il regarde en avant..... l'avenir! l'avenir avec d'autres bouleversemens de royaumes, avec d'autres infortunes, avec

d'autres retours merveilleux ! ! ! Dans sa hutte des montagnes, il vit entouré de trois générations d'enfans; semblable au chêne, il a eu le temps de voir croître de nombreux rejetons. Sa vieillesse en est comme rajeunie, et sa voix reprend une nouvelle force, quand il raconte à ses fils ses anciennes batailles.

Alors il leur montre sa vieille claymore (1) appendue au foyer, et il leur dit : Enfans, elle n'a pas toujours été oisive; elle n'a pas toujours été couverte de poussière; elle a brillé au soleil ! elle s'est rougie dans le sang, alors que notre bien-aimé Charly-Ned (2), notre véritable prince, vint pour reconquérir son royaume !.....

N'est-ce pas, vieille compagne de Mac-Leen, n'est-ce pas que tu sortis alors terrible du fourreau ? n'est-ce pas que tu as bu le sang anglais à Perth, à Preston et dans vingt autres batailles ? Tu t'es rouillée depuis ces glorieux jours..... et moi j'ai blanchi;..... Mais ta lame

---

(1) Epée antique, longue et à double tranchant.

(2) C'est ainsi que les montagnards appelaient Charles-Édouard Stuart.

est encore bonne, et mon cœur est encore, loyal; et si un Stuart existait et revenait pour demander notre aide et réclamer sa couronne, je te tirerais encore et te ferais de nouveau briller au soleil! Souvenirs du passé, ne vous en allez pas, restez dans l'ame du vieillard, vous le rajeunissez.

Oh! mes enfans! et vous, fils de mes fils, j'avais vingt ans quand le fils de nos rois, quand Charly-Ned entra dans le palais de ses pères.... Mes yeux l'ont vu sous les voûtes de Holy-Rood, paré de notre habit des montagnes, radieux de jeunesse et de gloire; son noble front, en attendant la couronne, portait notre toque à plumes noires; sa main, en attendant le sceptre, tenait une puissante claymore; sur sa large poitrine brillait l'ordre de Saint-André, notre vieux patron. Le peuple pleurait de joie, les femmes s'agenouillaient devant un prince de notre foi, et répétaient qu'il est beau! Nous autres soldats, nous disions: Qu'il est brave! Alors Holy-Rood était rajeuni de fleurs et de guirlandes;... ses échos si long-temps silencieux répétaient notre joie. Souvenirs du passé, oh! ne vous en allez pas.

C'est du palais de ses pères qu'il partit pour aller jusqu'au cœur de l'infidèle Angleterre, faire trembler Georges d'Hanovre sur son trône usurpé... Oh! mes enfans, nous n'étions plus qu'à deux journées de Londres... Derby venait de nous recevoir victorieux... Là, de lâches conseils, donnés par des traîtres, nous firent retourner en arrière; Charly s'indignait à l'idée de revenir sur ses pas; nos claymores qui avaient aussi soif du sang des batailles, frémissaient dans nos mains. Nous croyons déja voir la fumée de la grande cité; nous criions *en avant! en avant!* Le fils des rois passa au milieu de nos montagnards; il portait encore notre habit, et il nous dit: Amis il faut obéir.....

— Non, non, m'écriai-je, Prince, n'obéissez pas: commandez, commandez: *en avant*, et nous vous suivrons, et nous vous mènerons à Londres, et nous vous porterons sur votre trône!..... Tu es un brave et loyal Ecossais, répartit Charly-Ned en me serrant la main!... Ma main dans la main du prince! Oh! alors mon cœur battit comme s'il eût voulu s'élancer de ma poitrine; le sang me monta au visage,

mes yeux se remplirent de pleurs... Souvenirs du passé, oh ! ne vous en allez pas !

Depuis ce jour le bonheur nous quitta, mais pas la gloire ; le fils des Stuarts (Dieu l'a voulu ainsi) s'est éloigné de l'Ecosse. Il y est revenu encore, comme un lion qui veut rentrer dans son antre. Toujours courageux, il a toujours trouvé des fidèles ; mais plus de succès... Le Seigneur avait dit : Leur règne est fini !... Il a fallu nous soumettre ; le drapeau blanc, avec sa croix rouge, ce drapeau qui m'avait été confié dans les batailles, je ne l'ai pas rendu aux ennemis des Stuarts ; non, non, ma vieille claymore sait où je l'ai déposé... Vous le savez aussi, mes enfans, et vous fils de mes fils, je n'ai craint de vous le dire ; il n'y a jamais eu de traîtres parmi les Mac-Leen... Mes compagnons et moi, quand nous eûmes vu le vaisseau qui emportait notre vaillant prince disparaître derrière les nuages et les vagues, nous nous regardâmes tous en silence, et nous vîmes que nous avions tous des larmes dans les yeux. Moi, petit-fils de Mac-Leen, qui dans son temps avait été fidèle à Charles le Martyr, je dis : Amis, ca-

chons ce drapeau ; qu'il n'aille point orner le palais de Georges... Cachons-le. — Oui s'écrièrent mes vaillans camarades. Et alors nous baisâmes tous comme une sainte relique notre noble drapeau, et puis nous roulâmes sa belle soie blanche, croisée de rouge, autour du bois de sa lance, et nous creusâmes comme une fosse au pied de la croix de Wallace!... Et là nous enterrâmes notre trésor. Depuis nous avons fait une quête dans nos villages, et, pendant une sombre nuit, nous avons porté une grande boîte de plomb, et nous y avons religieusement mis notre drapeau. Il dort là comme un prince dans son cercueil... et la main d'un ennemi ne le souillera pas, et l'ombre de Wallace le garde, et notre courage aussi... Souvenirs, souvenirs du passé, oh ! ne vous en allez pas !

Après ces paroles, le vieillard se tut... Ses enfans autour de lui faisaient un grand silence, car ils croyaient que l'avenir se montrait à leur père, que la seconde vue lui venait.

Mac-Leen s'était levé ; la main étendue, il montrait le côté du sud... Son visage se colorait, ses yeux brillaient d'un éclat extraor-

dinaire; ses fils regardèrent du côté indiqué par le vieillard, et virent au fond de la vallée une jeune femme et un enfant, qui prenaient le chemin de leur chaumière; car on venait souvent demander au voyant des montagnes les choses de l'avenir. Quand l'étrangère et son fils entrèrent dans la cabane, le vieux soldat des Stuarts se leva, découvrit ses cheveux blancs, et offrant à celle qui venait le consulter son grand fauteuil de bois de chêne poli... il dit d'un ton inspiré....

« L'éclat de l'étoile des nuits perce le nuage, le soleil brille à travers le brouillard, le feu du diamant étincelle sous terre.... Et ton haut rang te trahit, oh! fille des rois!... Que viens-tu chercher chez Mac-Leen?.... Dans la forêt de Cladmor, que tu viens de traverser, as-tu rencontré les trois sorcières qui ont dit à Macbeth!.... Si elles ont vu ton fils, peut-être lui ont-elles répété les mêmes paroles.... Ah! moi, je n'ai point recours à leurs affreux sortilèges, à leurs maléfices impies.... C'est dans nos livres sacrés que je cherche les secrets de l'avenir.... »

Et le vieillard ouvrit une Bible, et lut à

haute voix ces paroles : « Le Seigneur prend en main la cause de la veuve et de l'orphelin..... Malheur à qui les dépouille !...

« Les jours mauvais sont des jours d'épreuve : heureux celui qui se fait des vertus de ses malheurs ; au jour du triomphe, il sera plus grand !... Malheur au méchant dont la langue est trompeuse !... Malheur à celui qui a mis ses délices dans l'or !.... Malheur à qui vole un héritage !.... Il est écrit : tu ne voleras pas.

« Il est aussi écrit : ce qui est injuste ne durera pas... Femme, ne pleure plus sur le sort de ton fils... Jeune garçon, aie bon courage... L'ORPHELIN EST PUISSANT DANS LA MAIN DE DIEU. »

Une Pointe en Basse-Normandie.

Le lundi 9 mai, je suis parti de Paris ; déja huit jours s'étaient écoulés depuis cette fête dont les journaux avaient rendu compte chacun à leur manière, en rapportant les discours accoutumés de félicitations et de vœux; les mots dévouement, amour, gloire, liberté, perpétuité, n'y manquaient pas. J'avais encore la tête toute remplie de ces protestations de *fidélité inviolable*, quand au soleil couchant, je suis passé devant la *Malmaison* qui, dans *son temps*, a bien entendu de ces paroles là,..... et qui aujourd'hui est abandonnée, morcelée, méconnaissable....

Un peu plus loin, comme si j'avais encore eu besoin de nouvelles preuves de l'instabilité des grandeurs humaines, et de l'inconstance des sermens, je vis le château de St.-Germain; un roi d'Angleterre y a vécu dans l'exil, comme un roi de France vit aujourd'hui à

Holyrood.... Double leçon de ce que valent les couronnes et les sceptres!

A Caen, où je ne m'arrêtai qu'un instant, j'allai voir la superbe église de l'*Abbaye aux Hommes*, bâtie par Guillaume le Conquérant, il paraît que le fier et rude Normand a pensé que la terre natale lui serait plus légère que la terre conquise, il a voulu être enterré dans son église de St.-Etienne près de l'autel de ce temple qu'il avait élevé au dieu des armées; cette église a un caraçtère particulier de grandeur et de simplicité, toute la majesté de l'architecture gothique s'y trouve, mais sans aucun de ces ornemens si artistement découpés; on dirait que Guillaume a dédaigné tous ces enjolivemens et qu'il n'a voulu que la force et la durée.

Si tel a été son vouloir, il a bien réussi; en général, ce qu'il établissait tenait bon. Voyez après sept cents ans de conquête les lois normandes encore existantes au pays conquis, et telle était la gloire du Conquérant, que les plus fiers Anglais d'aujourd'hui tiennent à honneur de ranger leurs ancêtres au nombre des soldats vainqueurs.... Le métier

de vaincu a donc toujours été triste.... Aujourd'hui je ne le trouve pas gai, mais pour me consoler, je me répète avec conviction il est honorable.

Il s'est passé jadis dans cette magnifique église de St.-Etienne de Caen, un trait bien connu dans les annales de Normandie et qui montre quel était le pouvoir de cette *clameur de haro*, que quelques étymologistes veulent faire dériver de ce cri ha! Rol, en souvenir de Rollon.

Le conquérant de l'Angleterre, le puissant Guillaume venait de terminer sa carrière de prince et de soldat; sur sa couche de douleur il venait de faire entendre, et de sages conseils à ses fils, et de pieuses paroles de foi et de repentir.... Son corps tout cadavre royal qu'il était, restait abandonné, et celui qui avait conquis un glorieux trône, allait manquer d'un tombeau, quand un gentilhomme normand nommé Herluin, se chargea des obsèques et fit transporter les restes de son ancien maître à la sépulture qu'il avait désignée.

Le convoi de Guillaume le Conquérant approchait du magnifique sépulcre que le prince

chrétien s'était choisi. Toutes les pompes de la religion, tous les hauts dignitaires du clergé, Guillaume, archevêque de Rouen et primat de Normandie, Eudes, évêque de Bayeux, Gilbert d'Evreux, Gérard de Siez, Gerbert de Saint-Wandrille, Guitard de Jumièges, Nicolas de Saint-Ouen, tous prélats et abbés puissans et de haute renommée, escortaient le cercueil. La procession funéraire s'avançait lentement entre deux haies de peuple. On n'entendait que le glas des cloches et le chant des prêtres. Tout à coup un bourgeois de Caen, nommé Ascelin, se jette à l'encontre de la châsse royale en s'écriant : Haro! haro! A ce cri, tous s'étonnent et s'arrêtent, et Ascelin, élevant la voix, fait entendre ces paroles sous les voûtes élevées : La place où vous voulez enterrer ce corps est à moi. Le roi, n'étant alors que duc, en a dépossédé mon père, pour construire ce monastère; je réclame mon terrain, et je m'oppose à ce que l'usurpateur y soit inhumé.

A cette voix, le cercueil, qui allait être descendu dans la fosse, est déposé sur les dales du sanctuaire; l'inhumation est sus-

pendue. On examine la réclamation d'Ascelin, elle était juste ; et avant de confier à la tombe la dépouille du monarque le plus puissant de la chrétienté, il fallut compter au bourgeois de Caen le prix de la terre où le roi voulait dormir. Nos temps modernes et constitutionnels n'offrent pas beaucoup d'exemples plus frappans de respect à la propriété.

Tout à côté de l'*Abbaye aux Hommes* s'élève un obélisque en beau granit. Il était consacré à la mémoire de Monseigneur le duc de Berry. Comme si la révolution de juillet voulait se faire complice de l'infâme Louvel, elle a enlevé la plaque de ce monument qui portait le nom de la victime.

Ailleurs, cet obélisque aurait pu me paraître beau, mais, placé près de ces deux flèches élancées, qui s'élèvent à plus de deux cents pieds, il m'a semblé petit et mesquin. Quand on veut paraître d'une belle taille, on ne va pas se mettre à côté d'un géant.

C'est aussi à Caen que j'ai vu sur une promenade, une belle statue en bronze de Louis XIV ; au casque du grand roi, ils ont mis la cocarde tricolore !!!

Ah ! quand finiront toutes ces mascarades ? Quand laissera-t-on à chacun ce qui lui appartient? et n'est-ce pas assez que les hommes pour trahir et tromper? Faut-il encore faire mentir et le marbre et le bronze ? Laissons aux monumens de Louis-le-Grand le radieux soleil, emblême de sa gloire; à ceux de Napoléon son aigle victorieux ; à ceux de la restauration les nobles fleurs de lys, et si Louis-Philippe en laisse à la postérité, qu'on y retrouve le coq appelé gaulois. Mais au nom de l'histoire et des arts qu'on fasse trève à tous ces travestissemens, et que l'on n'affuble plus le casque de François I^er^, de Henri IV et de Louis XIV, de la cocarde du roi-citoyen.

De Caen, j'allai coucher à Bayeux, ville de bonne compagnie et d'origine romaine; beaucoup de maisons à pignon sur rue prouvent son antiquité. La cathédrale, d'un style bien moins sévère que l'Abbaye-aux-Hommes, a de grandes beautés de détails ; son portail, sa tour terminée en dôme, ses élégantes galeries, ses arches à plein ceintre si bizarrement sculptés, sont bien dignes d'être examinés avec attention. On passerait

des journées, des semaines entières à dessiner toutes ces merveilleuses découpures de pierre.

Dans la sacristie, on nous a montré la chasuble de saint Rigobert, patron de Bayeux. Elle est d'une forme toute différente de celles d'aujourd'hui (il y a donc eu des modes, même pour les vêtemens sacrés) ; j'avoue que je la préfère bien à celles en usage aujourd'hui. Il s'y trouve au moins quelques draperies, et tout n'y est pas roide comme les ornemens de notre pays, où l'on craint tant de perdre quelque chose du dessin de l'étoffe, qu'on a bien soin de l'étendre sur du carton ; en sorte que le prêtre a l'air d'être entre deux planches argentées et dorées.

Mais ce qui doit plus que tout autre chose engager le voyageur à s'arrêter quelques heures à Bayeux, c'est la fameuse tapisserie de la reine Mathilde.... J'avoue que je n'ai rien vu de plus intéressant. Voilà sept cents ans, qu'une reine et ses dames d'honneur ont travaillé à cette tapisserie, en devisant entre elles des combats de Guillaume et de sa glorieuse conquête. Et ce frêle ouvrage a duré bien plus que beaucoup de monumens,

étrange caprice du temps, un peu de toile brodée de laine et de soie, a traversé les siècles, et s'est usée moins vite que le marbre et le bronze.

On retrouve dans cette tapisserie de Mathilde (qui du reste ne ressemble aucunement à ce que nous appelons aujourd'hui tapisserie), toute la naïveté des temps où elle a été faite, c'est chose merveilleuse, que de voir comme la reine et ses dames n'oubliaient rien, comme elles retraçaient scrupuleusement les moindres détails de nature et de mœurs; la plupart des figures des guerriers, des évêques et des rois ont de la vie et du mouvement. Et sur ce morceau de toile ouvragé par de jeunes femmes, nos plus graves antiquaires, nos peintres, nos statuaires peuvent venir prendre de précieuses et utiles notions. La forme différente des armures, des casques et des boucliers des deux nations, des Anglais et des Normands, est distinctement indiquée. La plupart des écus sont ornés ou de dragons, ou d'aigles, ou de lions, ou de fleurs, ou de croix; n'est-ce pas là les premières armoiries? cette bande de tapisserie a deux cent quatorze pieds de longueur sur deux pieds de haut. Le

sujet est divisé en trente quatre actions, et chaque action, est comme dans les bas-reliefs et les peintures antiques, séparée de ce qui la précède, et de ce qui la suit, par une palmette ou un arbre. Des inscriptions en latin barbare, et dont les lettres sont brodées en rouge sur la toile qui a encore conservé une certaine blancheur, indiquent le sujet de chaque tableau.

Cette tapisserie, si précieuse par les souvenirs, par son travail naïf et par sa haute antiquité, appartenait depuis des siècles à la cathédrale de Bayeux. Quand on a voulu faire venir à Paris tout ce qu'il y avait de curieux dans les provinces, même des tombeaux, on s'est emparé de l'ouvrage de Mathilde. Sous la restauration on l'a rendue à la Normandie, aujourd'hui elle est à l'Hotel-de-Ville de Bayeux, roulée sans grand soin sur un cylindre à tourniquet.

Une servante bien commune nous déroulait l'œuvre de la reine, et, à mesure que les différentes actions passaient sous nos yeux, la toile allait retombant de la table sur le parquet ! Oh ! si les Anglais possédaient cette re-

lique, comme elle serait autrement traitée !

Je déteste citer les Anglais, mais, quand on veut enseigner à être *soigneux* et *conservateur*, il faut bien les nommer. La tapisserie de Mathilde, du temps qu'elle appartenait à la cathédrale de Bayeux, était exposée dans les grandes solennités aux regards des fidèles; on la tendait aux vieux piliers de l'église. On a beau dire, la religion ne désapprend point le véritable patriotisme, au contraire elle enseigne à aimer et à vénérer les tombeaux et les monumens de la patrie, souvent même elle les conserve.

A Carentan, je suis tombé dans la même route que Charles X a suivie pour se rendre à ce vaisseau qui devait emporter loin de nous le roi et la fortune de la France !

C'est à Carentan que six à sept mille hommes venus de Cherbourg, et mis en mouvement par le général Hulot, voulaient s'opposer à ce que le royal fugitif passât par la presqu'île du Cotentin; on avait répandu dans le pays que Charles X avait le projet d'y former un noyau royaliste, le lier à la Bretagne et ouvrir aux Anglais le port de Cherbourg.

Rien de semblable ne lui était venu dans l'esprit.

Avant d'arriver à Cherbourg, quelle magnifique contrée Charles X a eu à traverser !... Tout Français qui est chassé de son pays doit pleurer amèrement... mais un roi !... mais le premier des fils de France !.. Oh ! comme son cœur a dû saigner ! Tout ce que je voyais de si riche, de si beau ! il avait été roi de tout cela ! il lui fallait tout abandonner... Cette pensée de Louis XVI, cette pensée de famille, *Si je résiste, je ferai encore couler du sang, et déja il y en a trop de répandu pour moi ;* cette pensée, dis-je, lui sera venue dans ce long et pénible voyage. Car sans cela, je me figure que l'infortuné vieillard se serait élancé de voiture, aurait embrassé le premier arbre du chemin, la première borne d'une ville, et s'y attachant avec force, aurait crié à *ceux qui s'étaient faits ses ennemis :* Vous m'arracherez d'ici, vous me maltraiterez, vous me tuerez, mais je ne partirai pas volontairement...

Si le vieux roi avait ainsi parlé, la mission du maréchal Maison et celle de ses collègues

serait devenue bien difficile !... Et qui pourra dire ce qui serait advenu?

Avez-vous remarqué dans les grands orages, qu'après un épouvantable coup de tonnerre, la terre semble muette de stupeur et de crainte : il en a été de même à cette subite révolution de juillet ; l'immense bruit de Paris, l'écroulement d'un trône de huit siècles, ont retenti comme la foudre dans toute la France. A ce coup de tonnerre les provinces sont restées muettes et consternées ; elles se sont tues devant de si grands et de si soudains évènemens, et ont laissé faire... La Normandie était dans cette stupeur quand les trois rois proscrits l'ont traversée... On m'a cependant assuré qu'à Montebours, à quelques lieues de Carentan, le peuple avait rompu le morne silence observé jusque-là, sur cette voie douloureuse... Des hommes, des femmes, des vieillards et des enfans ont entouré les voitures en criant Vive le roi ! vive le duc de Bordeaux !

Les illustres bannis qui n'étaient plus accoutumés à ces cris, ont pleuré d'attendrissement, et les deux enfans, reconnaissans de

cette aumône d'amour que leur faisaient quelques Français, se sont penchés en dehors des portières, et ont envoyé des baisers à la foule...

Entre toutes les villes de France, que Montebourg soit béni, ici au moins on n'a pas ajouté d'amertume au calice de l'exil!

Arrivé à Valogne, j'ai voulu voir la maison où le petit-fils de Louis XIV, chassé de Saint-Cloud et des Tuileries, avait logé; un gentilhomme du pays, M. de Mesnildot, était venu mettre son hôtel à la disposition de la famille royale, et Charles X avait accepté ce dernier asile offert par un Français.

C'est la plus belle maison de cette bonne et jolie petite ville. Une femme du peuple, que je questionnai, me dit : *Monsieur, c'est la maison des rois, tous ceux qui viennent à Valogne logent là*... Et elle ajouta : *L'impératrice* Marie-Louise s'y est arrêtée en allant à Cherbourg.

Depuis j'ai appris que Charles X n'est pas le premier roi chassé de son royaume, que la famille Mesnildot ait reçu sous son toit; Jacques II y a aussi couché; cette *première*

nuit passée sur une autre terre que la sienne, a dû être cruelle au fils de Charles I^er^. Mais cent fois, cent fois plus cruelle encore a dû être au frère de Louis XVI, cette *dernière nuit* passée en France !...

Les Anglais n'avaient point joué la comédie avec le roi qu'ils n'aimaient pas parce qu'il était catholique-romain ; il y avait eu entre les *protestans* et le prince *papiste* haîne franche et avouée ; mais envers Charles X, la comédie avait été si longue et si bien jouée, que le frère de Louis XVI, que le père du duc de Berry a pu croire que les Français, pour le consoler de ses malheurs, l'aimaient réellement. Ce qui blesse le plus, ce qui torture davantage le cœur, c'est de s'entendre maudire par ceux que l'on voulait rendre heureux... Et je le dis, en toute conscience, malgré les ordonnances et leurs funestes suites, celui qui est aujourd'hui à Holyrood voulait la gloire, la prospérité et le bonheur de la France... Il s'est trompé, ou on l'a trompé... Charles X, tout en pleurant sur le sang versé à Paris, croyait encore à Valogne, au moment de quitter la France, que les ordonnances qu'il

avait signées n'avaient été qu'une défense légitime de sa couronne menacée de toutes parts. — Il avait un profond chagrin, mais pas de remords. Dieu qui juge les rois, le jugera. En attendant, les hommes le punissent cruellement, jusqu'à la seconde et troisième génération.

La famille royale resta trois jours à Valogne. Ainsi, elle buvait lentement et goutte à goutte le calice d'amertume. Pendant ces trois journées le vieux roi ne sortit pas de son appartement; même le dimanche il ne vint pas à l'église, il se fit dire par le curé de la ville, la messe à l'hôtel Mesnildot, et pria là, en secret avec ses petits enfans, le Dieu qui donne et ôte les couronnes, et qui, aussi, les rend quelquefois. A six heures du matin, Madame la Dauphine entendit la messe dans la principale église, et une heure plus tard, Madame, Duchesse de Berry, vint prier à la même place que sa sœur.... Ah ! toutes deux avaient bien besoin de prier... L'une laissait en France les cendres de son père et de sa mère; l'autre, les restes de son époux et le berceau de ses enfans !.... C'est un brave homme que

j'avais vu à genoux dans l'église, qui me donna ces détails ; en me les racontant, il avait les larmes aux yeux. Je l'avais bien deviné, c'était un retardataire, un demeurant d'un autre âge. Il ne pouvait maudire ceux qui avaient tant souffert ; il les plaignait encore : plaindre, ce n'est pas conspirer.

Dieu me préserve de calomnier Valogne et de vouloir lui donner un brevet de *cartisme*, en disant que pendant tout le séjour de la famille bannie, pas un cri, pas une insulte, pas un mot d'offensant n'a été proféré par un seul habitant.

Un morne silence, celui que l'on garde près de la chambre d'un mort, régnait par toute la ville ; à peine y voyait-on flotter quatre à cinq drapeaux tricolores.

A l'entour de l'hôtel Mesnildot, il y avait de la foule, mais on ne l'entendait pas. Elle regardait... et quand un des proscrits passait devant une fenêtre, il y avait parmi les spectateurs un bruissement sourd..... Quand les enfans venaient à paraître, oh ! alors, il y avait des larmes ! et quelques mères les montraient à d'autres enfans... et quelques voix

murmuraient : *Ils sont bien jeunes pour être si cruellement punis !* d'autres ajoutaient : *Que Dieu soit avec eux et les protège !*

Dans ces derniers instans, ceux qui approchaient des illustres exilés étaient avides des moindres détails; curieux de leurs moindres actions, on écoutait, presque avec indiscrétion, toutes leurs paroles ; on ne voulait rien perdre d'eux, comme pour s'en souvenir plus long-temps.

Les enfans surtout excitaient un vif et douloureux intérêt. Ah ! sans doute, l'exil allait être pénible pour tous ; mais pour eux, si jeunes ! que de jours de bannissement, si Dieu n'en prend pitié !

Mademoiselle, voyant les embarras d'argent de sa famille (car il faut le dire à ceux qui accusent Charles X d'avoir emporté des trésors, les fils de Louis XIV partaient pauvres de cette France qui leur avait dû quinze années de prospérité), Mademoiselle disait à madame de Gontaut : *Oh ! que je suis désolée d'avoir laissé ma bourse à Saint-Cloud ! si j'avais mes cinq cents francs, cela changerait bien nos affaires !*

Quant à moi, ajoutait son frère, *je n'ai pas perdu la tête, je me suis souvenu que j'avais laissé une pièce de cinq francs dans ma chambre, et je suis allé la chercher, pour la donner en partant à notre petit tambour.*

Ingrats, ou insensés, qui criez sans cesse contre les dilapidations de notre branche aînée, voyez comme ces enfans étaient élevés dans des idées d'ordre! Tout en les gardant de l'avarice (le vice le plus bas qu'un roi puisse avoir), on leur enseignait une noble économie, celle qui met à même de secourir l'indigence....

On était parti dans un tel trouble de Saint-Cloud et de Rambouillet, que les choses de première nécessité manquaient aux illustres proscrits... Le curé de Valogne donna au chapelain de Charles X les linges, les voiles et les ornemens d'autel.... et l'on acheta un pauvre calice... Voilà la magnificence du fils de Louis-le-Magnifique!

Le curé de Valogne, admis dans le salon où l'on avait préparé un autel, en voyant venir le roi à lui, ne put s'empêcher de fondre en larmes... Charles X lui prit la main, et lui

dit : Monsieur le curé, *c'est de la force qu'il nous faut à tous aujourd'hui ; gardez-en pour prier pour moi.... mais surtout pour la France... Dieu sait que je n'ai voulu que son bonheur... et ce qui m'effraie plus que la pensée de l'exil, c'est la position dans laquelle je la laisse... Je crains bien que les temps de persécutions et d'irréligion ne vous reviennent...*

Oh ! qui pourrait redire l'émotion du prêtre français, du sujet fidèle, en priant pour ce fils de Saint-Louis prêt à quitter la France ! A diverses reprises, pendant le sacrifice, il fut obligé de s'appuyer sur l'autel ; et en lisant les paroles sacrées, sa voix s'arrêtait souvent dans les larmes.... Toutes les fois qu'en se retournant pour souhaiter aux assistans l'esprit et la paix du Seigneur, il voyait ce vieux roi humblement agenouillé, et inclinant avec résignation sa tête blanchie sous la main de Dieu ; son fils, animé de la même foi, et de la même ferveur n'invoquant plus l'aide d'en haut que pour son père et pour son pays .... ces deux petits enfans faisant, si jeunes, apprentissage de si rudes douleurs ; leur mère ;

si bien adoptée par la France, et chassée par des Français.... et surtout cette forte et majestueuse Dauphine, résignée sans faiblesse, et ne fléchissant pas sous le poids de tant d'adversités!... quand ce prêtre, dis-je, voyait cette famille de rois et de saints si rapprochés du dernier pas qui leur restait à faire sur le sol de la patrie, son cœur était prêt à se briser de désespoir.... Oh! certes, il fallait une force venue du ciel pour que le vénérable curé pût finir le saint sacrifice.

Après la messe, il dit l'*Exaudiat*. Vous l'avez peut-être entendu chanter aux Tuileries, alors que les ambassadeurs de toutes les puissances catholiques, que tous les maréchaux de France, que les princes, les grands, les dignitaires du royaume, tout brillans d'or, tout chamarés de rubans, tous décorés d'étoiles et de croix resplendissantes; que les grandes dames, les plus richement, les plus élégamment parées; les gardes-du-corps avec leurs casques d'argent, les grenadiers avec leurs bonnets à poil, les gardes de la porte et de la manche avec leurs chapeaux à la Henri-Quatre, leurs fraises et leurs dalmati-

ques fleurdelysées ; alors que tout le monde se levait et priait pour ce roi très chrétien.... oh ! alors, c'était une belle et noble chose, et je me souviens comme mon cœur battait, comme j'étais fier de mon pays ! Comme je me disais : Non, il n'y a pas sous le soleil de nation qui aime aussi bien son roi... eh bien ! regardez la scène de Valogne.... et dites-moi : Y a-t-il sous le soleil une nation qui sache aussi bien tromper ?.... O honte ! ô douleur ! ô regrets !

Ici, comme aux Tuileries, le célébrant dit bien, et Charles X est là agenouillé pour l'entendre :

Que le Seigneur vous exauce au jour de l'affliction.

Que le nom du Dieu de Jacob vous défende..

Qu'il vous envoie son secours du haut de son sanctuaire et son assistance de Sion.

Qu'il se souvienne de tous vos sacrifices ; qu'il vous donne tout ce que votre cœur désire, et qu'il fasse réussir tous vos desseins.

Seigneur, sauvez le roi et daignez nous exaucer au jour où nous vous invoquons...

Cette prière dite *au jour de l'affliction*, à

ce pauvre autel et devant ces trois générations de rois exilés, devait avoir quelque chose de cruel... , c'était presque amer comme une dérision. Cependant quand le prêtre dit à la fin du psaume, *le Roi mettra sa confiance dans votre force, oh! seigneur.*

Une seule voix, mais une voix forte, celle de madame la Dauphine, répondit: *et le salut qui vient de vous fait toute sa joie.*

Toute sa joie! entendez-vous bien et dans quelques heures il va être sur le vaisseau d'exil.

Autre cruelle épreuve! car le calice du bannissement ne se vide pas tout d'un trait; entendez-vous ces trompettes? on dirait celles des funérailles; elles sonnent tristes et lugubres, et quand elles se taisent, le bruit cadencé des pas d'hommes armés retentit comme du fer sur le pavé... Ce sont les *gardes-du-corps*. Eux n'ont point déserté leur vieux roi malheureux, ils n'ont fait que l'accompagner; s'il avait fallu le défendre, leur sang était prêt à couler pour ce roi de leurs sermens.

Ils viennent remettre à un fils de France, le vieil étendard de France; entre leurs mains

il n'a point eu de tache, ils mourraient tous avant de le rendre à l'ennemi, ils ne le rendront qu'à celui qui le leur a donné....

Ils marchent tous par quatre, et les étendards des quatre compagnies se touchent au même rang, comme quatre nobles frères qui ne se désunissent pas dans la mauvaise fortune....

Quel silence sur leur passage! les voilà tous, ces fidèles Français, les voilà devant ce roi dont le sourire les accueillait avec bonté aux Tuileries, à S. Cloud, à Rambouillet, à Compiègne; cette grace qu'il avait dans ses somptueux palais, Charles X l'a encore dans ce modeste et dernier asile; nobles et dévoués serviteurs, celui que vous avez vu à Rheims, le voilà... plus de couronne, plus de manteau royal; un simple frac sans croix, sans plaque, sans grands-cordons. Malgré tous ces changemens, vous le reconnaissez, vous l'aimez, vous le défendriez encore..... Vous avez vu des larmes dans ses yeux, vous les avez entendues dans sa voix, quand, prenant de vos mains vos blancs étendards, il vous dit : *je les emporte, mon petit-fils vous*

les rapportera.... et puis apercevant le vieux et vénérable général de Pellan, lieutenant de ses gardes-du-corps, Charles X lui dit en lui tendant la main : *Comte de Pellan, en me suivant jusqu'ici malgré votre âge, vous avez donné à tous ces messieurs un bel exemple de dévouement.*

Sire, si je ne l'avais pas donné, j'aurais eu à le suivre, j'aurais été entraîné par cette jeunesse répondit le gentilhomme breton.

Cependant les heures marchaient..... Elles marchent vite pour celui qui n'en a plus que quelques-unes à passer dans sa patrie..... Le moment du départ de Valogne est arrivé; c'est encore un lien qu'il faut rompre. Le cortège royal roule lugubrement hors de la ville...c'est le convoi funèbre de notre vieille monarchie qui s'en va... Habitans de ces belles contrées, si vous vous étiez jetés à travers de la route, si en étendant les bras vous aviez retenu cette voiture qui emportait le roi et la fortune de la France..... Dites-le nous en conscience, aurions-nous plus de malheur que nous n'en avons aujourd'hui?

Nous voici à la dernière station de la voie

douloureuse, Charles X est entré à Cherbourg ; là tout aurait dû dire, *les pierres mêmes du port* aurait dû crier au frère de Louis XVI : *Restez, restez, ne vous en allez pas !*... Mais, non, le temps où l'aspect de la vertu, de la vieillesse, de l'enfance remuait le cœur des Français, est passé !

On nous a montré le coin du bassin d'où Charles X, Louis XIX et Henri V ont déchiré leurs pieds de dessus terre de France !... Quand j'ai visité Cherbourg, on n'avait point encore inauguré de pierre commémorative, pour montrer le point d'où *la famille parjure* était partie pour le bannissement. A Calais, j'en avais vu une belle pour marquer la place où Louis XVIII avait posé le pied à son retour d'Hartewell, tout à côté s'élevait une petite pyramide où j'ai lu la date de ce qu'on appelait alors l'ère du bonheur... Tout cela aura été effacé du sol, comme la reconnaissance de l'ame de tant de Français. Ah ! c'est pareille inconstance qui *fait grand mal au cœur*.

On ne croirait pas qu'en écrivant ses souvenirs de départ, j'allonge malgré moi mon récit.... je ne puis me résoudre à dire tout

est rompu, les fils de France ne tiennent plus à notre terre..... et cependant il le faut. Le vieillard appuyé sur son fils, la jeune mère et ses deux enfans, et la fille des martys sont à bords du vaisseau ; leur dernier regard n'a pu bien voir ce qui se passait sur le rivage, il y aurait reconnu des amis, mais il était trop plein de larmes. . . . . Adieu ! adieu !... au revoir ! au revoir, murmurèrent quelques voix.... car, il faut le dire, ce départ était bien affreux ; mais il l'eût été bien davantage s'il n'était resté quelque chose de bien insensé, sans doute, mais quelque chose qui n'en existait pas moins ; l'espérance *de se revoir*. C'était par pitié que Dieu laissait ce sentiment dans plus d'un cœur.

L'invalide qui me montrait toutes les beautés de ce magnifique port, créé par Louis XVI, me fit voir un rond point que l'on appelle je crois le Promenoir.... *De là* me raconta-t'il, *le maréchal Maison, quand il vit passer le vaisseau qui emportait toute la famille, leur donna sa bénédiction, et leur dit : Que Dieu vous emmène et ne vous ramène pas.*

— Vous êtes un malheureux, m'écriai-je avec indignation, le maréchal Maison n'a pu parler ainsi, il devait tout aux Bourbons, et son titre de marquis, et son bâton de maréchal à Charles X; il est impossible qu'il se soit ainsi rendu coupable d'une infâme moquerie.

— Moi je vous dis que c'est vrai, répliqua l'invalide, cette famille a pesé trop long-temps sur nous.....

A ces mots, je me suis éloigné avec dégoût de ce vieux renégat qui m'avait raconté quelques instans avant, qu'il avait commencé à servir sous Louis XV... Je ne voulus plus rien voir avec lui, et je restai persuadé qu'il m'en avait imposé, en prêtant à un maréchal de France une si basse expression d'ingratitude, que malgré toutes les turpitudes que nous avons vues, on ne peut se résoudre à croire qu'elle ait été proférée.

Fête-Dieu.

Flamenville, 5 juin 1831.

..... On nous fait la liberté de telle sorte, que les populations catholiques des grandes villes sont aujourd'hui privées de la plus magnifique des pompes de la religion; dans ce Paris, ville jadis si chérie des rois très chrétiens, le Dieu de Clotilde et de Clovis est renfermé dans ses temples (heureux sommes-nous encore lorsqu'il n'y est pas insulté); ses ministres, craignant les sacrilèges n'osent plus faire sortir du saint des saints la radieuse Eucharistie;... qui sait si les héros de Saint-Germain-l'Auxerrois ne seraient pas dans les rues pour l'outrager? — Et en attendant que le Seigneur se réveille et prenne ses foudres, où est la force humaine qui fera respecter notre Dieu et ses prêtres?... Où est-elle? Je vois les aggressions de tous les côtés

et la répression..... nulle part.... Pour que la Fête-Dieu puisse être célébrée comme elle l'était naguère dans nos cités catholiques, faudra-t-il que nos processions soient composées de prêtres semblables à ceux des funérailles de l'abbé Grégoire? Pour que Jésus-Christ ne soit pas insulté dans nos rues, faudra-t-il de nouveau le livrer à ses ennemis, et confier le plus auguste de ses sacremens à des mains schismatiques? Oui, je me persuade que si l'on pouvait trouver assez de transfuges et d'apostats, si le clergé de l'abbé Châtel pouvait tout à coup s'accroître et faire des processions, ces processions-là ne seraient point troublées, et la force armée qui a marché à l'enterrement du prêtre conventionnel, ne répugnerait pas, j'en suis sûr, à les escorter. A certaines gens, quand une chose n'est pas pure, elle ne déplaît plus. Bien plus heureux que vous autres habitans des grandes villes, nous avons eu, ce matin, dans notre hameau, une de ces processions que Châteaubriand aimerait à décrire.

L'église, qui est belle et vaste, et que je vois les dimanches et les jours de fête presque

aussi pleine que celles de notre pays, avait mis dehors et étalé à tous les yeux sa bannière et son dais de damas rouge à frange d'or, sa croix et ses chandeliers d'argent, et ses plus beaux bouquets: c'était là toute la magnificence du temple champêtre; un vieux curé confesseur de la foi, un jeune vicaire à l'air doux et modeste, composaient tout le clergé, et puis venaient des adolescens et des enfans en aubes blanches avec des ceintures rouges; quelques-uns agitant des encensoirs, d'autres portant des corbeilles et jetant des fleurs sous les pas de Dieu; plus de cent petites filles voilées et vêtues de blanc, et conduites par de pieuses sœurs de charité, suivaient la bannière de la sainte Vierge. Voulant vous dire toute la vérité, il faut que je vous avoue que cette bannière était blanche, ornée de longs rubans blancs, car jusqu'à ce jour cette couleur proscrite est encore celle (religieusement parlant) de l'innocence et de la pureté.

Tout à côté du Saint-Sacrement marchait en bon ordre, l'école du village, dont la tenue religieuse et décente pour-

rait faire honte à plus d'un collège national.

Cela leur fera peut-être une mauvaise affaire auprès de leur directeur-général; mais je ne puis résister à vous dire que nous avions aussi à notre procession une douzaine de douaniers avec armes, tambour et sous-officier.... Il y avait bien encore quelque chose qui sentait prodigieusement le vieux temps; la procession du village est venue au château. Les *prêtres* et les *nobles*, vous le savez, se sont toujours entendus, l'alliance entre les châteaux et les presbytères date de loin... Et au fait, comment voudriez-vous qu'il en eût été autrement: la dame châtelaine et ses filles, pour occuper leurs loisirs, brodaient de beaux ornemens, des chapes, des chasubles et de belles napes d'autel pour l'église, et envoyaient des aumônes au curé pour les pauvres qu'il avait recommandés à la charité des riches; aussi, aux Rogations, et surtout à la Fête-Dieu, le clergé des hameaux aimait à venir à la demeure seigneuriale montrer les beaux ornemens qui lui avaient été donnés, et les nécessiteux qu'on l'avait mis dans le cas de secourir.

La procession sortit de l'église par un soleil resplendissant; pendant quelque temps la croix d'argent brilla de ses rayons, et puis elle s'enfonça sous de beaux ombrages; parfois l'écharpe et les longs rubans qui l'ornaient se déployant et ondoyant à la brise me faisaient illusion et me rappelaient ces drapeaux que nous voyions dans toutes nos fêtes, il n'y a pas encore un an! Auprès de cette croix étaient groupés les chantres, bons paysans de la contrée, que j'avais vus la veille avec la hache, la pioche ou le fusil de garde, et maintenant marchant avec dignité sous la chappe dorée. Leurs voix plus fortes que justes retentissaient au loin. Parmi ces dignitaires du lutrin, il y en avait un que Walter-Scott, s'il l'avait vu, n'aurait pas manqué de peindre et de placer dans une de ses admirables scènes. Celui-là n'était pas revêtu du costume sacerdotal, toutes les chappes auraient été trop courtes pour lui; il a six pieds de haut; pour moi c'est le type du parfait Normand; sa figure longue et grave se trouve encadrée par des cheveux épais et droits, coupés comme ceux de saint Louis et de

Louis XI ; en chantant sa lèvre supérieure ne se dérange pas du tout, celle d'en dessous seule se baisse pour laisser passer sa voix rude et forte. L'habit de ce fermier (*demi-monsieur*) rappelle par sa coupe ceux qu'on faisait il y a quarante ans : il est gris, doublé de vert, et ses basques terminées en pointe tombent à mi-jambes ; joignez à cela des bas de laine noire et une culotte de velours courte et de la même couleur, et vous aurez la toilette de cette notabilité du village ; mais ce que vous concevrez avec peine, et ce que je renonce à vous peindre, c'est son air digne, sévère et imposant. Le maître d'école qui dirigeait la marche de la procession, avait l'air d'un enfant auprès de lui.

La bénédiction fut donnée dans la chapelle du château, et de là le pieux cortège passa entre deux étangs ; c'est alors que la brise agita la bannière de la paroisse et celle de la Vierge, l'écharpe de la croix et les panaches du dais. Au bout de cette chaussée s'ouvrait le haut et large porche d'une longue nef gothique.... Oh c'était là un beau temple ! presque aussi long que Sainte-Geneviève de

Paris; plus de deux cents pieds avant d'arriver à la croix latine! Plus de deux cents colonnes avec d'élégans chapitaux foliés et toutes ornées de guirlandes qui ne se fanent pas! de merveilleuses et délicates nervures se dessinant, se croisant, se mêlant sur la voûte en ogive. Et au milieu de ce demi-jour religieux, de cette sombreur de nos vieilles cathédrales, tout-à-fait dans la profondeur de cette admirable nef, on apercevait l'autel élevé sur de nombreux gradins, et tout brillant de la lumière des cierges et de l'émail des fleurs... Quand les voix des chantres de village se taisaient, alors les chantres bien plus habiles du temple que je viens de vous décrire célébraient à leur tour le Dieu de la nature... Ces chantres, c'étaient les oiseaux; cette belle nef gothique, c'était une longue allée droite à la française avec de beaux arbres faisant berceau; sous leur religieux ombrage un reposoir était élevé. La procession y fit sa dernière station... A travers les branches de la voûte, quelques rayons de soleil vinrent scintiller sur l'ostensoir que le prêtre élevait au-dessus de la foule... Tout le monde était à genoux sur la

mousse et sur les fleurs effeuillées. Il y avait un grand silence... Oh! que là nous étions loin de tous ces bruits que les révolutions laissent après elles! comme on aurait voulu être là long-temps avec tous ceux qu'on aime... Mais le maître rustique des cérémonies donna le signal, le tambour de la douane battait aux champs, et nous nous remîmes en route. Avant de rentrer à l'église, la procession fit le tour du cimetière... La veille on avait fauché une voie dans les hautes herbes. On y marchait sans bruit et comme sur un tapis. Les coquelicots, les roses et les bluets que les petits villageois jetaient sous les pas de ce Dieu qui a dit : *Je suis la résurrection et la vie*, retombaient sur les fosses des morts du village... Devant la tombe d'une bienfaitrice du pays le Saint-Sacrement s'arrêta un instant; c'était comme pour bénir la femme pieuse et charitable qui avait orné les autels, vêtu le pauvre et nourri l'orphelin....

Dans toute cette touchante cérémonie de village, je n'ai été fâché que d'une chose, c'est que la procession ne se soit pas dirigée vers la mer, qui n'est qu'à un demi-quart de

lieue du hameau, sur les hautes falaises de rochers. A deux cents pieds au-dessus des vagues écumantes qu'un reposoir eût été beau ! Nous venions de voir un Dieu de mansuétude et de paix sous le temple de feuillage, ici nous aurions vu un Dieu de force et de majesté sur un de ces blocs immuables que sa main a créés, et en face de ces grandes eaux sous lesquelles s'est promenée sa sagesse éternelle !... Dans ce pays, il me semblait injuste de délaisser ainsi la mer, car elle aussi loue le Seigneur qui lui a donné le secret des abymes et la puissance des tempêtes, et ne la voyons-nous pas toujours obéissant à sa voix, ou entrouvrir ses flots pour laisser passer ceux qui lui sont fidèles, ou soulever ses vagues furieuses pour engloutir les rois, les chars et les cavaliers.

La Saint-Vivien,

ou

UNE SOIRÉE DE FLANEUR.

Rouen ..... 1831.

Je m'en allais pensant au pays, à ceux que j'y ai laissés;..... et quand on a de ces pensées là, comme on s'y complaît, on ne va pas vite; l'homme qui court toujours songe peu. Celui qui caresse une pensée de souvenir ou d'amitié, va doucement, on dirait qu'il a peur de déranger son esprit agréablement occupé; il marche comme la jeune fille qui porte un vase rempli d'un lait pur, et qui ne court plus, de peur de l'épandre sur le chemin.

Je m'en allais donc, le 29 du mois dernier, vers les six heures du soir, et je comparais Rouen à la ville que je viens de quitter; puis tout-à-coup les vieilles maisons en bois sculpté et à pignons pointus ne m'occupaient plus,

c'était aux habitans que je pensais, pour eux je ne suis qu'un étranger..... Il y a quelque chose de bien triste, de bien amer dans ce mot. Loin du pays natal, vous ne trouverez point de visages amis dans la foule, là vous n'avez personne qui puisse vous parler de votre père, de votre mère et de tout ce que vous avez aimé.....

Vous voyez que mes pensées prenaient une teinte bien sombre, et cependant je me trouvais dans une espèce de fête, ou du moins sur la route qui y conduisait. La rue que je suivais s'emplissait d'une grande multitude, tout le monde marchait dans le même sens, cela ressemblait à un fleuve qui a un courant fortement prononcé, ces flots d'hommes se composaient en grande partie d'ouvriers en vestes et en casquettes de drap dont l'extrémité ramenée sur le front ou rejetée sur l'oreille, était bariolée de divers couleurs, en forme d'étoile ou de cocarde; en général les vêtemens de ces jeunes hommes étaient loin d'annoncer l'aisance; sur ces vestes d'étoffe brunâtre, on aurait dit qu'il venait de neiger, on voyait de petits flocons de coton, qui in-

diquaient le genre de travail de cette partie de la population. Mêlés à ces ouvriers alertes et bruyans, marchaient d'un pas plus posé et plus grave, des artisans donnant le bras à leurs femmes et à leurs filles; plusieurs d'entre eux portaient des paniers contenant la colation qu'ils allaient manger en famille, sur l'herbe des prairies: les enfans transportés de joie devançaient leurs parens, et de toutes les bouches je n'entendais sortir qu'un nom, *celui de Saint-Vivien*, et je me disais: *ce Saint-Vivien* a donc été un bienfaiteur du pays. Quelque pèlerinage dans les anciens jours de foi et de piété, aura été établi en son honneur, et à présent que la dévotion au Saint est passée, l'habitude d'aller dans les parages de la chapelle qui lui était jadis consacrée, est restée. Voyez Longchamps, les religieuses qui avaient des voix si jolies et si fraîches, qu'on prenait plaisir à les aller entendre, sont devenues vieilles et mortes; le couvent où elles vivaient en paix, est depuis long-temps détruit, et la pieuse habitude s'est changée en promenade très-profane; il en est peut-être de même de Saint-Vivien. Le

besoin de plaisir et de distraction, fait aujourd'hui sortir des rues étroites, et des maisons entassées de la ville, toute cette foule, qui jadis serait allée, pieuse et recueillie, à l'oratoire vénéré.

Tout cela me semblait si naturel, que je commençais à regarder mes conjectures et mes rêveries comme *des quasi-certitudes;* cependant, ce que j'entendais dire et chanter autour de moi, ne ressemblait guère ni à des souvenirs religieux ni à des cantiques, ces mots *allons déterrer les mouchettes, les diables de mouchettes, les mouchettes de malheur*, revenaient souvent dans les propos de la multitude.

Un artisan qui marchait à quelques pas devant moi, tenant un petit enfant de cinq à six ans par la main, me sembla propre à m'expliquer le sujet de la fête; je l'entendais qui parlait à son fils de tous les jeux, de toutes les merveilles qu'il allait voir à l'hôtel des *Trois-Pipes*, au *café de Jeanne-d'Arc* et *à Tivoli.*

Monsieur, dis-je à cet homme qui avait une excellente figure, pourriez-vous m'apprendre

ce qu'était Saint-Vivien, et ce que c'est que la fête qu'on célèbre aujourd'hui?

Quant à l'histoire du Saint, me répondit l'artisan, je la sais peu, je ne suis pas de la paroisse; mais pour ce que vous appelez la fête, je vais vous dire ce que c'est, dans quelques jours vont commencer les veillées... Pas pour s'amuser, monsieur, mais pour travailler; c'est à dater du jour de la Saint-Vivien que commencent dans tous les ateliers *les veillées* et le travail à la chandelle; voilà pourquoi tout ce monde va *déterrer les mouchettes*, ces mouchettes qui doivent aider l'ouvrier à y voir clair pour gagner son pain. Dans huit jours, nous ne pourrons plus aller au soleil couchant nous promener sur les coteaux qui entourent la ville, et y respirer le frais; le temps des veillées sera venu, et pour nous reposer du travail du jour, nous aurons celui du soir, encore bienheureux, monsieur, si nous en avons! aussi toute cette foule que vous voyez devant vous et qui monte le coteau, joue de son reste de liberté; et moi je vas montrer tout ça à mon fils, qui travaillera aussi quand il sera grand; il fera la Saint-Vivien à son

tour comme tous ces jeunes gens, si Dieu lui prête vie, ce que sa mère et moi demandons tous les jours à celui qui nous l'a donné.

Après ces mots, l'honnête artisan ayant reconnu un de ses amis, me fit un salut et me quitta.

La Saint-Vivien n'était plus ce que j'avais rêvé, et presque arrêté dans mon esprit, pour moi, c'était un charme de moins : je résolus cependant d'aller voir l'*assemblée;* mais comme la foule devenait de plus en plus pressée, je ralentis ma marche, pour me sauver un peu des coups de coudes et du bruit. J'étais alors devant un beau magasin de gravures : ces musées des rues, ces expositions offertes aux passans, ont toujours fait mes délices ; quand je suis pressé, rien de plus funeste pour mes affaires, que ces étalages des dessins spirituels de Charlet, de Vernet et d'Henri Monnier ; leur attrait m'arrête et le temps passe là en plein vent, au moins aussi vite qu'au salon, surtout cette année.

Aux larges vitres du magasin devant lequel j'étais en contemplation, je remarquai la vue d'un château gothique, bâti bien loin, bien

loin, dans un pays étranger et triste; parmi le groupe de curieux qui regardaient ainsi que moi, j'entendis quelques hommes de cette bonne et laborieuse classe d'ouvriers qui disaient: sont-ils à plaindre d'être là? Ah! ça ne vaut pas la France. A côté de la vue de ce palais, on voyait un portrait de femme; et une mère qui tenait par la main deux enfans de huit à dix ans regardait cette gravure et essuyait quelques larmes que je voyais s'échapper de ses yeux; comme elle allait s'éloigner du magasin, je l'entendis dire: oh! la malheureuse mère que je la plains! Son petit garçon la retint un instant, et lui montrant une silhouette représentant *un petit archer* coiffé d'une toque écossaise, et tirant de l'arc, avec beaucoup de grace et d'adresse, il lui dit, maman, qui est-ce? la jeune femme se pencha vers lui répondit tout bas.... et je ne pus entendre que ces mots: mon enfant nous reviendrons l'acheter.....

J'étais sorti pour me distraire, et ce que je voyais là étalé devant mes yeux ne faisait que me replonger dans mes idées habituelles..... heureusement qu'auprès de ces

dessins qui parlent au cœur étaient aussi accrochées de ces caricatures qui font rire.

Chez un marchand de gravures, c'est comme dans la vie, le tragique et le burlesque s'y trouvent; là on passe

Du grave au doux, du plaisant au sévère.

Le *Pair éternel*, *le grand référendaire tirant de leur cache les drapeaux d'Ulm*, et y substituant des drapeaux fleurdelysés, *parce qu'on ne sait pas ce qui peut arriver;* il y avait esprit, malice et vérité dans tout cela; il en est de même de ce dessin représentant les bienfaits de la révolution de juillet (1).

Ce mur d'une fabrique avec cet écriteau, *atelier à louer;* ces ouvriers, bras croisés, appuyés ou couchés oisifs contre cette muraille, leurs outils jetés à leurs pieds, leurs regards sombres et tristes, ces petits enfans déjà pâles et amaigris, et qui ont l'air de demander du pain; cette esquisse était encore

---

(1) Se vendent chez Martin, rue de Richelieu, no 65.

chagrinante à regarder; mais je ne m'en éloignais pas, car ce ne sont pas seulement les dessins que j'aime; mais bien aussi les observations qu'ils font naître..... et je voyais-là, tout auprès de moi, de véritables ouvriers qui regardaient cette peinture vraie d'une misère qu'ils connaissaient par une cruelle expérience. *C'est bien ça, c'est bien ça*, dit l'un d'eux.

Oui, répondit un camarade qui était à côté de lui, ça n'empêche pas que tu ne fasses comme bien d'autres, et que tu ne viennes tout de même à la *Saint-Vivien*.

Ah! répliqua l'ouvrier, *bien d'autres* ont fait comme moi, et pour pouvoir aller se distraire *ce soir* à l'assemblée, sont allés, *ce matin*, mettre quelques meubles ou quelques hardes en gage.

Ce que dit cet ouvrier est vrai, murmura à mi-voix un vieillard; hier il y avait queue au Mont-de-Piété.

La foule s'était écoulée, je la voyais devant moi, sur le chemin qui monte à pic du côté de Neufchâtel. Avec toutes les différentes couleurs de ses mille et mille vêtemens, on

eût dit une longue mosaïque vivante... Quand je fus presque au haut de la montagne, je me retournai pour jouir d'un autre aspect. Oh! qu'il était magnifique! Cette grande et antique cité, si bien assise sur le bord des eaux, si bien ceinte de toutes parts de coteaux et de verdure! Alors, le soleil venait de se coucher derrière un amas de nuages gris, et sa lumière rosâtre se reflétait sur les hautes tours des églises et sur les toits élevés. Par-delà les maisons, la Seine, comme un ruban d'argent, brillait de ces derniers rayons du jour. Je ne pensais plus, je l'avoue, aux plaisirs, à la danse, aux jardins de la ferme des Trois-Pipes, et je restai plus d'une demi-heure tournant le dos à la fête, et regardant les ombres naissantes s'étendre petit à petit sur l'immense et pittoresque tableau que j'avais au-dessous de moi. D'abord, un de ces nuages blanchâtres, qui s'élèvent le soir au-dessus des prairies et des fleuves, parut du côté du couchant; un vent léger le poussa vers la ville, et à mesure qu'il avançait, les maisons se cachaient comme sous un voile de gaze... Cette vapeur, au-dessus de la grande cité, me sem-

blait être comme la respiration de ses cent mille habitans. Bientôt je n'aperçus plus la ville, toute cachée sous le nuage. Seulement les merveilles sculptées de Saint-Ouen et de Notre-Dame perçaient encore cette nappe de brouillard, et leurs silhouettes découpées se dessinaient sur le ciel. Dans la profondeur, je voyais briller quelques faibles et pâles lumières; c'étaient les réverbères de la ville; à travers la vapeur, on eût dit qu'ils étaient prêts à s'éteindre.....

Enfin j'arrivai tout-à-fait sur la hauteur; là, l'aspect était bien différent; tout y était vie, bruit et mouvement; au milieu de la verdure et des arbres, on apercevait les lampions de la fête, quelques fusées s'élevaient aussi de temps en temps comme des serpens de feu sur d'épaisses nuées noires; des cris de joie, des chants, des éclats de rires, les coups répétés et monotones des grosses caisses, instrumens obligés de tous les orchestres champêtres, les sons aigus et perçans des clarinettes criardes, les détonations des pétards et des serpenteaux; joignez à cela plus de vingt mille personnes, se promenant, dansant, mangeant, buvant, s'appelant, se répondant, circulant entre

deux files de boutiques, de cabarets, de cafés et de salles de bal, toutes constructions faites avec quelques morceaux de bois, de la toile et de la percale : à ce bazar rustique brillaient le verre taillé à facettes, le plaqué et le moiré métallique ; je n'augmentai pas le nombre des acheteurs, qui ne me parut pas grand ; une seule spéculation a dû rapporter beaucoup, celle qui s'était appuyée sur la soif publique ; auprès d'une de ces guinguettes, je vis rassemblée une quantité d'hommes et de femmes formant un quintuple cercle autour d'un chanteur. J'allai aussi prêter l'oreille à ses refrains, d'abord j'entendis le *Petit Chapeau* et la *Redingotte Grise*, à la gloire de Napoléon, et puis une seconde, et puis une troisième encore en honneur du grand homme ; c'était toujours le souverain du *passé* que l'on chantait, que l'on vantait.

J'allais partir, l'Orphée de la foire annonça que les bienfaits de la glorieuse révolution de juillet allaient être célébrés par lui ; c'était bien le cas de demeurer encore un peu ; car, enfin, on allait peut-être me prouver que cette révolution est non-seulement très glorieuse et

très héroïque, mais encore parfaitement aimable pour tous les Français. Je restai donc, et j'entendis les couplets suivans sur l'air : *Nos amours ont duré toute une semaine.*

LE PATRIOTE MÉCONTENT.

C'est tout d'même embêtant, j'marronn' quand j'y pense,
D'voir tant de ch'napans
Se fair' valoir à nos dépens;
Nous avons eu l'mal, eux la récompense;
Pour la nation,
Faites donc un' révolution!

Au premier signal, on m'vit dans la rue,
Courir au danger, l'ame résolue.
J'ai seul embroché, comm' des aloyaux,
Un Suiss', deux gendarm's et trois gard's royaux :
Du fruit pourquoi donc ne m'laisse-t-on qu'les noyaux?
C'est tout d'même, etc.

Que d'gens maintenant font les crânes, les braves,
Qui pendant l'combat s'cachaient dans leurs caves!
Pour récompenser d'prétendus hauts-faits,
On les nomm' ministr's, on les fait préfets;
Encor ces messieurs n'sont-ils pas satisfaits!
C'est tout d'même, etc.

Quoiqu' toujours au feu, je n'ai pas d'entamure:
Est-ce ma faute à moi si j'n'ai pas de blessure?
Aussi j'n'obtiens rien.... quelle vexation!
Et ma femm' m'a dit, à cett' occasion :
Si t'étais occis, j'aurais la pension.
C'est tout d'même, etc.

De leurs faveurs, pour être sur la liste,
Faut être avocat, ou bien journaliste.
Moi qui, par malheur, n'suis qu'un ouvrier,
Moi qui m'suis battu sans m'faire prier,
N'veut-on pas m'ôter la liberté de crier!
C'est tout d'même, etc.

A peine avait-il cessé, que l'on entendit dans la foule un murmure qui ne fut pas généralement d'improbation. Quoique ce ne soit qu'une chanson, c'est tout de même bien vrai, disaient quelques ouvriers, et d'autres répétaient en rompant le cercle, le refrain :

Pour la nation,
Faites donc un' révolution!

Il était tard, les danses étaient déja fort animées, les quadrilles se touchaient, les danseurs se heurtaient, les orchestres, très-rapprochés, confondaient ensemble tous leurs différens airs. Il y avait confusion dans les sons et confusion dans la foule..... J'avais assez de toute cette joie, d'autant plus que je pensais malgré moi qu'elle avait coûté à plus d'un pauvre ménage quelque objet de son chétif mobilier, et que le lendemain du plaisir serait horrible de misère.

L'Usurpateur

ET

LES PETITS PRINCES.

Il y a quelquefois des usurpateurs qui s'élancent tout armés d'un champ de bataille, couverts de sang, de poussière et de gloire : ils viennent hardiment mettre leur main puissante sur le sceptre et la couronne d'une race vieillie..... Sans doute leur action est détestable, car toute usurpation est funeste aux nations;... mais il y a dans le courage et dans une franche conscience de sa force, une magie qui fascine les yeux, les peuples étonnés se taisent devant ces grands voleurs de couronnes, et les laissent passer jusqu'au trône.

Mais il n'en est pas de même de ceux qui s'attaquent sans danger à des enfans, pour leur ravir un diadème que leur âge les empêche de défendre. L'ambition nue et sans cou-

rage est bientôt jugée, et ce n'est pas l'admiration qu'elle fait naître.

Ces réflexions me furent inspirées par le charmant tableau de M. P. de la Roche : *Les deux petits Princes anglais dans la tour de Londres.*

L'enfance, dans le malheur, a un si puissant attrait, que je ne puis résister au désir de vous redire en peu de mots leur histoire.

Richard, duc de Glocester, n'avait aucun titre à la couronne d'Angleterre ; mais la facilité de s'en emparer le tenta. Edouard V, auquel elle appartenait de droit, n'avait que 12 ans.

A peine Edouard IV reposait-il dans le caveau de Westminster, que l'ambitieux et hypocrite Richard, nommé protecteur du royaume et tuteur des deux jeunes princes, fils du dernier roi, sous prétexte de plus de sûreté, les fit enfermer dans la tour de Londres. Les verroux de cette prison n'étaient point encore assez pour rassurer son ambition. Avec une affreuse perfidie, il fit répandre, parmi le peuple anglais, des doutes sur la légitimité de leur naissance. Dans tous les temps

et dans tous les pays, ce moyen a été employé par les usurpateurs ; ils veulent flétrir ceux dont ils convoitent la place.

Si la faiblesse de l'enfance enhardit les gens de peu de cœur à la frustrer de ses droits, Dieu aussi, comme pour la défendre, lui a donné un charme tout particulier, qui captive et attire à elle les ames généreuses. Lord Hastings avait une de ces nobles ames, et plus ses jeunes maîtres étaient menacés par le perfide duc de Glocester, et plus il redoublait de surveillance et de dévouement envers les enfans de son ancien roi.

Ce dévouement gênait et irritait Richard, et il s'était bien promis de saisir la première occasion de se défaire de ce témoin importun, de ce vieux serviteur fidèle, qui lui dit un jour, pour le détourner de ses mauvais desseins contre les jeunes princes :... Ah ! milord, ne sont-ils pas les fils de votre frère ? n'êtes-vous pas leur tuteur ? et qui les protégera si ce n'est vous. Le peuple anglais vous a vu souvent vous asseoir à la table de leur père, partager leurs joies et leurs peines de famille. Vous souvient-il comme la foule de Londres ap-

plâudit à votre altesse royale, lorsque dans une fête publique vous prîtes Edouard sur vos genoux ; alors votre main, je me le rappelle encore, jouait avec ces cheveux blonds, et caressait son front..... Et aujourd'hui c'est ce même front que vous voulez découronner !...

— Cet enfant n'est pas le fils de mon frère, répartit avec impatience le duc de Glocester; c'est un bâtard, un fils de l'adultère.

— Vous ne le croyez pas, Milord ?

— Je veux qu'on le croie, s'écria Richard.

— Mais le peuple ne le croira pas, il vous a entendu, pendant plusieurs années, appeler les princes Edouard et Henri, vos neveux bien-aimés, et déja il s'inquiète et murmure de les voir si long-temps renfermés dans la tour.

— Le peuple croira ce que mes amis auront le soin de lui répéter, et quant à mes ennemis, je saurai les faire taire.

— Ma fidélité ne sera pas plus muette que ma conscience, et ma conscience me crie : *Rends témoignage à la vérité.*

— Eh bien ! voulez-vous la connaître la vérité, je vous la dirai moi, lord Hastings ?

Les Anglais ne veulent point d'un enfant pour roi ; il veulent un homme fort, qui les gouverne et fasse respecter leurs lois.

— Mais, milord Protecteur, si vous prenez la couronne d'un autre, si vous empêchez le fils d'hériter de son père, si vous dépouillez l'orphelin, comment pouvez-vous faire respecter la première des lois, ce commandement de Dieu, *tu ne prendras point le bien d'autrui*. Ah! croyez-moi, Milord, le peuple regarde en haut pour chercher ses exemples, et il dira.....

— Il dira que je sais imposer silence aux audacieux qui oublient ce qu'ils me doivent, et si quelqu'un en doute, je lui ferai voir le nom d'Hastings sur une de ces pierres noires qui pavent la chapelle de la tour.

— Milord, j'ai souvent lu, gravés sur les pierres tombales de cette chapelle, les noms de ceux que le jugement des hommes a condamnés, et que Dieu a jugés à son tour, et sur quelques-unes de ces pierres, j'ai vu des noms de princes, qui ne se contentant pas de leur couronne de duc avaient voulu avoir celle de roi, et s'étaient faits usurpateurs.

— Je ferai en sorte que tu n'y voies pas le mien.

— Il ne sera donné à aucune puissance sous le ciel de ranger le nom d'Hastings parmi ceux des traîtres.

— Il y a d'autres crimes que celui de haute trahison, milord Hastings,... plus d'un méfait conduit à la chapelle des décapités, le sujet qui manque au lord protecteur du royaume.

— Je suis sujet du roi, et je dois obéissance au lord protecteur quand il protège le roi enfant; mais quand il veut flétrir sa naissance et voler sa couronne.....

—Insolent, audacieux vieillard...

— Faites-moi mettre en jugement, convoquez mes pairs, et je dirai tout haut que j'ai ôsé et j'ôserai encore plaider la cause des orphelins contre leur tuteur, et pas un de mes juges ne voudra me condamner.....

La noble impassibilité du lord Hastings, la généreuse hardiesse qu'il venait de mettre à défendre les jeunes princes, avaient poussé à bout la patience de Richard; rouge de colère, transporté de fureur, il allait peut-être frapper le vénérable vieillard.....

Un huissier annonça que le conseil attendait le prince protecteur.

—Suivez-moi, milord Hasting, dit Richard, en recomposant sa voix.

Hastings, sans peur et sans reproche, suivit d'un pas assuré le duc de Glocester, et prit place parmi les membres du conseil,

Or, Richard était bossu, boiteux, et de plus avait un bras tors et desséché (1), et il en voulait aux autres hommes, de sa laideur et de sa difformité. Sa méchanceté naturelle s'était accrue par l'envie qu'il portait à la beauté; ne pouvant sévir contre la nature qui l'avait ainsi fait, il s'en prenait à ceux qu'il n'aimait pas; en voici une preuve. A peine arrivé dans la salle du conseil, le duc de Glocester jeta son manteau de dessus ses épaules, releva

---

(1) Plus de quatre cents ans après sa mort, l'Angleterre a gardé le souvenir de sa laideur et de sa difformité, et j'ai vu à Londres, sur les théâtres de Drury-lane et de Covent-Garden, les fameux acteurs Kemble, Cook et Kean dans la tragédie de *Shakespear*, jouer le rôle de Richard III, avec une bosse et une jambe de travers, en vrai *Mayeux couronné*.

la manche de son pourpoint, et montrant son bras estropié, il s'écria : Voilà dans quel état ils m'ont mis ! voilà le résultat des maléfices et sortilèges de Jane Shore et de ses complices ! regardez, voyez et dites s'ils ne méritent pas prompte et sévère punition ?

Et puis levant son bras décharné jusqu'au visage de lord Hastings, il lui dit avec l'accent de la colère qui veut ressembler au sang-froid :

— Qu'en pensez-vous, Milord ?

—Je pense, répondit Hastings, que s'ils ont commis ce crime, ils méritent d'être punis.

— *S'ils ont commis ce crime*, reprit le duc d'une voix terrible, tu dis, *si*, tu oses en douter, c'est certain maintenant, tu es leur complice, tu as conspiré contre mes jours.

En proférant ces paroles, écumant de rage et de fureur, de sa main maudite, il frappa deux fois sur la table du conseil.

Au même instant, la salle se remplit de ses satellites armés, et le vénérable vieillard fut enlevé par eux, porté dans un petit pré qui existait alors devant la chapelle de la tour et décapité sans jugement.

Après ce meurtre, Richard se serait trouvé plus à l'aise ; mais Dieu, pour venger le juste, donne les remords au méchant, et Shaskespear nous a redit, dans d'admirables scènes, les terreurs d'un usurpateur.

J'ai vu, non loin de la mer, sous les longs et forts rameaux d'un antique chêne, deux jeunes rosiers croître et verdir; leurs tiges rapprochées s'étaient liées, confondues ensemble, et fleurissaient en commun : cette brise de la mer qui tue les fleurs, ne parvenait pas à leurs roses; car l'arbre centenaire les en garantissait; mais un jour la cognée abattit le chêne, et les deux rosiers n'étant plus défendus du hâle desséchant, jaunirent, se penchèrent et moururent.

Il en fut de même des deux jeunes princes; après le meurtre d'Hastings, rien n'empêcha plus la mort de venir jusqu'à eux... Le temps était pluvieux et sombre depuis plusieurs jours. Les deux petits prisonniers n'avaient pu monter sur la plate-forme de la tour où ils étaient renfermés ; dans leur captivité ça leur était une joie que d'aller respirer sur l'enceinte crénelée; de là ils voyaient la Tamise avec tous ses vaisseaux ; Londres avec tous ses

pignons pointus, ses églises à flèches ouvragées; Westminster avec ses nobles tours. Entre eux ils se montraient les monumens qu'ils reconnaissaient; mais naturellement ce qui fixait le plus leurs regards, c'était le palais du roi, où ils étaient nés. Ils regardaient avec regret et envie les épais ombrages qui entouraient ce vieil édifice grisâtre, et ils se demandaient quand jouerons-nous encore sous ces beaux arbres.

Un jour, à l'entour de leur prison silencieuse et triste, ils avaient entendu plus de mouvement et de bruit que de coutume, et ils s'étaient mis à regarder à travers les grilles de leur fenêtre, ils avaient vu des hommes d'armes conduisant un prisonnier vers le pré de la chapelle ; mais ils n'avaient pu voir son visage, seulement ils aperçurent des cheveux blancs, et virent une hâche portée nue, par un homme vêtu de rouge, briller à un rayon du soleil.

— Je voudrais bien savoir qu'elle est ce prisonnier (dit Edouard)?

— Notre bon ami Hastings, nous le dira ce soir (répondit Henri). Quand il vient, j'en

suis bien content.... Voilà plusieurs jours qu'il n'est venu ; Edouard, sais-tu pourquoi?

— Je ne sais, mais la dernière fois qu'il était ici, il m'a dit qu'il allait hâter mon couronnement, peut-être s'occupe-t-il de tous les apprêts..... Sais-tu qu'il faut de grands préparatifs à Westminster.

— Oh ! oui, je le pense bien, avant d'y porter notre père, on y a travaillé plusieurs jours.... Cette fois-ci, ce ne sera plus en noir... ce sera en écarlate, avec de l'or !.... Edouard ce sera bien beau ce jour-là..... tu seras bien joli avec ta couronne !..... Serai-je auprès de toi quand tu t'assieras sur ton trône?

— Tu sais bien que nous ne nous séparerons jamais (le petit duc d'York jetant ses bras autour du cou d'Edouard).

— Quand tu seras roi, pourrai-je t'embrasser comme à présent?

— Pourquoi pas? je serai toujours ton frère.

— On dit que la couronne change bien des choses, te souviens-tu de tout ce que nous racontait notre bonne nourrice, lady Sarrah; elle disait, en nous montrant notre père :

voyez comme il est triste, la couronne lui meurtrit le front ;.... et puis, en nous embrassant, elle ajoutait : Oh mes enfans! je voudrais que vous fussiez les fils d'un honnête paysan !

— Elle avait peut-être raison ..... quelquefois je me prends à penser comme elle.

— Allons donc, Edouard, tu badines!

— Non, écoute ; si nous étions nés fils de laboureur, nous serions libres ; ces murs épais, ces grosses grilles de fer ne nous retiendraient pas ici. Mon oncle dit, que c'est pour nous sauver des méchans ; mais il y en a donc bien qui en veulent aux rois ? alors ça n'est pas bonheur de l'être !.... Vois toutes ces campagnes par de là les murs noircis de Londres, comme elles sont vertes et belles ; si nous étions de petits paysans, nous jouerions là libres et gais comme les oiseaux qui passent sur nos têtes.

— Oh! tu as beau dire, j'aime mieux être fils de roi, un roi fait tout ce qu'il veut, rien ne lui manque ; il a de beaux palais, des serviteurs, des chiens, des faucons, de grandes forêts !..., et puis il a bien de l'argent à don-

ner aux pauvres!.... quand il passe dans les villes il n'entend que des cris de *Dieu sauve le Roi*; tout le monde l'aime et le respecte. Edouard, quand tu seras couronné, toute l'Angleterre t'aimera bien plus qu'à présent.... il n'y aura que moi qui ne pourrai t'aimer davantage.

— Henri, quand tu seras plus grand, quand tu liras dans les livres d'histoire, tu verras que les rois ne sont pas toujours aussi heureux que tu le crois; je ne fais encore que commencer à ouvrir les livres, mais j'ai déja vu, et l'on m'a raconté qu'il y avait quelquefois beaucoup de chagrin sous la couronne; il n'y a pas long-temps (car notre gouverneur l'a vu), le roi Henri VI a été bien malheureux, et d'autres Henri l'avaient été avant lui.

— Dis-moi donc, est-ce que tous ceux qui portent ce nom doivent avoir du malheur?

— Eh non! il y a du bonheur et de la gloire pour tous les noms; le tien en aura, il en aura beaucoup.

— Ah! tant mieux; tu m'avais fait peur... En t'écoutant tout à l'heure, j'avais frissonné

comme lorsque je vois mon oncle de Gloces-ter ... il est si laid, il a l'air si.....

— Chut! Henri, chut! ne dis pas un mot... si notre oncle...

— Personne ne peut nous entendre.

— Qui peut savoir? te rappelles-tu bien que lady Sarrah nous répétait souvent que les murs ont des oreilles et qu'ils entendent tout... Mais, chut! Henri, as-tu entendu quelque chose?

Oui, du côté de la porte, et *Fidelio* aussi a entendu quelqu'un.

(*Le chien des jeunes princes s'est élancé vers la porte et aboie.*)

HENRI, *se rapprochant de son frère* : — Oh! j'ai peur....

EDOUARD, *un peu rassuré, parce que le bruit a cessé, continue en élevant la voix.* — Oh! moi, quand je serai roi, je pardonnerai à tous ceux qui ont fait du mal à mon père, à ma mère et à nous deux;... j'écouterai toujours les avis de mon oncle Richard; il est habile, et il connaîtra les bons d'avec les méchans; il m'entourera des uns et éloignera les autres... Il me dira comment faire le

bien, et avec mon cœur et ses conseils, je ferai le bonheur de notre pays.... Toi, Henri, tu me diras : Il y a quelqu'un qui souffre dans cette maison, et nous quitterons nos beaux habits pour aller y porter des secours..... Quand nous donnerons des fêtes, les pauvres y auront toujours leur part ; car il n'y pas de plaisir sans cela... Et quand nous aurons fait du bien, le peuple nous bénira et dira : C'est le duc de Glocester, leur tuteur, le noble protecteur du royaume, qui les a élevés ainsi; et nous, nous irons au tombeau de notre père et de notre mère, et nous leur dirons : Entendez ces voix qui bénissent vos enfans.

Le petit HENRI, *se rapprochant de plus en plus de son frère.* — Edouard, prends ton livre de prières ; la nuit vient, prions le bon Dieu... Voilà Fidélio qui aboie encore.

— C'est peut-être lord Hastings qui monte nous voir.

— Si c'était lui, notre chien resterait tranquille. Tu sais bien qu'il connaît nos amis. Oh! je tremble...

— Fi donc ! Henri, pense donc que tu es prince !

— Tu m'as dit qu'on les tuait quelquefois.

— Quand ils ont fait du mal à quelqu'un; mais nous, à qui aurions-nous pu en faire ?

— Mais si l'on veut ta couronne, si l'on vient avec un poignard te dire de la céder.

— Alors, je dirai : *Non*, tuez moi; mais je ne vous la céderai pas.

— Eh bien ! alors on te tuera, et moi aussi. Ecoute, Edouard, tu me disais tout à l'heure que les petits paysans étaient plus libres et plus heureux que nous; si tu penses cela pourquoi vouloir être roi ?

— Parce que c'est mon devoir.

— Mais on nous tuera.

— *C'est égal*, Henri, voudrais-tu que je fusse lâche, voudrais-tu l'être toi-même ?

— Non... Mais nous sommes si jeunes, je ne voudrais pas mourir encore.... Mon frère, regarde, en dessous de la porte, ne vois-tu pas de la lumière dans l'escalier ?... Qui peut venir à cette heure ?... Ah ! mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de nous !... Sainte Vierge, mère du petit Jésus, ne nous abandonnez pas !

Les enfans font le signe de la croix ; le petit

chien s'agite et aboie plus fort ; la lueur s'accroît dans l'escalier et pénètre de plus en plus dans la chambre..... Des voix se font maintenant entendre ; une d'elle (et les jeunes princes ont reconnu celle du gouverneur de la Tour) criait : Vous passerez sur mon corps avant de parvenir aux fils de mon roi, ils ont été commis à ma garde, il faudra me tuer avant de toucher à un cheveu de leurs têtes!

—Eh bien! va dire à ton roi défunt comme tu gardes bien ses fils, hurla une voix féroce... Et le dernier gémissement d'un mourant se mêla alors au bruit du fer et à celui que fait un corps en tombant.

C'était le loyal gouverneur qui venait d'être frappé au cœur par Jacques Tynel, exécuteur des œuvres sanglantes et secrètes de Richard.

Les deux enfans n'osaient plus regarder du côté de la porte, ils se tenaient étroitement embrassés, pleurant et priant ensemble. La clé fit crier la serrure.... Les pauvres petits princes se serrèrent plus fort encore et fermaient les yeux. La porte s'ouvrit, et Tynel, tout couvert du sang de l'homme qu'il venait de poignarder, entre tenant d'une main une

lanterne et de l'autre son poignard rougi et fumant de meurtre. Un monstre aussi hideux que lui l'accompagnait. Le petit chien aboyant toujours, et cherchant à mordre pour défendre ses maîtres, s'était jeté au devant des assassins.

— Bob, dit Tynel : fais taire ce roquet ; étouffe-le, en attendant les autres.....

— C'est facile ; un coup de pouce suffira, répondit Bob : et sa large main se saisit du chien, le serra au cou, l'étouffa et le jeta mort sur le lit des deux frères.

Oh ! ne nous tuez pas ainsi, s'écrièrent-ils en se détournant et tombant aux pieds des sicaires de Richard, ne nous tuez pas ! voulez-vous de l'or ? nous vous en donnerons !

— Quoi ! des marmots comme vous avez déja de l'or? quand des pères de famille comme moi n'en ont pas ; cet or n'est pas à vous, il est à nous ; c'est de notre sueur, celle du menu peuple.

— Quand il n'y aura plus de loups, ni de ces louveteaux-là, nous serons plus riches, ajouta Bob. Allons Tynel, prends-en un et moi l'autre..... et finissons-en.

— Ah ! par pitié ! par pitié, ne me faites pas de mal, s'écria Henri, ne me faites pas de mal, je n'en ai jamais fait à personne.

— Ne le touchez pas !.... Ne portez pas la main sur lui ; c'est mon frère et je suis votre roi ! Je vous défends de lui faire du mal.

En parlant ainsi, Edouard s'était relevé de terre, et une imposante majesté était tout à coup venue se joindre à la grace de l'enfance.

Tout autre que le féroce Tynel en eût été frappé ; lui, avec un effrayant éclat de rire, dit : — Petit roitelet, tu veux chanter comme l'aigle : c'est dommage que tu ne sois pas destiné à grandir, tu aurais eu un beau commandement. Ce ne sont pas tes paroles qui nous arrêteront ; mais vous avez parlé d'or..... Où est-il ?

— Ah ! le voilà, le voilà ! s'écria Henri. Mes bons Messieurs, tenez, c'est un chapelet d'or que ma mère a passé à mon col le jour de ma naissance, il a été béni par notre S. Père le Pape, la croix est d'émeraudes, et le reliquaire qui y est attaché contient un morceau de vraie croix..... Je vous le donne, mais vous

ne me ferez pas de mal, ni à mon frère ni à moi !

— Donnez. Et il tendit sa main rouge de sang. L'enfant y mit le chapelet.

— Et moi, dit Bob.

— Voilà le crucifix d'Edouard le confesseur; il est d'argent, le Christ est d'or.

Et l'assassin reçut du petit prince l'image du Dieu qui a dit : *Tu ne tueras pas*. Et puis, se regardant tous les deux, les assassins se mirent à rire de nouveau, en disant : Nous voilà armés comme des saints.

Oh ! vous êtes bien bons... Vous nous laisserez vivre, n'est-ce pas ? A présent que nous vous avons donné tout ce que nous avions de plus précieux.

— Et votre oncle, le duc de Glocester, protecteur du royaume, que dira-t-il ?

— Il vous bénira, il vous comblera de dons.

— Vous croyez ?

— Oh, oui ! Il est notre tuteur, notre père était son frère, et lorsque notre mère à sa dernière maladie nous a fait venir auprès de son lit, pour nous bénir, notre oncle Richard y

était aussi, et notre mère lui a dit : Mon frère, je vous confie mes enfans, et mon oncle, qui pleurait comme nous, répondit : Oui ma sœur je prendrai soin d'eux et de la couronne.

—Eh bien ! il a tenu parole, et il a eu grand soin de vous, il vous a mis en un logement sûr... Et pour ce qui est de la couronne, il y pense toujours....

— Allons, Tynel, nous perdons notre temps, dit Bob.

— C'est vrai, mais je me sens tout drôle... Je ne me reconnais plus... Ces enfans sont gentils...

— Et vous, vous êtes bien bon, ajouta Henri en caressant de ses jolies mains blanches la main de Tynel, notre ami Hastings vous récompensera aussi.

Hastings, le vieil Hastings ! répéta Tynel, et son affreux rire fit encore frémir les enfans.

— Oh ! oui, il nous aime beaucoup.

— Vous allez le retrouver tout à l'heure, dit Bob... Allons, Tynel, tu vois bien qu'ils veulent aller rejoindre leur vieil ami ; il faut être complaisant... dépêchons...

— Ce diable de chapelet qu'il a passé à mon

bras me rend comme une femme... Je n'ai plus de cœur à l'œuvre... Et toi, avec ton crucifix, ne ressens-tu rien?

— Je ne l'ai pas pris sur moi, le voilà sur la table ; je sais que les reliques et les croix empêchent de bien faire ce qui nous est commandé ici... Mais elles ne nous sauveraient pas de notre doux maître Richard ; avec son bras maudit il nous étranglerait... Ainsi, au diable ton chapelet, et à l'œuvre... Tu le reprendras après.

— Tu as raison.

A ces mots, les jeunes princes virent Tynel jeter le chapelet à terre, retrousser ses manches.....

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! ayez pitié de nous ! crièrent-ils avec un accent qu'aucune langue ne peut rendre..... et ils se serrèrent l'un contre l'autre de toute la force de leurs petits bras, leurs visages se touchaient, leurs cœurs aussi, la chevelure dorée d'Edouard se mêlait aux cheveux blonds de Henri, les deux frères ainsi attachés par la frayeur et la tendresse, semblaient un de ces groupes d'enfans que les statuaires font ressortir d'un même

bloc de marbre... Mais les bras de Bob cherchaient à les séparer....

—Laissez-nous, laissez-nous, ne nous séparez pas!... tuez nous ensemble!

— Laisse-les, cria d'une voix de commandant Tynel à son subordonné, laisse-les je te l'ordonne.

— Oh! Monsieur, que vous êtes bon! dirent les enfans, et tous deux se jetèrent au cou de Tynel.

— Que me voulez-vous leur demanda ce monstre....

—N'avez vous pas dit de nous laisser vivre, nous voulons vous remercier.

—Oh! il n'y a pas de quoi, répondit Tynel, je lui disais seulement de vous laisser mourir ensemble;.. car il faut que je fasse mon devoir.

— Oui, oui, dépêchons, ajouta Bob, il faut en finir.

Les deux princes s'étaient étroitement embrassés de nouveau, Bob les prit dans ses bras...et à un signe de Tynel il les jeta sur leur lit.... On entendait encore leurs cris qu'on ne les voyait plus, car les assassins pressaient de tout leur poids un matelas qu'ils avaient rejeté

sureux... Le bruit devenait de plus en plus sourd... Les voix ne s'entendaient presque plus, quelques petits soubresauts agitèrent le lit.... et puis rien ne remua!... et puis le silence..... un affreux silence! . . . . . .

Tout était fini! ! ! . . .

— Allons à présent, ramasse le chapelet d'or, et allons-nous-en.

— Je l'ai bien gagné, jamais je n'ai eu autant de peine à en finir qu'aujourd'hui.

— Bah! tu as un cœur de femme.

— J'avoue qu'aujourd'hui j'étais je ne sais comment... Je ne me reconnaissais plus.... J'aurais mieux aimé avoir à expédier dix hommes, que ces deux marmots-là... C'est lâche de tuer ainsi de pauvres petits enfans.

— Faut se dire, ce n'est pas nous qui choisissons, nous exécutons les ordres de milord Protecteur.

— Il faut avouer que le Protecteur protège bien ses pupilles, les fils de son frère!.... Sais-tu que ce n'est pas beau de prendre ainsi la vie et la couronne d'un enfant.

— Tout ça, Jacques Tynel, c'est égal, ça n'empêchera pas que demain tout Londres

criera Dieu sauve notre roi Richard. Quand nous lui porterons la preuve que nous lui avons obéi, que le gouverneur de la tour et les deux bambins sont allés rejoindre le vieux Hastings, il va être roi pour nous récompenser... Il paiera mieux maintenant.

— C'est vrai, je n'y pensais pas. Allons, sortons de cette chambre, j'ai le frisson.... Diables d'enfans... C'est la première fois que ça m'arrive.

— Avant de sortir, regardons un peu là dessous.

— A quoi bon ?

— Les enfans sont fins et rusés, ils pourraient bien faire les morts pour nous attraper.

— Je vas lever le matelas, prends ma lanterne et regarde.

Tynel souleva le matelas, et la lueur de la lanterne tomba sur les deux petits princes... Ils se tenaient encore embrassés, leurs bras et leurs mains étaient blancs comme de l'ivoire... On aurait dit qu'ils dormaient;... seulement leurs jolis visages étaient rouges et commençaient à devenir violets... De la pointe de son poignard Bob les piqua... pour s'assurer qu'ils

étaient bien morts... Oh ! oui, c'est bien fini, dit le monstre en ricanant. De ce sommeil-là, ils ne se réveilleront plus.

— Allons-nous-en, répéta Tynel. Et tous les deux sortirent de la chambre, cachant sous leurs vêtemens et l'image du Dieu des petits enfans, et le chapelet de la Vierge mère. En passant le seuil, Tynel donna un coup de pied dans le cadavre du gouverneur, loyal ami d'Hastings, et dit : Voilà une belle place à donner, mais ce n'est pas pour de pauvres diables comme nous !... De la lumière dans la cour, ah ! ah, on vient nous chercher, Richard s'impatientait.

— Je le crois bien, répliqua Bob, tu as été si long-temps ; quand on attend une couronne, on est pressé.

Il était minuit lorsque les assassins entrèrent dans la chambre du duc de Glocester...

— Eh bien ! est-ce fini ?

— Oui, milord.

— Le gouverneur ?

— Le premier.

— Et puis ?

— Les enfans.

— Vous avez été bien long-temps...

—C'est vrai, milord, répondit Tynel cherchant à s'excuser, mais nous avons pensé que pour des princes fils de roi, pour vos neveux, il fallait avoir.... des égards... Ils nous demandaient tant de les laisser vivre...

— Ah ! je le pense bien... Si on en croyait tous les condamnés à mort, on leur laisserait toujours la vie...

— C'est ce que je disais, ajouta Bob.

— Je n'ai pas besoin de savoir ce que tu penses et ce que tu dis; retirez-vous... Demain vous verrez le duc de Buckingham, il vous paiera.

Après ces mots prononcés d'une voix sévère, Richard fit un signe, et les deux sicaires sortirent de la chambre.

Le voilà seul... seul avec son crime et la couronne si long-temps enviée !...

— Demain je serai roi, se dit-il, je n'ai plus de compétiteur; ces enfans qui étaient entre le trône et moi ne sont plus... Demain je serai roi... Maintenant reposons-nous, quand on n'a plus de rival on peut dormir... Non, non, il se trompait; pour empêcher de

dormir, il y a quelque chose de plus fort qu'un rival vivant... c'est le remords qui s'incarne dans la forme de la victime; c'est lui qui vient, cauchemar épouvantable, s'asseoir et peser sur votre poitrine... C'est en vain que vous vous débattez pour vous soustraire à son poids, il est toujours là... C'est en vain que vous fermez les yeux pour ne pas voir le mort que vous avez fait, de ses doigts glacés il soulève vos paupières, et vous répète : Regarde-moi, assassin, c'est toi qui m'as tué, n'espère plus de repos, je reviendrai chaque nuit... Les morts ont aussi leur vengeance.

Déjà dans le palais usurpé, Richard éprouve tous ces tourmens, les ombres du père et de la mère de ses deux jeunes victimes sont debout près de sa somptueuse couche... et lui crient : Qu'as-tu fait de nos fils?...

Il n'a pas même l'excuse de Caïn, car il ne peut pas dire comme lui : Vous ne les aviez pas confiés à ma garde... N'a-t-il pas été nommé leur tuteur et leur protecteur!... Et les deux enfans lui apparaissent aussi pâles, violâtres et livides... Un d'eux porte une couronne, l'ambitieux la lui arrache, et la

place avidemment sur son front, aussitôt une sueur de sang en découle et l'inonde. Pour diminuer l'horreur qu'il se fait à lui-même, il cherche comme excuse des raisons d'Etat, et se dit : un roi enfant, une minorité, une régence sont des malheurs pour ce royaume ; oh ! ce n'est pas l'ambition qui me fait prendre la couronne... c'est mon dévoûment à mon pays... Mais une voix est toujours là qui lui crie : Ce n'est pas avec des crimes, ce n'est pas en volant une couronne que se prouve l'amour de la patrie. Avant le meurtre des enfans, quels droits avais-tu au trône ?

— Aucun.

Le salut de l'Angleterre ne peut se trouver ni dans un vol ni dans une lâcheté.

Louis-Philippe à Rouen,

POÈME EN QUATRE CHANTS,

AVEC CETTE ÉPIGRAPHE :

France reprends sous lui ta majesté première ;
Perce la triple nuit qui couvrait ta lumière.

Rouen. . . . . 1831.

Au train où vont les choses, les jours que nous pouvons consacrer à la littérature sont rares, car on regarde presque aujourd'hui, comme un songe-creux, l'homme qui se sauve de l'agitation des journaux pour se réfugier dans la paix de l'étude. L'impérieuse politique condamne presque toute l'année les muses au silence ; et si, dans le tumulte des passions du moment, elles élèvent leurs douces voix, les gouvernemens représentatifs font tant de bruit, qu'on les entend à peine.... M. de la Martine et M. Barthélemy ont été un peu

plus écoutés dans ces derniers temps que leurs frères en poésie, et savez-vous pourquoi? c'est que dans leurs beaux et très beaux vers il y avait encore de la politique, et qu'ils avaient monté leurs lyres sur le mode du jour.

Voici un troisième poète qui a eu le même bon esprit qu'eux; il n'est point allé chercher pour objet de ses chants un héros des temps passés et des terres lointaines; en vrai poète national, il l'a pris en France..... Ce n'est ni Pharamond, ni Clovis, ni Charlemagne, ni Saint-Louis, ni Henri IV, ni Louis XIV; *nos jeunes Frances* traiteraient pareils noms de vieilleries usées. Notre compatriote, mieux inspiré, a pris son héros tout vif; en un mot, c'est... *Louis-Philippe à Rouen* qui a échauffé son enthousiasme et fait éclater son génie. C'était dans le mois des fleurs; on venait d'apprendre que le roi-citoyen allait venir visiter la ville de l'industrie; alors,

« A parler de Philippe on sentait naître un charme;
« *Pour la lui présenter on polissait son arme.*
« L'industrieux Cauchois sous son chaume, le soir,
« Préparait sa famille au plaisir de le voir.
« Ce beau jour est venu.....

Ici le poète peint toute l'agitation d'une grande cité à l'approche d'un illustre voyageur.

« Le roi ! vive le roi ! le voici ! c'est lui-même ;
« Sa tête ici n'est point ceinte d'un diadème.
« A cheval, précédant les deux princes ses fils,
« Un frac est sa parure, *un chapeau ses rubis.*

Cette dernière image du chapeau est d'une grande hardiesse ; c'est je crois la première fois que l'on compare un feutre *à des rubis*... Mais poursuivons.

« Philippe n'est suivi d'aucuns des courtisans
« Qui font des meilleurs rois quelquefois des tyrans.
« Philippe est un bon prince, il est mûr, il est sage ;
« Il a de ces frèlons banni le traître hommage.
« Enfin, pour que ses fils sachent régner un jour,
« *Philippe est le seul roi qui soit exempt de cour.*

D'après ce dernier vers, nous croyons que l'auteur du poème, dont nous rendons compte, est encore un de ces hommes primitifs qui croient aux utopies. Un de ces bons habitans de province qui se flattent qu'avec le dernier trône renversé, l'engeance des courtisans a entièrement disparu. Ah ! s'il quittait un ins-

tant sa demeure tranquille et inspirante ! s'il allait au Palais-Royal, il verrait peut-être dans les cours et sur la place, en face de la demeure de Louis-Philippe, un peu moins de voitures à larges armoiries, qu'on n'en comptait il y a dix-huit mois au Carrousel ; mais en revanche, quelle foule de courtisans à parapluies et à bottes boueuses ! J'en suis fâché ; j'ôte peut-être une illusion à l'enfant des muses, mais il faut qu'il le sache, il y a toujours des flatteurs ; le roi-citoyen n'en est pas exempt ; seulement la flatterie lui vient à pied au lieu de venir en voiture ; elle est vulgaire au lieu d'être élégante ; voilà en vérité toute la différence.

« De *Valmy*, de *Jemmapes*, un corps de vétérans,
« Pour approcher du roi, se détache des rangs.

Nous avons dit plus haut que la comparaison du *chapeau et des rubis* était nouvelle ; nous ne pouvons accorder le même genre de mérite à ce ressouvenir des noms de *Jemmapes* et de *Valmy* ; M.*** ne pouvait-il rien trouver de plus neuf ; il est vrai que lorsqu'il écrivait, la campagne de Belgique n'avait pas

encore eu lieu. Enfin, Louis-Philippe est parvenu au cœur de la cité.

« ..... Alors se mêlaient le son des clarinettes,
« Le bruit des tambours et l'éclat des trompettes,
« Aux cris d'enthousiasme, aux acclamations
« D'un peuple plein d'ardeur, ivre d'émotions;
« *D'un peuple qui s'est fait du commerce une idole,*
« *Et pour qui les canaux seraient le vrai pactole....*

Quelle manière ingénieuse de demander au souverain la canalisation du pays?

« Actifs industriels, qui de vos ateliers,
« Voyez les beaux produits entassés par milliers;
« Poursuivez vos efforts et prenez patience;
« Vos magasins bientôt reverront l'affluence....

Les *prophètes* d'Israël étaient *poètes*; le *poète* normand est-il *prophète?* Je ne sais.... mais.... continuons nos citations.

« Toi qui, de tes labeurs, jusqu'à cette heure a vu
« Le salaire rogné, le cours interrompu,
« Peuple, rassure-toi, d'heureux jours te sourient,
« Le temps te vengera de ceux qui te décrient,
« *De ceux qui, retranchés dans leur juste milieu,*
« Par *infiltration* te mènent à leur vœu.....

Pauvre juste-milieu! tous les extrêmes l'accablent, on le retrouve partout! qui se serait cependant attendu à le voir figurer dans un

poème ! Et cette *infiltration*, comme elle s'est aussi adroitement infiltrée dans les vers de M.***! Il paraît que les journaux qui avaient, dans le temps, rendu compte du voyage du roi-citoyen, nous avaient un peu induits en erreur. Autant que nous nous en souvenons, ils disaient que la foule s'était portée partout où Louis-Philippe avait daigné se montrer. Le poète, plus véridique et sans doute mieux informé, nous dit :

« Le théâtre, ce jour, au profit des hospices,
« Des acteurs de Thalie attendait les services :
« Mais le *fond de la nuit*, les fatigues du Roi,
« Avaient des citoyens mis les cœurs en émoi.
« On doutait si Philippe irait voir le spectacle,
« Ce *fâcheux doute était à la foule un obstacle.*

Ce dernier vers nous ferait croire qu'il y avait eu peu de monde à cette représentation royale ; le *Moniteur* et les journaux qui rendaient compte du voyage, nous en ont dit moins là-dessus que le poète qui nous explique que *le fond de la nuit* y était pour quelque chose... et

« *Qu'un fâcheux doute était à la foule un obstacle.* »

On ne savait pas si Louis-Philippe ne serait pas trop fatigué pour aller à la comédie après une si longue route ; mais la représentation était au bénéfice des pauvres....., il n'hésita point...., il s'y rendit.

« Là, de la Liberté la voix harmonieuse
« Chante encore de Paris la marche glorieuse ;
« Et de la *Marseillaise* objet de nos transports
« L'immortelle musique évoquerait les morts.

Ce qui, sans doute, était tout-à-fait convenable pour embellir et égayer la fête de l'arrivée.

Enfin le spectacle commence et bientôt finit ; alors

« Aux yeux des spectateurs, le prince populaire
« Se soustrait, saluant d'un geste débonnaire.
« Il sort avec ses fils ; et Climène en soupir,
« Entend rouler leur char, avant de s'endormir.

Quelle est cette *Climène en soupir* qui entend rouler leur char avant de s'endormir.... Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu la deviner. Nous dirons seulement qu'en parlant d'elle, le poète rouennais a enrichi la langue d'une locution nouvelle ; une femme

en soupir nous paraît chose aussi charmante que neuve!

Dans le deuxième chant, l'auteur dépeint à la manière d'Homère, les troupes que le roi va passer en revue.

« Quelle immense colonne! et quel brillant aspect!
« Que cette *apte* milice impose de respect!
. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .
« La trompette!.... des cris!.... un cortège pompeux!
« C'est le roi! c'est Philippe. On le cherche des yeux.
« En vain, d'un grave pas, d'un pas de promenade,
« Marche avec majesté l'auguste cavalcade.
« Les bataillons ruraux n'y voient pas l'écusson
« De ce roi dont l'écho répète aussi le nom.
« Mais à l'instant le roi, contr'eux, contre leurs armes,
« Passe, leur adressant un souris plein de charmes,
« Et semble dire : Amis, dont l'œil est en émoi,
« Regardez près de vous, c'est moi qui suis le roi.

A ces mots le soldat

« ..sent trembler son arme en ses bras qui fléchissent :
« Ses acclamations sur ses lèvres tarissent.
« Il ne peut plus parler, mais son cœur attendri,
« Dans ses yeux humectés atteste encor son cri.
« Enchanté de Philippe, et de ses traits tout ivre,
« Il voudrait de ses rangs s'échapper pour le suivre.

Mais comme la discipline s'y oppose, le

soldat *de ses traits tout ivre* reste à sa place, et Louis-Philippe continue à parcourir la ligne brillante d'acier.

« Sa figure hâlée atteste cent combats
« Et son front sillonné parle encore aux soldats.

Il s'arrête en face du soleil,

« Le tambour bat aux champs, et tous les bataillons
« Défilent tour-à-tour, rangés par sections,
« Chaque maire, en avant de colonnes serrées,
« Marche ceint de l'écharpe aux nuances sacrées.
. . . . . .
. . . . . .
« L'épouvantable bruit de cent masses d'airain
« De la belle revue annonce alors la fin.

Quittant le Champ-de-Mars, le barde de Neustrie conduit son lecteur dans l'intérieur de la ville.

« On voit partout l'iris, et le myrthe et l'œillet.
« La ville est devenue un parterre, un bosquet,
« Et la parfumerie, arsenal des coquettes,
« N'étale point en vain ses suaves tablettes.
« Mais si tant de parfums délectent l'odorat,
« Des merveilles de l'art l'œil admire l'éclat.
« L'or œuvré, les tissus, les attributs *belliques*
« Ornent comme un bazar les nombreuses boutiques,
« Où par d'heureux reflets, l'illumination
« En enivrant les yeux prête à l'illusion.
« On n'entend nulle part la voix des harengères....

Cette description ne rappelle-t-elle pas Victor Hugo ? Ces *parfums, arsenal des coquettes, les boutiques, les attributs belliques,* l'*iris* et les *œillets* forment un admirable ensemble. Une seule chose nous choque étrangement dans ce tableau animé. Comment celui qui chante le roi de juillet peut-il se ranger parmi les ennemis de l'égalité? Pourquoi ce propos contre les harengères!...Certes, Louis-Philippe, le roi-citoyen, le roi populaire, qui n'est fier avec personne , ne dédaigne pas la harengère. Pourquoi donc M. *** a-t-il l'air d'en faire fi ?

Mais voilà le bal qui commence , suivons notre guide inspiré.

« Terpsichore préside elle-même à la danse,
« Et Cupidon parfois anime la cadence.
« On ne voit circuler que dames et soldats,
« Qui forment tour à tour leurs harmonieux pas.
« On se plaît à revoir ces bizarres mélanges
« *Du casque avec le schall, du sabre avec les franges.*
« Heureux est le pays où le beau bracelet
« Ne craint plus aujourd'hui de toucher le mousquet;
« Le pays où déja l'épaulette de laine
« N'encourt plus le dédain d'une danseuse vaine,
« Et n'est point un obstacle à gagner de Claris
« Quelque furtive œillade , en touchant à ses lis....

Ce morceau serait sans reproche sans les *lis*, qui viennent là bien maladroitement. Pourquoi ce souvenir dans une fête pareille?... Je suis persuadé que si le poète avait parlé de lis tout haut dans la salle de bal, ça aurait pu gêner plus d'une personne, et dans un *pays assez heureux pour que le beau bracelet touche au mousquet*, pourquoi chercher à embarrasser quelqu'un?

« D'Orléans et Nemours du bal font l'ouverture ;
« Mais Orléans du pas donne seul la mesure.
« Son frère, dont le pied venait d'être blessé,
« Ne bat point le tapis de son pas cadencé.
« Ce prince adolescent, aussi beau que l'Aurore,
« S'excuse avec regrets auprès de Therpsichore.
« Les plaisirs, un moment, cessent leur joyeux cours ;
« De sensibles regards s'étendent sur Nemours ;
« On admire ses traits, vrai miroir de son ame,
« Sous l'habit de lancier on dirait une dame.
« Et puis, s'exagérant ses légères douleurs,
« Quelques femmes alors semblent verser des pleurs.

Jusqu'à ce passage, le poète n'avait été que brillant ; ici, comme on le voit, il devient tendre... Voici de la passion.

« Chez l'heureux d'Orléans quelle ardeur! quelles graces!
« Pour le voir de son cercle on serre les espaces ;

« On ne se lasse pas de voir le canonnier
« Que la France ceindra de myrthe et de laurier.
. . . . . .
. . . . . .
« Déja d'un œil furtif le sexe a parcouru
« Les formes, la beauté, dont le ciel l'a pourvu ;
« Il a même trouvé qu'à l'instar d'Henri-Quatre,
« Il serait chevalier pour aimer et se battre.

Je ne sais si M. *** avait à ce bal une femme, une sœur ou une fille; mais je suis bien persuadé que s'il a ce triple bonheur et qu'il eût consulté sa femme, sa sœur et sa fille sur ce passage de son poème, elles lui eussent, en rougissant, fait rayer ces deux vers :

« Déja d'un œil furtif, etc. etc. etc.....
. . . . . .

Un autre reproche : Pourquoi prononcer le nom de *Henri IV*? Si le poète quittait parfois la lyre, pour prendre vulgairement un journal, il verrait que l'on ne cite plus du tout ce nom là ; qu'on ne le trouve ni dans les discours au roi-citoyen, ni dans les réponses du roi populaire, ni dans les complimens à la reine, ni dans les harangues aux jeunes princes, et la raison en est simple : pour plaire à la France de juillet il ne faut pas remonter

plus haut que la prise de la Bastille. Si vos pères ont existé avant cette grande ère de liberté, tant pis pour eux, on ne citera ni leur nom ni leur gloire ; on n'en doit pas plus parler que de *Dieu* ou de la *Providence*, et ces mots-là, vous le savez, sont tout-à-fait mis hors du vocabulaire officiel et administratif.

L'auteur du poème dont nous rendons compte aujourd'hui, chante de trop bon cœur *Louis-Philippe à Rouen*, pour que l'on puisse croire qu'il ait jamais aimé la restauration, cependant il y a dans son style des choses qui ressemblent à des réminiscences de ces temps de *honte et d'esclavage* ; entre autres, *ces lis de Claris* que l'on touche en dansant, et ce *Chevalier qui saura aimer et se battre comme Henri IV*.

Nous touchons à la fin de la seconde journée.

« Le Roi, sentant alors l'aiguillon du sommeil,
« Songe à quitter du bal le brillant appareil ;
« Il descend *de sa tente* et par toute la salle,
« Il tend à quelques-uns une main amicale,
« Adresse aux cavaliers un discours obligeant,
« Et ne leur laisse plus qu'un regret affligeant.

« Les acclamations de toute l'assemblée
« Accueillent son départ, comme son arrivée,
« Philippe, de sa main couvrant alors ses yeux,
« Fait entendre à chacun qu'il lui fait ses adieux.

Dans ces dix derniers vers qui terminent le quatrième chant, il y a deux ou trois passages que je ne comprends pas; le roi n'avait certes pas l'air endormi, pourquoi donc parler de *l'aiguillon du sommeil?* Ce n'est pas un roi des Français, un descendant du diable à quatre et du vert galant qui s'endormirait au milieu de tant de beautés réunies.

Autre chose qui demande une observation, M. *** dit, en parlant de Louis-Philippe,

« *Il tend à quelques-uns une main amicale.*

J'avoue que je vois dans ces mots *quelques-uns,* une chose qui me semble fausse, et qui pourrait faire croire que cet honneur de toucher la main du roi, est réservé à *quelques-uns,* à quelques privilégiés, tandis que toute la France sait bien que s'il existe encore quelques privilèges, ce n'est pas à cet égard-là.

Enfin voici le dernier jour :

« Il est parti : Rouennais, vos regrets l'ont suivi;
« Que de fois vous direz : Hélas! il est parti.....

« Vous allez devant vous ne voir qu'un vide immense.
« Au sein de la cité va régner le silence.....
. . . . . .
. . . . . .
« Que les vœux que Philippe a faits pour l'industrie,
« Soient bientôt exaucés envers notre patrie;
« Que le peuple partout partage ses souhaits,
« Comme il a dans ces lieux partagé ses bienfaits,
« *Concevons espérance aussi juste que douce*,
« *Que du commerce enfin finira la secousse ;*
« Et si bientôt Minerve appelle tous nos bras,
« Si Neptune ouvre encor son empire à nos mâts,
« Nous dirons que Philippe en venant sur nos plages,
« Ainsi qu'un arc-en-ciel dissipa les orages.....

Et nous, nous dirons *ainsi-soit-il* ; et le peuple répétera : Ainsi-soit-il ! Ainsi-soit-il !

Entrée de Henri-Quatre,

dit le Grand.

ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE, EN SA BONNE VILLE DE ROUEN, LE LUNDI XVJ OCTOBRE, L'AN M. D. XCVJ (1).

— Le voilà ! le voilà ! il arrive.

— Où est-il à présent ?

— Au prieuré Sainte-Catherine, en face des dames Emmurées.

— Ça ne se peut pas, il ne doit arriver que ce soir à la nuit tombante.

— Un page vient de passer, il courait ventre-à-terre pour aller à l'Hôtel-de-Ville annoncer sa venue ; il arrivait de Gaillon...

— Il ne doit venir que ce soir, mon cousin l'échevin me l'a dit.

(1) Cette entrée solennelle a eu lieu il y a aujourd'hui deux cent trente-cinq ans.

— Il est sous le pavillon royal, à Sainte-Catherine, je viens de le voir, moi, dit un tendeur de tapisseries.

— Il l'a vu, il l'a vu. Vive le roi ! vive Henri !

— Oh ! à celui-là, nous pourrons parler, il nous entendra lui ! il a connu le malheur, il nous comprendra.

— Sans les maudits ligueurs, il y a long-temps qu'il nous aurait compris, qu'il nous aurait secourus. Ah ! lorsqu'on dispute aux rois ce qui leur revient de bon droit, c'est toujours malheur et souffrance pour le menu peuple.

— Non-seulement pour lui, mais pour tout le monde. En fait de négoce, où en étions-nous depuis long-temps? Si ça revient un peu, remercions-en Henri.

— Vive le roi ! vive le roi !

— A tous ces propos, à ces questions, à ces réponses qui se faisaient, se criaient, se croisaient dans la foule, à toutes ces voix d'hommes, de femmes et d'enfans, se mêlaient les sons de la grosse horloge, les joyeux carillons de toutes les églises, et les bourdon-

nemens solennels de Georges d'Amboise qui formait comme la basse de ce grand concert. Joignez à cela le bruit de la mousquetterie et du canon qui tirait de l'autre côté de la rivière, et les clairons, et les fifres et les trompettes.

C'était vers l'abbaye de Sainte-Catherine que se portait la multitude. Toutes les plus belles parures étaient dehors, et c'était merveille que de voir tant de diverses couleurs émaillant les rues, les places et les bords de la Seine; sur les eaux il y avait foule encore, car les grands navires, les petites nefs, les jolis batelets et les légers esquifs, avec leurs mâts pavoisés, leurs pavillons, leurs flammes et leurs banderolles flottant et claquant au vent, étaient tout chargés de monde; là encore des clameurs de joie, des éclats de plaisir, des hommes s'appelant, se répondant; des voix enfantines et de rudes accens; des fleurs, des femmes, un ciel bleu et des vagues d'azur... Oh! c'était bien une fête, car dans ce temps-là le peuple s'affamait de voir son Roi, et pour Henri, c'était comme des enfans courant au-devant de leur père!...

Au milieu de tant d'agitation et de mouve-

ment, on remarquait des prud'hommes et les syndics des corporations avec les atours et dignités de leurs charges. Leur pas était grave et mesuré, l'on se rangeait de droite et de gauche pour les laisser passer. C'étaient les amis et les élus du peuple, ils étaient nommés par lui. Dans ces jours-là, tout habitant de la cité qui avait un feu, avait une voix à donner pour le bien de son pays, et il choisissait pour défendre ses intérêts ceux de son quartier ou de sa corporation, l'homme qui craignait le plus Dieu, qui aimait le plus son prochain, et qui entendait le mieux le négoce et les affaires. Aussi ces magistrats populaires étaient bien vus de la multitude, et ils trouvaient un passage à travers ses flots pressés, sans craindre ni moqueries, ni insultes...

On vit passer ainsi au milieu de la foule, les députés du chapitre de Notre-Dame, qui allaient faire la révérence à Sa Majesté : dans de grandes corbeilles ornées de fin lin et bien enrubanées, ils lui portaient du pain et du vin, savoir douze bouteilles et quatre pains ; et cette offrande était faite en mémoire de ce pain et de ce vin qu'Abraham avait jadis of-

fert au roi pontife Melchisédech : ces députés étaient MM. Pigny, archidiacre, Guenon de Breteville et Marc, chanoines..... Mais bientôt on aperçut par-dessus toutes les têtes une croix de bois qui se mouvait et qui s'avançait du côté du pont ; c'était celle des capucins. Ces pauvres moines avaient été conviés à la royale fête de l'arrivée ; car alors on aimait à mettre Dieu dans les réjouissances pour les sanctifier. On l'appelait aux fêtes pour les rendre plus belles, et aux jours de calamités pour les rendre plus faciles à supporter..... Placé d'un peu haut, on pouvait voir ces milliers de têtes d'hommes qui se découvraient à mesure que le signe sacré passait.....

Venaient ensuite les Cordeliers, les Jacobins, les Carmes, les Augustins, le clergé des paroisses de la ville, les religieux du prieuré de la Madeleine, les religieux du prieuré de Saint-Lô et les religieux de l'abbaye de Saint-Ouen.

Les aubes les plus fines, les robes de laine blanche, les scapulaires noirs, les chapes de brocard, les dalmatiques rehaussées d'or, distinguaient les riches du cloître des pau-

vres ordres mendians qui marchaient les premiers, pieds nus, vêtus de bure et ceints de corde. Après les grands dignitaires des ordres religieux, on voyait, vêtu de velours incarnat, le sergent-major de la ville, nommé Delalande, puis les douze capitaines des bourgeois à la tête de leur compagnie, composée chacune de quatre cents hommes, diversement vêtus des couleurs du roi.

Les porteurs et mesureurs de sel avec des habits de taffetas violet, avec le chapeau gris, la plume blanche et l'épée argentée, suivaient les compagnies bourgeoises. Ces hommes étaient en haute renommée de prud'hommie et de probité.

Marchaient après eux les courtiers et quêteurs des *menus-boires*, bien montés et vêtus de taffetas tanné et cannelé, avec le chaperon et le plumet de la même couleur.

Les commissaires, quêteurs et courtiers de vins, habillés de soie grise, passementée d'argent; le panache blanc ondulait sur leurs coiffures grises, et des bottines blanches les chaussaient galamment. Entre eux et les mesureurs de sel, le peuple établissait une grande

différence : dans ce temps-là on disait, *probe* comme un mesureur de sel, et *madré* comme un marchand de vin.

Et puis les courtiers et auneurs de draps, en taffetas violet ; les auneurs de toile ; les visiteurs et les vendeurs de poissons, vêtus de satin noir, et les officiers de la monnaie, portant des manteaux de taffetas noir sur une saie et des chausses de satin.

Montés sur des chevaux couverts de housses, venaient très dignement le prieur, les consuls et le procureur-syndic des marchands, les officiers de la romaine, les contrôleurs et le visiteur-général de la province. Des valets de pied, marchant près d'eux, portaient des branches de verdure, et criaient : Place ! place !

Les présidens, lieutenans *et élus en l'élection de Rouen*, le vicomte de l'eau, les officiers de la charrue, les compteurs d'oranges vêtus de taffetas couleur colombine ; le vicomte de Rouen, les conseillers et les officiers de la même vicomté, en longues robes, étaient aussi montés à cheval et défilaient lentement. Ces chevaux en housses noires avaient

quelque chose de grave dans leur allure, et semblaient savoir qui ils portaient.

Dans toutes ces diverses couleurs, le noir dominait. C'était comme dans la vie, où il y a toujours plus de tristesse que de joie. Plus ceux qui composaient ce long cortège se rapprochaient du roi, plus on montait en dignité, et moins on voyait de couleurs vives et réjouissantes; les hommes croient donc qu'il y a quelque chose de digne dans la tristesse!

Mais ce qui excitait l'admiration du peuple, les regards et les sourires des femmes et des demoiselles penchées aux fenêtres des maisons, et accoudées sur de riches tentures, c'étaient les capitaines et la compagnie des cent quatre arquebusiers, dont le chef portait noblement le pourpoint de satin incarnat découpé et tailladé, et convert d'un coletin de velours gris. Tous les hommes de cette belle compagnie étaient, à peu de chose près, aussi magnifiquement vêtus; leur air galant et martial leur valait bien des sourires, et c'était beau à voir que toutes ces hautes plumes blanches, flexibles et ondoyantes suivant les mouvemens de

la marche, et se balançant comme les épis d'un champ.

Devant le capitaine, un laquais richement couvert des couleurs du roi, portait une rondache, une cuirasse et un coutelas vernis et dorés.

L'enseigne portait la bannière de Rouen, l'agneau d'argent y brillait à côté des fleurs de lis d'or, et le jouvenceau qui tenait cet étendard était vêtu de satin blanc et de velours vert brodé d'acier.

D'autres guidons suivaient celui-là, sur quelques-uns se voyait l'image de saint Louis, sur d'autres les armoiries de France et de Navarre, et à l'entour et sous ces étendards ce n'était foule de peuple, mais foule pressée d'hommes reluisans d'or, d'argent, de pierreries. Là, point de bure, point d'étoffes communes; mais velours, satin, taffetas, brocards, dentelles, panaches et parfums.

Les quatre quarteniers, le receveur, le greffier et le maître des ouvrages, M. le lieutenant et les gens du roi étaient précédés du sergent royal et de celui de la ville, portant en leurs mains les masses royales de Rouen. Les

housses de leurs mules étaient de drap noir, avec des bandes de velours, et ils avaient chacun leur laquais.

Dans tout ce beau cortège, on ne voyait pas la cour des aides ; elle s'était abstenue de paraître, parce qu'elle prétendait avoir le pas sur la chambre des comptes; *dans ce temps-là c'était déja comme ça !*

Le parlement suivait, savoir : Messieurs les quatre présidens, les conseillers, les deux avocats-généraux et le procureur du roi, tous en longues robes rouges herminées et à queues traînantes. Auprès de ces graves magistrats, et comme pour former gracieux contraste, se voyaient les enfans d'honneur, à cheval ; leur fraîcheur, leurs chevelures bouclées, leur air vif et malin attiraient aussi bien des regards, et plus d'une mère était bien fière en montrant son fils vêtu de satin et d'or caracolant sur un beau palefroi.

Puis les suisses du roi.

Les trompettes.

Les rois d'armes et les hérauts avec leurs dalmatiques fleurdelisées.

Les comtes, les barons et la noblesse.

MM. les chevaliers de l'ordre du St.-Esprit.

MM. les maréchaux et l'amiral de France.

M. le grand-écuyer.

M. de Montmorency, connétable.

Et puis Henri de Bourbon, celui qui avait été l'espoir, et qui était devenu le salut de la France.

Le voilà ! le voilà ! criait le peuple. *Le voilà!* répétait-on aux fenêtres, aux balcons, aux niches des églises, où de jeunes garçons étaient montés, *le voilà ! Oh! quel air noble et bon! Vive le roi ! Vive Henri!....*

Et le Béarnais saluait de la main et du geste, et souriait de la bouche et du regard; mais dans ce salut, il y avait force, majesté et bonté; on voyait bien que c'était un roi, un roi de France qui saluait; cette main qu'il tendait pour recevoir des placets, on voyait bien qu'elle savait tenir l'épée.

Avec quelle grace chevaleresque il conduisait son cheval; monseigneur le duc de Montpensier, prince du sang, pair de France, gouverneur et lieutenant-général pour S. M. en Normandie, et les autres princes étaient

à ses côtés. L'œil vif du *vert galant* se levait quelquefois de dessus la foule qui remplissait les rues ; il regardait aux fenêtres où il y avait foison de beautés, toutes ambitieuses d'un regard..... En arrivant auprès des obélisques de la rue Grand-Pont, le roi sourit et salua plus gracieusement qu'il n'avait fait encore, il venait de reconnaître la belle Gabrielle.....

A l'entrée du premier pont, était une masse d'un grand portique à demi-ruiné ; on voyait au haut des figures de maçons qui semblaient travailler, et autour plusieurs devises latines.

A la première porte du grand pont, était un arc-de-triomphe, et à l'autre bout, vers la ville, était représenté un ciel d'où descendait un ange, apportant au roi l'épée de la paix et une couronne..... Cette tant noble couronne de France !...

La porte de la ville était *merveilleusement bien adornée* de devises grecques et latines ; ce fut là que les *quatre échevins modernes* commencèrent à porter le dais sur la tête du roi.

Au détour de la rue aux Ours, un bel obé-

lisque s'élevait, et représentait en relief tous les *Travaux d'Hercule*.

Devant Saint-André, on admirait deux grandes figures ; la *Justice* et la *Victoire*.

Dans la rue de la Grosse-Horloge, au bout de la rue du Merrier, se voyait *la Renommée* proclamant le nom du Béarnais, du chapiteau d'une haute colonne. Elle semblait déployer ses ailes et être prête à prendre son essor pour aller dire au monde tout le salut qu'il y avait dans ce nom.

Devant l'Hôtel-de-Ville était représenté un jardin avec toutes sortes de verdures, de fleurs et de compartimens, et tout ce qu'on y pouvait souhaiter d'agréable à la vue.

Et puis enfin, proche l'église cathédrale, on avait élevé un autre arc-de-triomphe devant lequel étaient les figures de saint Louis et d'une sybille.

On raconte, mais ceci n'est pas porté au procès-verbal de cette solennelle entrée, signé Potier, que l'on avait mis aux mains de la sybille une longue banderolle de parchemin, toute couverte d'agréables et heureuses prophéties pour Henri IV et sa royale et di-

recte lignée; mais que, pendant la nuit, quelque vieux ligueur était venu enlever ces prédictions et en substituer de fâcheuses... Et comme on n'avait pas su cette tricherie, et que la banderole était en tout, pour la forme et la couleur, semblable à l'autre, on l'avait remise aux mains du roi qui, après avoir jeté les yeux dessus, s'écria en frappant du pied et en déchirant le rouleau écrit : *Ventre saint gris, il en a menti par la gorge, le faux prophète, je ne serai pas le dernier de mon nom.*

Dans ce temps-là, les majestés de la terre, pour se faire mieux aimer et respecter de leurs peuples, ne craignaient pas d'aller incliner leurs fronts couronnés devant la première de toutes les majestés.

Henri descendit de cheval devant le grand portail de Notre-Dame, y pria quelques instans, et se représentant bientôt au peuple, il dit à ceux qui se pressaient le plus à l'entour de lui : *Mes amis, c'est entre nous à la vie et à la mort....*

Partant de l'église, le roi monta en carrosse et se rendit à la magnifique abbaye de Saint-Ouen; là il reçut les hommages des principaux

habitans de la province. Parmi eux, il reconnut le fils d'un vieux gentilhomme qui avait été son compagnon d'armes, et l'appelant par son nom d'enfance, il lui dit : Arnaud, tu étais bien brillant ce matin, en la cour de Sainte-Catherine, mais j'ai avisé que tu as pris autre écusson que celui de tes pères ; honte à toi, renégat de ta famille ; je te défends de porter désormais écusson quelconque ; celui qui ne s'honore pas de ce qu'ont honoré ses ancêtres, n'est plus homme d'honneur ; il y a félonie à délaisser ce que le sang des siens a illustré ; tu as méfait à vergogne et à honneur, va-t'en.

La Foire du Pardon,

OU

LA SAINT-ROMAIN.

Rouen. . . . . 1831.

— Allons, venez à la foire, cela vous distraira.

— Ah! bien oui, vous me faites là une belle proposition! De toutes les choses de ce monde, ce que je déteste le plus, c'est une foire.

— Comment êtes-vous donc fait? Vous n'aimez donc ni la vie, ni le mouvement, ni l'industrie, ni les affaires, ni les choses de luxe, ni les choses utiles, ni l'agriculture, ni le théâtre, ni la médecine, ni les chèvres acrobates, ni les paillasses, ni les gilles, ni les pierrots, ni les géans, ni les nains, ni les grosses caisses, ni les fifres, ni les charlatans, ni les attrapeurs, ni les attrapés, car tout cela se trouve à une foire...

— Je le sais, et rien de tout cela ne me tente : la foule m'étouffe, les coups de pieds, les coups de cornes me font peur ; le vent, la poussière m'aveuglent ; le bruit m'étourdit, l'ivresse me dégoûte, les charlatans ne m'attrapent plus, les comédiens des tréteaux sont éclipsés par les comédiens politiques ; les uns ennuient, les autres trahissent : je ne veux plus rien voir de tout cela.

— Malgré votre antipathie pour ces grands rassemblemens, pour le bruit, pour les bêtes et les merveilles du jour, je suis sûr que je vous déciderai à m'accompagner.

— Je ne le crois pas.

— J'en suis certain.

— Je pourrai donc vous y rendre service ?

— Oh ! non ; s'il s'était agi de cela, j'aurais commencé par vous dire : J'ai besoin de vous, et vous seriez déja en route.

— Pour cela, c'est vrai ; mais puisque je ne puis vous y être bon à rien, décidément je refuse ; j'ai à travailler.

— C'est pour vous faire travailler que je veux vous emmener...

— Expliquez-vous ?

— J'ai trouvé un trésor... un vieux petit bonhomme qui a vécu près d'un siècle ; toutes les anciennes traditions sont comme incarnées en lui. Quand vous le verrez, vous le saluerez avec respect ; vous le saluerez comme on s'incline devant un monument que le temps a consacré. Quand vous l'entendrez, vous croirez lire une antique et naïve chronique... Allons, venez...

— Me voilà prêt, partons.

— Je vous l'avais bien dit ; nous allons prendre mon petit vieillard, traverser rapidement la foire, et puis nous irons nous asseoir sur les hauteurs, et là, hors de la foule et du bruit, nous écouterons notre antiquaire qui parle vraiment comme un livre.

— Partons, dépêchons-nous.

Effectivement nous partîmes ; les rues que mon ami me fit prendre pour arriver chez l'homme des temps passés préparaient bien à la visite que nous allions faire ; c'était comme une préface à un livre sur les antiquités normandes, que tous ces détours que nous faisions par des passages resserrés et sombres, entre deux rangées de maisons bizarres, étroites et

hautes, et dont les pignons pointus formaient sur le ciel comme des dents de loup découpées.

— C'est ici, me dit mon guide.

— Nous nous arrêtâmes devant une de ces maisons si dignes d'être admirées et conservées, et que le crayon ingénieux et fidèle de M. Langlois a si bien su retracer.

— La porte devant laquelle nous attendions qu'on vint nous ouvrir (car la servante du vieillard était vieille aussi, et descendait lentement l'escalier en limaçon), cette porte seule, dis-je, est une merveille. Le chêne noirci par les ans est entretenu propre, la boue séchée, la poussière, les toiles d'araignées n'en cachent aucune de ses délicates sculptures.

De chaque côté du seuil, deux figures d'anges s'élèvent et étendant les ailes et les bras, tiennent au-dessus de l'entrée une banderolle sur laquelle on lit en caractères gothiques :

Benedictus qui venit.

Enfin, un des battans s'ouvrit, et à voir la femme qui nous introduisait dans cette antique demeure, on eût dit une statue de quelque

vieille matrone, descendue de sa niche de pierre, et venant au-devant de nous. Cette servante était du temps passé, comme tout ce qui l'entourait en parfaite harmonie avec ce gothique manoir, où l'on respirait vraiment comme une odeur de siècles.

A travers toutes ses rides, je la vis sourire à mon ami. J'aime le sourire d'une personne âgée, ça me semble un rayon de soleil sur les neiges. Encore une lueur avant la nuit.

Vous n'oubliez point les vieux, dit-elle, cela vous portera bonheur. Monsieur vous attend. Il commençait à s'impatienter.

Oh ! je vais bien vite lui offrir mon bras, répondit mon guide...

Dites donc votre compagnie ; car pour votre bras, Dieu merci, Monsieur n'en a pas besoin ; il marche encore aussi droit que vous et moi.

Tout en parlant ainsi, nous montions l'escalier en spirale, dont le noyau était une belle colonne torse. Des anneaux de cuivre retenaient le long du mur, en manière de rampe, un gros cordon de soie rouge. Bien des pieds d'hommes, bien de jolis petits pieds de femmes

et d'enfans, bien des pieds chaussés de fer et de satin avaient posé sur ces marches de pierres. Car elles étaient usées par des pas qui ont fait dans leur temps autant de bruit que les autres.

— Vous voilà donc, paresseux, dit le vénérable vieillard en venant sur le seuil de sa chambre pour nous recevoir ; vous voilà donc ; j'ai cru que vous alliez me faire manquer ma Saint-Romain ; savez-vous bien que depuis 76 ans je ne me souviens pas d'en avoir manqué une.. ; le premier joujou que ma mère m'a donné a été à la foire Saint-Romain, le premier cheval que mon père m'a acheté a été encore à la foire Saint-Romain, et il y a 15 ans, quand j'en ai donné un à mon neveu pour aller servir le roi, ç'a été encore à la foire de Saint-Romain ; enfin tous mes plus vieux souvenirs se rattachent à cette fête du pays...

Quoique notre vieil hôte fût pressé de sortir, cependant sa politesse d'autrefois le fit nous inviter à entrer dans sa chambre et à nous reposer quelques instans.

Cette chambre était vraiment un sanctuaire consacré au culte du passé ; ce qui s'y montrait

le moins, c'étaient les meubles les plus essentiels ; à peine si le lit, le secrétaire, la commode, quelques fauteuils et chaises se voyaient ; des livres poudreux entassés sur des tables, des statues tronquées, debout, près de la cheminée et des fenêtres, des cadres contournés, bariolés et dorés, des portraits historiques le long des murs : des casques, des perruques, des lances, des cannes à pommes d'or et à bec à corbin, un beau torse de Vénus, un squelette d'ivoire, un orgue à tuyaux argentés, un *cabinet* d'ébène, des meubles *de Boul*, incrustés d'ornemens de nacre, de cuivre et de vermillon, des vases rouges et noirs d'Herculanum et de Pompeïa, des magots chinois, des porcelaines de Saxe et de Sèvres, des cruches hollandaises, voilà ce qui remplissait cet habitacle de l'antiquaire ;... une porte entr'ouverte me laissa voir la bibliothèque qui me sembla parfaitement en ordre.

J'aurais bien préféré rester à explorer cet appartement si *plein de choses*, à aller me jeter dans le *vide* de la foule ; mais le vieillard était prêt, nous descendîmes. Une perruque ronde que les Anglais appellent *bob wig*, bien simple,

bien peignée, et semblable à celle que portait Georges III ; un habit gris de fer, des culottes courtes, des souliers à boucles, telle était et telle est encore la mise de M.***. Il mettait, je crois, une coquetterie de vieillard à garder sa canne sous le bras ; il marchait d'un pas ferme et assuré en montant la rue Beauvoisine, et cependant dans huit ans, il aura vu tout un siècle, et quel siècle ! Ah ! si jamais les années ont dû compter doubles, si jamais elles ont dû peser sur les têtes, blanchir les cheveux et creuser profondément les rides, n'est-ce pas de notre temps ! Quand nous arrivâmes sur le boulevard, la multitude de peuple était grande, les chevaux, les marchands et les acheteurs occupaient la voie du milieu, les contre-allées étaient devenues comme de longs bazars où l'on était obligé de marcher à petits pas, tant l'on y était pressé. Souhaitons aux marchands que cette foule se compose encore plus d'acheteurs que de curieux... Adossés et appuyés contre la tour de Jeanne d'Arc, nous remarquâmes une petite boutique de pain d'épice et de jouets d'enfans, des tambours, des trompettes et de petits étendards tricolores.

Du temps de la vierge guerrière, on vendait probablement aux jeunes garçons d'alors (car toujours en France on a aimé les jeux de guerre), de petits drapeaux; dans ces jours-là, ils n'avaient pas trois couleurs. Ah! c'était aussi un beau drapeau que celui de Jeanne d'Arc!

Tout en marchant au milieu de la foule, M.*** nous racontait l'origine de cette foire de la Saint-Romain, qui revient chaque année, depuis plus de 1,000 ans... J'aime, nous disait-il, ces usages qui traversent ainsi les siècles, comme des monumens impérissables. Aujourd'hui 23 octobre 1831, nous foulons, *au même endroit*, une terre que nos pères ont foulée au *même jour*; amenés ici *par le même nom, par le même souvenir*, ce boulevard, cette large voie bordée d'arbres, ces maisons étaient alors bien en dehors de la ville, cet emplacement s'appelait le *Champ-du-Pardon*, et s'étendait entre deux églises de campagne, Saint-Godard et Saint-Romain.

Le vieillard s'arrêta quelque temps à regarder plusieurs beaux chevaux et en parlait avec goût et comme ancien connaisseur, et nous assura que les races normandes n'étaient

plus ce qu'elles avaient été de son temps. Tout en causant, nous étions sortis des flots de la foule. J'en étais bien aise, car j'allais entendre bien mieux tout ce que nous racontait l'homme aux vieux souvenirs et aux naïfs récits. Dès l'an 1080 cette foire s'appela la foire *du Pardon*, et voilà l'origine de ce nom. Alors, M*** tira de sa poche un manuscrit recouvert de parchemin blanc, avec un écusson à l'agnelet d'or, et nous lut ce qui suit :

Dans ce temps-là, c'était vers l'an 620, Saint-Romain, chancelier de France sous le roi Clotaire II, fut élu, à cause de ses grandes vertus, archevêque de Rouen ; il y vint avec le don des miracles, et une charité infinie ; il n'était, disent les plus vieilles chroniques ; occupé que de son pauvre peuple ; c'était un pasteur qui n'aurait pas voulu s'endormir avant de savoir que toutes ses brebis fussent sauves au bercail ; or, quelque temps après sa venue, il y eut un grand émoi et épouvante parmi ses ouailles :

« Hors la ville et cité de Rouën, et près les « murs d'icelle, hantast et habitast une beste « horrible et monstrueuse, en forme de grand

« serpent ou dragon, qui chaque jour faisoit « de grands dommages et empêchemens à la « cité de Rouën, habitans et voisins d'icelle; « dévoroit toutes créatures, tant humaines « qu'autres; faisoit périr batteaus et navires « navigeans par la rivière de Seine, et autres « maux innumérables à la chose publique « d'icelle cité et païs d'environ, tellement « que par voie humaine n'y pouvoit estre « donné aucun remède, et jusqu'à ce que « monsieur sainct Romain meu de pitié et « de compassion, et pour affranchir son peu- « ple des périls et dangers d'icelui horrible et « cruel serpent, se délibéra aller au lieu ou « caverne où residoit icelle beste; pour doubte « et crainte de laquelle, ne trouva le glorieus « sainct pour l'accompagner, aucune per- « sonne audit lieu, fors un prisonnier du- « dit lieu de Rouën, pour lors détenu pour « cas criminel, pour lequel avoit esté con- « damné à estre exécuté et souffrir mort.

« Lequel prisonnier ledit sainct Romain me- « na avecques lui au lieu où estoit ladite beste, « et par miracle et permission divine, prist « icelle beste, et lui mit son estolle au col, et

« lors toute férocité et crudélité cessant, la « bailla audit prisonnier criminel, qui, en la « compagnie dudit sainct, la mena sans au- « cun contredit ou resistance jusques en la- « dite cité. Auquel lieu publiquement et en la « présence du peuple, mourut et fut arse et « consumée par le feu, et par ce moyen fut « miraculeusement la cité délivrée. Et oultre « pource qu'icelui prisonnier avoit esté en la « compagnie d'icelui glorieus sainct et aucu- « nement ministre dudit miracle, il fut par « lui délivré des prisons, déclaré quitte et « déchargé de tous cas criminels.

« Et depuis lors, le roi Dagobert I^er^ de « bonne et vénérée mémoire, pour perpétuer « à jamais souvenance et gratitude d'icelui « bienfaisant miracle, a donné à perpétuité, « privilége, faculté, auctorité et puissance aus « archevêque, doïen et chanoines de l'église « de Rouën et à leurs successeurs, d'es- « lire en leur chapitre chacun an, le jour « de l'Ascension de Notre Seigneur, un pri- « sonnier ou prisonnière, criminel ou cri- « minelle, pour quelconque cas ou crime « qu'il soit détenu ou détenue, et mettre ice-

« lui ou icelle hors de prison et en pure déli-
« vrance. »

Après nous avoir lu ce passage d'un vieil édit de Louis XII, donné à Blois au mois de novembre 1512, pour confirmer au chapitre de Notre-Dame de Rouen ce beau droit de délivrance, notre antiquaire ajouta : Bien des gens, comme vous pouvez le penser, ont révoqué en doute ce miracle de Saint Romain, et je ne m'en fais pas le champion. Je dirai seulement que si c'est une fiction, elle a été bonne et salutaire à bien des hommes; et à ces fictions là je ne jeterai point la pierre... Il y a des vérités que j'aime moins. D'ailleurs, le miracle du saint archevêque de Rouen est expliqué d'une autre manière. Du temps de son épiscopat, la Seine aux mille détours, la Seine, que les poètes d'alors, comme ceux d'aujourd'hui, ont pu comparer à un serpent se repliant, se déroulant à travers les prairies, était sortie de son lit, ses eaux élevées à une grande hauteur menaçaient la ville. Saint Romain, par ses puissantes prières, détourna les ondes de la cité dont il était le père; à sa voix, la rivière gonflée s'abaissa, et le *serpent d'a-*

zur ne fit plus que briller inoffensif au milieu de la verdure, des peupliers et des saules. Sa vue ne répandait plus l'épouvante, et le peuple cria : *Le serpent est vaincu, le monstre est terrassé.*

De ces deux versions, dit en terminant le vieillard érudit, il résulte un fait incontestable, c'est que, dans les âges reculés, notre pays a été redevable d'un bienfait à Saint Romain, et que, pour perpétuer ce souvenir, on a joint au nom du saint archevêque une bonne et pieuse action. C'était un beau droit que d'aller prendre dans les prisons un criminel condamné à mort, de l'amener chargé de fers sur une place publique, au milieu de tout le peuple assemblé, et là, devant la châsse ou *fierte* du saint, de briser ses chaînes... ces chaînes qui le rivaient déja au cercueil, et de lui dire : Au nom de Saint Romain, sois libre; au nom de Saint Romain, *viens de mort à la vie.* Et aussitôt on jetait loin du chrétien délivré les lourdes chaînes retentissantes et la saie du prisonnier; on le revêtissait d'une tunique blanche, on le couronnait de fleurs, et d'un lieu élevé, sur le mar-

ché de la Vieille-Tour, on montrait à la foule le criminel devenu innocent, le captif devenu libre. Alors de grands cris de joie, des bénédictions éclataient parmi le peuple, dont la grande et imposante voix montait vers le ciel, pour bénir après mille ans un bienfaiteur du pays...

Rouen a perdu bien de sa splendeur, bien d'antiques et de nobles privilèges. Parmi les plus regrettables, je compte celui *du pardon de la fierte Saint-Romain*; la poésie, l'humanité y trouvaient leur compte.

Le Charlatan et la Foire.

..... 1831.

La Saint-Romain nous vaut toujours quelques charlatans de plus. Sous ces grands arbres, au milieu de cette foule, par-dessus toutes ces têtes d'hommes, de femmes et de chevaux, voyez-vous ce monsieur en habit rouge galonné, avec ce chapeau à trois cornes et ces moustaches semi-héroïques, ne croyez pas qu'il ne vende que de l'eau de Cologne, du vulnéraire suisse et de la poudre pour faire tomber les dents sans douleur;... s'il ne vantait que ses drogues, je vous conseillerais de passer outre, mais faites comme moi, quand les coups répétés de sa grosse caisse, quand les sons *canards* de la clarinette, et le carillon du chapeau chinois de son orchestre auront fait silence, approchez de sa baraque, et écoutez-le; hier je l'entendais dire à la foule (plus pressée sous sa tribune de champ-

de-foire, que ne le sont nos députés sous la tribune législative quand y professe M. Charles Dupin), aux hommes et aux femmes de tout âge qui l'écoutaient, bouches béantes, messieurs et mesdames, voici le nouveau *Tarif des Capacités*, il vient de m'être envoyé par un des journaux les plus spirituels, les plus malins, les plus *arrêtés* de France (1). Écoutez! écoutez! et achetez les petits tableaux que je donne ici pour la bagatelle de deux sous.

De 15 à 20 ans et au-dessous, l'homme est Jeune-France, ci..... *Jeune-France.*

De 20 à 25, l'homme est muguet, ci..... *Muguet.*

De 25 à 30..... *Toupet.*

De 30 à 35..... *Crocodile.*

De 35 à 40..... *Rococo.*

De 40 à 45..... *Perruque.*

De 45 à 50..... *Ganache.*

De 50 à 55..... *Panade.*

De 55 à 60..... *Momie.*

De 60 à 65..... *Fossile.*

De 65 à 70..... *Lameth.*

(1) La *Caricature.*

Après quoi, l'on ne compte plus ; on tombe dans la catégorie des chevaux qui ont cessé de marquer. En effet, on ne marque plus sous le rapport de l'intelligence.

Et élevant de plus en plus la voix, il continua ainsi :

On conçoit facilement tout l'avantage d'un pareil système. Il n'est plus besoin de vérifier les actes de contributions foncières, de s'informer si monsieur un tel est d'un département blanc, ou noir, ou gris, de compulser l'un après l'autre tous les zig-zags de la physionomie, de tâtonner enfin si la surface de son crâne offre de hautes montagnes ou de profonds ravins ; il suffit de lui dire : — Quel âge avez-vous ? — Tel âge. — Merci. Et alors vous tirez de votre poche le tablau ci-dessus, vous posez l'index sur la colonne des années, vous descendez jusqu'à l'âge indiqué, et vous dites : Monsieur un tel est telle chose.

Rien n'est plus simple ; et pour en donner un exemple, je suppose que vous demandiez à M. de Montalivet : « M. de Montalivet, quel « est votre âge, s'il vous plaît ? » et que M. de

Montalivet, avec toute la grace qui le caractérise, vous réponde : « J'ai vingt-neuf ans, « — Vingt-neuf ans, direz-vous ? — Bien, « mon cher M. de Montalivet, vous êtes « *toupet*, et vous frisez le *crocodile*. — Et « vous, M. Barthe? — J'ai trente-six ans.— « Bien, mon cher M. Barthe, bien fâché de « la peine ; mais vous êtes *rococo*. — Et vous, « M. de Salvandy ? — Quarante-un ans. — « Ah ! ah ! vous voilà dans les *perruques ;* « c'est une affaire faite. —Et vous, M. Anne- « ron ?.... — Quarante-huit ans. — Oh ! oh ! « je ne m'étonne plus si vous êtes.... (Voir « le tableau ci-dessus.) — Et vous, M. Ber- « tin ? — Cinquante-quatre. — Panade ! pa- « nade ! — Et vous, M. Guizot ?—Cinquante- « neuf ans, neuf mois, vingt-neuf jours. — « *Momie !* archi-*momie !* Déjà même sur la « frontière du *fossile*. »

Il n'était pas à bout de toutes ses citations : les noms propres, et quels noms!... découlaient de sa bouche, comme l'eau d'un robinet. Je crus prudent de m'éloigner.... J'allai faire un tour dans la foire, et je vis un grand amateur de chevaux de course acheter une

jument arabe tellement rapide, qu'un Belge fuyant de Louvain n'avait pu la surpasser en vitesse.... J'avais beau rôder dans la foule, m'arrêter devant toutes les curiosités, je regrettais d'avoir quitté la place d'où j'avais si bien entendu l'orateur charlatan. Sa voix dominait toujours le brouhaha de la multitude. Elle était un attrait pour moi, je ne pus m'en défendre, et j'y retournai. Quand j'arrivai près de sa case de planches, il définissait le *carliste*, et disait d'une voix retentissante :

LE CARLISME.

La mode dit que le *carliste* est un animal ; si j'étais ministre ou député, je lui dirais qu'elle en a menti ; mais, comme je n'ai pas cet honneur, et que je ne jouis pas de leurs prérogatives, je me contente de lui dire que je crois qu'elle se trompe.

Je prétends, moi, que le carliste, autrement dit légitimiste, royaliste, henriquinquiste, comme il vous plaira de l'appeler, est un homme comme un autre, mais un homme attaqué d'une maladie incurable, suivant l'o-

pinion d'une *capacité* qui a assuré, en pleine tribune, que le *carliste* était beaucoup plus dangereux que le choléra ; donc il y a épidémie, contagion, peste !!!

« Que nos médecins politiques passent quatre jours à se dire des sottises ou des vérités, finissent même par se prendre aux cheveux et laissent mourir leur malade faute de soins, je le conçois.

« Que M. Dupin vote des gendarmes, que M. Lamarque demande des lois exceptionnelles, un autre, un supplément d'agens de police, chacun son système.

« Pour moi, j'étudierai la nature du mal, j'en déterminerai les progrès, j'en signalerai les symptômes, et je lui opposerai des remèdes. Je commence.

« *Symptômes*. Quand, pénétré, avec M. d'Argout, du *malaise profond* qui mine la France, tout ce que vous verrez vous dégoûtera ; quand vous vous croirez malheureux, parce que vos affaires vont de mal en pire ; quand vous éprouverez des lassitudes dans les doigts en payant vos impôts ;.....

.....

. . . . . .

. . . . . .

quand vous regretterez le bien-être dont vous jouissiez, et les places que vous avez perdues; quand les gens qui vous remplacent vous feront pouffer de rire par leurs balourdises; quand vous vous plaindrez du peu de liberté qu'on vous donne; quand vous sentirez en vous l'honneur national se révolter en voyant la façon dont les étrangers nous traitent; . . .

. . . . . .

il n'en faudra plus douter, vous serez attaqué de *carlisme*.

« *Remèdes*. Vous prendrez sur-le-champ le *Journal des Débats;* vous le lirez attentivement, avec crédulité et sans vous endormir, si cela est possible. Vous pourrez y ajouter les discours de M. Thiers, et les *assurances* que nos ministres, répétés par leurs orateurs et leurs journaux stipendiés, nous donnent chaque jour de la bonne intelligence et de l'harmonie parfaite qui règnent avec toutes les puissances. Quand ces remèdes auront opéré, vous irez avec M. Mad.. de Montj.. à la première émeute vous faire administrer une

ou plusieurs douches de coups de plat de sabre ; si, après cette opération, vous vous sentez heureux, content, joyeux et satisfait ; si vous ne voyez plus, comme le général Lamarque, que nous faisons halte dans la boue ; si vous trouvez le budget mesquin, Montalivet orateur, Sébastiani profond politique, et la France grande et florissante, alors le danger sera passé ; de ce jour et pendant le temps de la convalescence, méditez sur les douceurs de l'ordre légal, de la paix à tout prix, et dès que la peur vous prendra, vous serez un homme sauvé, vous ferez partie du juste-milieu (1). »

A cet instant un tambour vint à passer près du discoureur. Ses roulemens me firent perdre une partie de ces démonstrations en plein-vent ; quand le silence revint, je distinguai ces paroles :

« Quel drôle de temps que celui-ci !

« Plus nous avons de héros, et plus l'Europe se moque de nous ; plus nous sommes libres, et moins nous osons parler ; plus notre gouvernement est à bon marché, et plus il

(1) *Cancans.*

nous coûte ; plus nous avons de capacités, et plus nous faisons de bêtises ; plus nous avons de lumières, et moins nous y voyons. Singulière manière de faire des progrès (1) !

NOUS V'LA Z'HEUREUX,

OU

LE PEUPLE EN GOGUETTE.

AIR : *Un jour à Fanchon j'dis ma fille.*

Dis donc mon petit ami Blaise,
V'là qu'j'avons eun' révolution
D'occasion.
J'n'avons pas mal sout'nu not' thèse ;
Tout est parfait :
Béni soit l'mois d'juillet !
Ah ! comme nous v'là z'à notre aise !
Nous v'là z'heureux ;
C'est à qui rira l'mieux.

J'n'avions avant la grand' semaine
Qu'un pauvre méchant p'tit budget
Maigrelet ;
Aujourd'hui faut voir sa dégaîne !
Il est si gras
Qu'il n'peut pas faire un pas.
R'garde donc, Pierrot, queu bedaine !...
Nous v'là z'heureux,
C'est à qui rira l'mieux.

(1) *Cancans.*

Il est vrai qu'à m'sur' qu'il engraisse,
Nous autres je dépérissons,
J'maigrissons;
Avec ça v'là l'commerc' qui cesse,
V'là l'zouvriers
Qui quitt'nt leux ateliers;
Ils vienn'nt partager notre ivresse;
Nous v'là z'heureux:
C'est à qui rira l'mieux.

On n'dira pas que j'somm's esclaves;
Grands et p'tits, campagnards, bourgeois,
J'somm's tous rois:
V'là c'que c'est qu'd'avoir été braves!
Les libertés
Nous pleuv'nt de tous côtés.
J'avons brisé tout's nos entraves;
Nous v'là z'heureux:
C'est à qui rira l'mieux.

Tu m'diras, Pierrot: « Mais tout d'même
« Sans travail, sans argent, sans pain,
J'mourons d'faim;
« Au lieu d'six s'maines d'carême,
« En v'là maint'nant
« Cinquante-deux par an.... »
Tais-toi, Pierrot, laiss' là Barême;
Nous v'là z'heureux:
C'est à qui rira l'mieux.

J'n'aim' point des airs si lamentables
Dans des jours qui sont si joyeux,
Si glorieux:

Si j'étions les seuls misérables,
Je pourrions pleurer
Et nous désespérer;
Mais j'avons trent' millions de semblables,
Nous v'là z'heureux:
C'est à qui rira l'mieux.

ENCORE

La foire de Saint-Romain.

.... 1831.

— Eh bien! regrettez-vous à présent d'avoir cédé à mes instances, et d'être venu avec nous?

— Vous savez bien que non; votre vieil antiquaire est une connaissance précieuse pour moi; souvent j'irai le faire causer, et si je parviens à bien redire ce que j'entendrai de lui, nos lecteurs y trouveront peut-être de l'attrait. Il y a un si grand charme dans les choses et dans les noms du pays, qu'en traitant ces sujets du terroir, on peut se passer de talent, et c'est ce qu'il me faut.

— Je crois que vous avez raison, l'idée de nous parler de notre pays pourra plaire. Je sais bien qu'il est de mode aujourd'hui, parmi certaines gens, de se défendre d'aimer les temps passés.

— Oui, ce sont ceux qui se disent *patriotes* par excellence, et qui ne veulent que d'une patrie de quarante ans.

— Ils disent cela, mais ils n'en pensent rien, et quand ils lisent, ils aiment mieux la vieille chronique bien poudreuse, qui contient les noms de leurs pères, de leurs villages, que tous les livres nouveaux; on a beau faire; on a de la peine à dépouiller le vieil homme, et le vieil homme aime la page où il lit son nom.

— Vous dites vrai, et je n'appellerai point cela amour-propre, vanité, orgueil, c'est de l'amour de famille, de l'attachement au lieu natal, c'est avec cela qu'on fait de *l'amour de la patrie.*

— Oui, et je ne conçois guère l'amour de la patrie sans souvenir; cette patrie telle qu'on veut nous la faire, ne datant que de 1789, est pour moi comme une de ces maisons bien neuves, bien blanches, bien froides encore, où l'on n'a vu ni son père, ni sa mère s'asseoir, où l'on ne peut pas dire à son frère, à sa sœur : *te souviens-tu, c'était ici, c'était là que telle chose nous advint.*

— Je suppose toujours que ceux qui n'aiment pas les annales du passé ont de bonnes raisons pour cela, si *hier* a été bon pour vous et les vôtres, pourquoi voulez-vous ne vous souvenir que *d'aujourd'hui?* aujourd'hui est si court, pourquoi ne pas l'allonger en le liant à sa veille?

— Il n'y a de bonnes raisons pour cela, que si la veille a été honteuse: dans ce cas vous sentez bien qu'on ne cherche pas à se souvenir, qui est-ce qui aime à retourner sur le terrain où il s'est embourbé?

— Mais, mon Dieu, avec toute cette morale, comme nous voilà loin de la foire Saint-Romain!

— Pas si loin que vous pensez.

— Comment?

— Oui, entre la vie et une foire, il y a plus d'un trait de similitude.

— En vérité, je n'en vois guère.

— Moi, j'en vois beaucoup; d'abord, comme la vie, c'est un composé de bon et de mauvais, de beau et de laid, de faux et de vrai. Cette marchandise n'a pu se vendre au pays où elle a été fabriquée; là on en connaît

les défauts, on la tire d'un fond de magasin où elle commençait à être piquée des vers; on la porte au loin; on l'étale sous la barraque de planches; on la drape à son avantage, et cette étoffe qui semblait destinée à pourrir, trouve des acheteurs! Cela ne vous rappelle-t-il pas tant de gens qu'on ne regardait pas, ou qu'on ne regardait plus chez eux, il y a dix-huit mois, et qui aujourd'hui, transportés au loin, font certain effet.

— Vous avez mis le doigt dessus, cela ne ressemble pas mal à notre sous-préfet; il était usé dans sa petite ville, avocat en vogue pendant six mois, il s'était trop mis en évidence, et sa gloire avait tout de suite pâli, comme une de ces pièces de drap ou de soierie mauvais teint, que l'on a trop exposée au soleil... Chez lui personne n'y faisait attention, et chez nous, faut voir son importance!

Eh! mon Dieu, notre dernière révolution a été une grande foire, pour laquelle on a mis dehors les vieux fonds de magasins de la république et de l'empire. Ces *vieilleries*, comme on le pense bien, n'ont pas fait fureur, et nos *jeunes Frances* les ont bien vite jugées

et étiquetées *perruques*, *ganaches*, *fossiles*, et *Lameth*.

Ces classifications que vous donnez à nos capacités administratives me rappellent notre charlatan de l'autre jour; savez-vous qu'il fait fortune à la foire? Sa barraque de planches (qu'il appelle son bureau) ne désemplit pas. Les personnages les plus distingués vont l'entendre et le consulter dans des séances secrètes; il enseigne à nos administrateurs *à dorer les pillules* qu'ils sont chargés de nous faire avaler. On a vu de ces fonctionnaires sortir de chez lui avec de grosses *bonbonnières* en cartons, sur lesquels on lisait auprès d'autres mots, ceux-ci: *mobilières*, *immobilières* et *personnelles*.

— J'y ai vu entrer aussi beaucoup de gens du peuple.

— Oh! à ceux-là, il vend de la graine de patience.

— Et le géant, êtes-vous allé le voir?

— Oui certainement, et je vous avouerai que j'ai été fort content de cette grandeur du siècle. Ce jeune homme, qui semblait par sa haute stature, au milieu de nous tous, un roi

des temps primitifs, n'est point embarrassé de sa grande taille. Il a de la dignité, n'a pas de sourire banal, et ne donne pas la main à tout le monde. Sa voix et son regard ont de la douceur. Il a eu soin de nous apprendre que plusieurs souverains de l'Europe lui avaient offert des *appointemens assez avantageux* pour entrer dans leurs gardes; mais qu'il avait toujours refusé, voulant conserver toute son indépendance...

Et cet homme dont la large main broierait facilement les os de ses gardiens, cet homme qui parlait d'indépendance est aux ordres de l'homme et de la femme qui le montrent. *M. Joseph, paraissez, M. Joseph, avancez, reculez, levez le bras, montrez votre jambe, approchez-vous de Monsieur, saluez Madame*, etc., etc., et lui aussitôt d'obéir...

En entendant ces mots d'indépendance, et en voyant cette soumission, le géant de la foire me rappelait notre ministère, fier en paroles, humble en actions; mais, en vérité, je m'aperçois que je deviens injuste... et je demande pardon à M. le géant de ma comparaison.

— Le théâtre des Illusions n'est qu'à deux pas de la case du géant, y êtes-vous allé?

— Par le temps qui court, vous sentez bien que je n'ai pas voulu manquer l'occasion d'en ressaisir quelques-unes ; les illusions sont comme les feuilles de la vie ; à mesure qu'on vieillit, elles tombent, et Millevoie a dit avec raison :

« Chaque jour le temps nous vole
« Un goût, une passion,
« Et chaque instant qui s'envole
« Emporte une illusion. »

Or, si en allant à cette curiosité, j'avais eu chance d'en faire repousser quelques-unes, certes, je n'aurais pas eu à regretter les 30 centimes que l'on m'a fait payer à la porte du théâtre. Qui ne donnerait bien davantage pour rentrer en possession de cette ignorance des hommes, de ces illusions d'un noble cœur, alors que l'on croit à toutes les protestations d'amitié, à tous les serremens de mains; alors que vous vous dites : Celui-là ne me trompera pas, c'est un ami, un parent, il vient s'asseoir à notre table, il vient partager nos peines,

nos plaisirs; il ne se fera jamais notre ennemi pour nous dépouiller.

Il y a une saison de la vie (et chez quelques-uns, cette saison se prolonge comme un beau printemps) où l'on croit à tout ce qui est bien, où l'on doute de tout ce qui est mal... Alors malheur à vous.

Car vous vous serez dit: je n'ai de haine pour personne, donc personne ne peut me détester, et vous vous serez trompé.

— Vous vous serez dit: J'ai rempli toutes ces mains de mes bienfaits; elles ne prendront point d'armes pour les tourner contre moi, et vous vous serez trompé.

Dans un pays long-temps appelé terre de courtoisie, de loyauté et d'honneur, vous vous serez dit: enfans, femmes, vieillards seront respectés et défendus d'outrages, et vous vous serez trompé, et vous vous serez complètement trompé!

La révolution de juillet a tué toutes les illusions; ses partisans veulent en semer, mais elles ne poussent plus: le temps et les évènemens ont rendu notre terrain sec et aride: rien n'y croît plus que le doute et les épines.

— Un autre théâtre, celui des jeunes artistes, méritait d'être vu. Là de petits enfans de six à douze ans jouent la comédie.

Dans un pays où l'on se vante de l'avoir jouée pendant quinze ans, dispositions si précoces sont naturelles et ne doivent pas vous étonner.

Etes-vous entré chez la femme barbue?

Non. Je veux qu'une femme ait le menton et l'esprit de son état, et j'avoue que le grand tableau qui annonce la demeure de cette *femme sapeur* m'a fait reculer. On m'a raconté qu'elle n'était point destinée à être autant en évidence. Sa barbe et son caractère l'avait empêchée de trouver un mari; elle aurait pu cependant vivre heureuse dans son village; mais l'ambition s'est emparée d'elle, et la voilà dans la grande barraque, où elle entend souvent autre chose que des complimens.

— Tout à côté du portrait peu attrayant de cette femme à barbe, vous avez dû voir celui d'un homme.....

— Oh! oui, avec des cheveux *blancs*, un visage *blanc*, des mains *blanches*, des jambes

blanches, et sur tout cela une écharpe tricolore. Je l'avais d'abord pris pour le portrait de quelque grand fonctionnaire du jour, mais à la réflexion j'ai pensé qu'ils n'étaient pas si blancs que cela.

— Le combat des *quatres* élémens attirait beaucoup de monde, avez-vous suivi la foule?

— Je m'étais fait badaud, j'ai voulu tout voir, et certes je suis loin de regretter d'être entré dans ce temple de *Vulcain* et de la nayade *Ondine*, rien de plus curieux et de plus intéressant que cette lutte ou plutôt que ces jeux. Si dans ce temps-ci je pouvais penser encore aux fêtes, je rêverais des illuminations dirigées par le vieillard des quatre élémens; grace à son art, le feu joue avec l'eau sans la brûler, et l'eau avec le feu sans l'éteindre.

Jusqu'à ce jour, on avait dit: vous voulez mettre d'accord un légitimiste et un homme du juste-milieu! autant vaudrait chercher à réunir le feu et l'eau. Eh bien, cette dernière difficulté a été vaincue; M. Périer vaincra-t-il l'autre? Je ne le crois pas, il y aurait cependant un moyen, mais il ne voudra pas en user.

La géante est faible et souffrante comme une *simple femme:* c'est pitié de voir ce colosse trembler la fièvre comme un petit être frêle et chétif. A côté d'elle, on montre un enfant dégoûtant à voir; qu'on spécule sur la beauté, cela se conçoit; mais sur de hideuses infirmités, c'est vraiment trop compter sur la curiosité du public, et une bonne police défendrait pareille spéculation.

Il y a de grands changemens opérés sur nos théâtres, depuis une dizaine d'années; MM. Lemercier, Hugo, Dumas, Alfred de Vigni et autres réformateurs ont changé la face de la littérature dramatique. Mais à côté de ce grand mouvement, il y a eu quelque chose de stationnaire et que j'ai retrouvé le même qu'il y a trente ans... Ce sont les marionnettes; ils paraît que les *mêmes fils* les font toujours mouvoir. Il n'en a pas été de même des hommes, et ce qui les met en mouvement a bien changé! Il fut un temps où c'étaient des idées chevaleresques de dévoûment et de fidélité!!!..

Les fantoccini ont été bien plus constans; j'ai revu la tentation de Saint-Antoine et la

danse des habitans de la lune, qui m'avaient ravi quand j'étais petit garçon, et qui m'ont, hier, transporté de plaisir. J'en reviens à ce que je dis souvent, c'est qu'il y a un grand charme, à notre âge, dans un souvenir d'enfance, c'est comme un ami qu'on revoit avec d'autant plus de plaisir, qu'il revient de plus loin.

Au Diorama j'ai vu *Alger la guerrière*, mais ce n'était plus le drapeau qui l'avait prise qui flottait sur ses tours. Lorsque les juges de Jeanne d'Arc lui demandèrent pourquoi elle avait porté son étendard au sacre de Charles VII en l'église de Reims, elle répondit: *Il avait été à péril, c'était bien justice qu'il advînt à gloire;* il devrait en être de même du drapeau que nos fils ont défendu de leur sang et illustré de leur courage. J'ai vu cette année au salon des tableaux représentant notre conquête d'Afrique, et par une honteuse apostasie plusieurs peintres avaient évité de faire paraître aucun drapeau. Il y a à cela injustice et anachronisme. Et cela est si vrai, que deux hommes, qui semblaient à leur mise être venus se reposer aux curiosités de

la foire, du travail de leur journée, parlaient du drapeau tricolore qu'ils voyaient arboré sur la muraille. L'un d'eux disait: Mais ce n'était pas *celui-là* qui flottait, quand nos petits soldats ont pris la ville.

— Non, c'est depuis qu'on l'a hissé-là.

Encore, s'il y restait, mais on dit que nous allons abandonner tout ça.

Ma foi, ajouta un troisième personnage, si ce jour-là vient, tant mieux que le drapeau qui a pris ne soit pas celui qui abandonne. Il n'aura eu que la part glorieuse.

Un curieux, en veste d'artisan, qui se trouvait en même temps que nous à regarder les vues des pays lointains, s'émerveillait avec raison de la vérité d'un aspect du désert d'Égypte au milieu duquel s'élevaient les pyramides, et il disait à un camarade qui regardait en même temps que lui: Tu as vu tout ça de près, toi, vieux grognard.

Je crois bien, je suis monté dessus et entré dedans.

— Dieu! que ça doit être beau!

— Mais...

— Est-ce que tu n'en est pas content?

— Ma foi, je te dirai...

— Quoi?

— J'ai trouvé que ces Pyramides étaient mal entretenues.

Ce propos nous fit rire, et nous représenta bien un de ces Parisiens qui n'ont vu de la nature que les parcs de Mousseaux et de Saint-Cloud, et qui voudraient que le désert fût soigné, peigné et ratissé comme le jardin Turc.

Il était tard, j'avais vu le *Géant* et la *Géante*, l'*Escapiglion*, la *Tentation de Saint-Antoine*, les *Habitans de la lune*, la *Jeune Fille à l'œil Napoléonien*, le *Diorama*, le *Temple des Illusions*, le *Combat des quatre Elémens*, *M. Bassereau, premier timbalier du monde*, et qui vous donne une exacte représentation des glorieuses journées, en frappant plus ou moins fort sur ses timbales, j'étais passé devant les *Serpens Boa*, la *Femme barbue* et l'*homme blanc*..... J'en avais assez pour ce soir-là, j'allais quitter le lieu où l'on voit tant de merveilles à si bon marché, quand tout-à-coup un bruit extraordinaire me fit revenir sur mes pas..... Jamais les timbales

n'avaient retenti si fort; jamais les grosses caisses n'avaient raisonné sous des coups si répétés; jamais les tambours de basque, les clochettes, les chapeaux chinois, les fifres, les clarinettes, les trombonnes, n'avaient été si bruyans; jamais les annonces de merveilles à voir n'avaient été si hautes et si renflées d'emphase..... Je me demandais pourquoi cet immense *crescendo*, que je croyais ne pas pouvoir aller plus loin, et qui cependant croissait toujours.

C'était la *concurrence:* deux curiosités voisines et rivales se disputaient la foule arrêtée devant leurs tableaux d'annonces. A la lueur des lampions, on voyait sur les tribunes extérieures les propriétaires orateurs.

L'un criait: Vous hésitez, messieurs et mesdames, il n'y a point à balancer, c'est ici qu'il faut entrer, on ne paie que 60 centimes.

L'autre, non, non, messieurs et mesdames, n'en croyez que moi; c'est ici la merveille des merveilles; et pour la voir il n'en coûte que 50 centimes. Comment hésiteriez-vous? c'est chez moi qu'il faut venir. Le personnel de mon voisin, le seigneur des acrobates, l'em-

pêche de pouvoir offrir au public un spectacle *à bon marché*, et vous le savez aujourd'hui c'est *du bon marché* qu'il nous faut. Entrez chez moi! entrez! entrez!

— Il vous trompe ; ici c'est bien plus beau!

— Il vous attrape ; ici c'est bien moins cher.

— Ce n'est pas vrai.

— Comment, vous osez dire?

— Vous prenez soixante centimes ; j'en prends dix de moins que vous, monsieur.

— Je baisse mon prix ; je me mets aussi à cinquante centimes ; ainsi, messieurs et mesdames, plus d'incertitude.

Mais la foule restait indécise, on la voyait cependant pencher vers les acrobates, dont on apercevait quelques sujets pailletés briller derrière la fumée des lampions. Je crois que la multitude allait leur être adjugée quand le rival jaloux de *l'acrobatie*, voyant que le monde lui échappait, cria : *Je me mets à trente centimes!..*

Alors le flot de la foule de se rouler vers sa case.....

L'acrobate ne sera pas vaincu ; et, d'une voix de tonnerre, il fait entendre ces paroles :

Gratis ! Gratis ! chez moi, messieurs et mesdames ; entrez, entrez, il ne vous en coûtera rien.. Vous aurez des sièges, et peut-être même des rafraîchissemens.

C'était le *nec plus ultrà*. Le rival pâlit, et se tut ; et la foule s'engouffra comme un torrent dans la longue barraque que je vis s'ébranler, que j'entendis craquer tant elle s'était vite remplie de la multitude des amateurs économes.

La morale de cette dernière scène est, que j'avais raison de dire sérieusement hier, que l'*économie* est le besoin et la passion du siècle, et que ce qui sera à bon marché aura le plus de suffrages aujourd'hui.

Le Mendiant,

LA PETITE FILLE ET LA VISITE.

Rouen..... 1831.

Il me faut une émotion, me disais-je un de ces jours en pensant au *Feuilleton* que j'avais à faire....; je m'en allais cherchant quelque chose à raconter : un accident ridicule, une noble action, un scandale même eussent été une bonne fortune pour moi.

Il était de bonne heure, car le journaliste ne peut dormir la grasse matinée. De même que la côtelette, l'œuf frais et le thé doivent être prêts entre dix et onze heures, le journal est aussi commandé pour cette heure là : aujourd'hui ne fait-il pas partie obligée de tout déjeûner un peu confortable? Et que penseraient tant de gens, si d'avance on ne leur disait pas ce qu'il faut penser. Un jour-

nal au dix-neuvième siècle, et surtout dans le moment actuel, est indispensable :

1° Au chef de l'État, pour le mettre à même de connaître jusqu'à quel point il est aimé de ses sujets (mais je me trompe, il n'y a plus de sujets), de ses concitoyens, veux-je dire;

2° Aux ministres, pour qu'ils y lisent des conseils et des avis salutaires, pour qu'ils en fassent leur profit;

3° Aux pairs de France, pour savoir combien on les regrette;

4° Aux députés, pour qu'ils puissent relire tout ce qu'ils ont dit, choses qu'ils ne croiraient pas eux-mêmes, si le *Moniteur* et le *Sténographe* n'étaient là pour le leur faire voir;

5° Au peuple Français, pour le convaincre de la gloire, du bonheur, de la prospérité, de la paix, de l'ordre et de la liberté dont il jouit; s'il en doutait, *le Messager*, *la France Nouvelle*, le *Journal des Débats*, le *Moniteur* existent pour prouver que tout cela se trouve..... dans leurs colonnes.

Nous étendrions à l'infini la liste de ceux

pour lesquels les journaux sont de première nécessité et de consommation journalière.... Aussi à d'autres qu'aux pauvres journalistes la mollesse de l'alcove et les délices du doux *far niente* du matin ! ! mais à eux le plaisir de respirer le premier souffle du jour, et de voir une grande ville industrielle s'éveiller. C'est un spectacle curieux et dont je ne me lasse pas, malgré ma paresse naturelle. La lumière est encore incertaine que dans les quartiers pauvres on entend déja la vie et le travail qui commencent (car pour beaucoup *ce n'est qu'un*), seulement et je ne sais pourquoi, la journée du pauvre, qui doit être dure et mauvaise, est plus longue que celle du riche, qui a le plaisir pour égayer ses heures.... Enfin les choses sont comme cela, et nous n'y pouvons rien changer.

Victor Hugo dirait qu'à cette première heure du jour les maisons ouvrent leurs grands yeux; moi je dirai tout simplement qu'alors les fenêtres et les portent s'entr'ouvrent..... Et j'ajouterai que les boutiques les premières ouvertes sont celles où l'artisan peut aller allumer sa pipe et *tuer le*

verre en prenant une tasse de *gloria*. Déja les souliers ferrés, les sabots retentissent sur le pavé des rues. Portant leur pain sous le bras, de jeunes et de vieux ouvriers se hâtent vers les fabriques où ils passeront la journée et une partie du soir; car depuis la *Saint-Vivien*, depuis que les *mouchettes ont été déterrées*, le travail se prolonge à la lueur des chandelles. Nous rendant chacun à notre ouvrage, nous nous croisons dans la rue; en passant près d'eux, je fais, tout bas, des vœux pour leur bonheur, pour que force, santé et ouvrage ne leur manquent pas, et eux croient peut-être qu'il n'y en a point à faire pour moi; ah! qu'ils se trompent. Je passerais à côté d'un roi, que je croirais qu'il y a encore de la place en lui pour du bonheur à venir! L'aumône des bons souhaits peut être faite à tout le monde. Je ne connais personne qui puisse dire : *Je n'en ai pas besoin.*

Sur le chemin que je suis pour me rendre à mon lieu de travail (vieille et antique maison qui a dépendu du fameux prieuré des Deux-Amans, et où leurs mains unies et

leurs cœurs enflammés se voyaient encore sculptés, il y a quelques années), sur ce chemin, je trouve toujours assis sur la même borne, un pauvre vieux mendiant, et j'ai remarqué que, le lundi de chaque semaine, tout ouvrier qui passe devant lui, s'arrête et met quelque pièce de monnaie dans son chapeau; pour beaucoup d'entre eux, un sou serait une aumône trop forte; aussi il y a un change établi entre les passans pauvres et charitables et le vieillard infirme.... Je lui ai demandé un jour, pourquoi le lundi je lui voyais plus de *pratiques* que les autres jours. *C'est*, me répondit le mendiant, *pour que la semaine leur soit bonne.*

Touchante croyance!... Réformateurs du jour, pour détruire et extirper cette superstition-là, croyez-moi, attendez encore quelque temps; aujourd'hui il y a trop de misère pour arrêter la charité, alors même que, selon vous, elle est superstitieuse. Laissez-la faire, elle secourt, elle console qui souffre et qui gémit. Et votre froide et sèche raison, que fait-elle? Où sont les pleurs qu'elle a essuyés? En sortant de chez moi, j'avais cher-

ché une émotion. Je venais d'en rencontrer une dans *l'aumône du lundi*.... Un peu plus loin (j'étais chanceux ce jour-là), j'en ressentis une autre.

Auprès de la jolie et ravissante église de Saint-Maclou, que l'on appelait autrefois *la fille aînée de monseigneur l'archevêque*, et qui, selon moi, mérite bien tous les titres qui lui ont été donnés, tant elle est admirable et *tant elle serait admirée*, si de laides et vilaines masures ne s'étaient attachées à elle comme une lèpre !..... Au coin de cette église, qui date de 1228, une fontaine coule jour et nuit, et l'homme a beau se lever matin, la source épand déja ses ondes, ou plutôt elle ne les arrête jamais. Les fontaines sont bien placées ainsi auprès des églises ; elles sont là comme une image de la religion, dont les eaux vives ne tarissent point, et où la Samaritaine peut toujours venir puiser.

Une petite fille d'une douzaine d'années était arrivée dès la pointe du jour remplir sa cruche à la fontaine de Saint-Maclou, et avant de s'en retourner au logis, elle lavait à la source, son jeune et joli visage ; car c'est à

ces jets d'eau qui jaillissent des murs, et qui, vus à distance, ressemblent à des lames d'acier, que beaucoup d'artisans viennent faire leur toilette du matin, avant de se rendre au travail. La petite fille avait un instant perdu de vue sa cruche, et s'amusait avec un enfant de son âge à folâtrer et à se jeter de l'eau. Le petit garçon en courant heurta le vase de terre, qui tomba de la marche où il était posé sur le pavé, et se cassa en mille pièces.... Oh ! alors quels cris la petite fille fit entendre ; *mon père va me battre ! mon père va me battre !* répétait-elle, en se tordant les bras... Ah ! que je suis malheureuse !... Et de grosses larmes coulaient sur ses joues, et la pauvre enfant tremblait de tout son corps à la pensée des coups qui l'attendaient quand elle rentrerait à la maison.... Quelques femmes en haillons qui étaient aussi venues à la fontaine cherchaient à la consoler ; mais elle répétait sans cesse : mon père va me battre... mon père va me battre... Je passais à cet instant ; un aveugle, appuyé contre le mur en face de l'église, m'entendant marcher devant lui, m'arrêta et me dit, donnez ça à cette enfant,

qu'elle achète une autre cruche et qu'elle s'en retourne chez elle, et elle ne sera pas battue.

Parlant ainsi, le vieil aveugle me remit cinq sous que la charité lui avait donnés, et je les portai à la petite fille en lui recommandant bien d'aller remercier le brave homme qui s'en privait pour elle.

C'était un lundi qu'il faisait cette bonne action là, j'espère bien que la semaine lui aura été bonne.... ! La rue Martainville aujourd'hui si pauvre, si sale, où cette scène se passait a été dans le vieux temps une des plus belles rues de Rouen, c'est par là que la reine Mathilde a fait son entrée dans la ville. Au lieu de ces hardes déguenillées, de ces vêtemens d'hommes et de femmes, au lieu de ces meubles cassés et usés, exposés et appendus aux échoppes et aux boutiques de frippiers ; c'étaient alors de belles tapisseries à couleurs vives et bariolées, à personnages et à grands ramages, qui formaient les devantures de toutes les maisons; à toutes ces fenêtres qui laissent voir maintenant des visages amaigris par le travail et la misère, il y avait alors de hautes et puissantes dames et de belles da-

moiselles avec des parures lamées d'or et rehaussées de pierreries.... Comme tant d'autres gloires, la gloire de la rue Martainville est passée !....

Une affaire m'appelait loin de là, de l'autre côté de la Seine. Un homme qui cultive les lettres, et que la littérature console de beaucoup de revers, m'avait donné rendez-vous. La route que je suivais pour aller chez lui n'était plus resserrée entre de vilaines masures : l'air et les champs et les arbres me semblaient une fête. Je respirais librement au milieu des prairies verdoyantes, et quand je venais à me retourner, à travers les peupliers, j'apercevais cette belle couronne de Saint-Ouen, si haut montée dans les nuages, et les tours de Notre-Dame, et le clocher tronqué de Saint-Maclou, et toutes les autres merveilles de l'antique cité....

Arrivé à la maison qui m'avait été indiquée, je demandai à une jeune personne qui se trouvait au rez-de-chaussée si M. D... pouvait me recevoir.

—Il est sorti, mais il va bientôt rentrer ; son frère est là-haut : si vous voulez mon-

ter, monsieur, il vous recevra avec plaisir.

Je montai, et dans une de ces petites chambres où l'ordre et la propreté remplacent si bien le luxe, j'aperçus assis à une table un homme d'une cinquantaine d'années; une physionomie vive et franche, de beaux cheveux blancs prévenaient tout de suite en sa faveur.

Je lui annonçai le but de ma visite.

—Mon frère est absent, et je vois que c'est à lui que vous avez affaire; lui est le *royaliste*, moi je ne prends point ce titre là; je suis tout simplement un ancien soldat qui veut le bonheur de son pays.

—C'est ce que veut aussi monsieur votre frère, et ce que je veux comme lui.

—Oh! ça, je n'en doute pas; mais c'est d'une manière différente..... voyez-vous.... Qui a tort? Qui a raison? Je ne sais; mais en attendant, mon frère et moi nous nous souvenons que nous sommes nés de la même mère, qu'elle nous a aimés tous les deux, et que tous les deux nous devons nous aimer toujours.

—Je conçois parfaitement, je fais mieux

que concevoir, je sens qu'il y a des liens qu'aucune divergence d'opinion ne peut rompre.

— Cependant il y a bien des amis d'enfance, bien des amis de collège, qui aujourd'hui ne se serrent plus la main.

— Tant pis pour eux, je les plains.

— Et moi aussi; et si vous ne craignez pas de vous asseoir auprès de quelqu'un qui n'est pas de *votre bord*, nous pourrons causer quelques instans en attendant mon frère, qui a écrit dans *le Conservateur*.

— Je connais les écrits de votre frère, et c'est pour cela que je viens lui parler..... je voudrais.....

— C'est l'homme qui vous convient; il n'a pas bronché d'une ligne; à la manière dont il s'est fait stationnaire et immobile on dirait une pyramide.

— Tant d'autres se sont faits *girouettes*, qu'on doit l'estimer davantage; par le temps qui court, ne pas varier, c'est vaincre la difficulté du siècle, cela seul mérite estime.

— Pourquoi prenez-vous la *girouette* pour le symbole de l'*inconstance?* Il y a un pays, je crois que c'est l'Espagne, où la *girouette*

est prise, au contraire, pour représenter la *fidélité* et la *constance*.

— Vous m'avouerez que l'emblême est bien singulièrement choisi!

— Mais non, comme il doit l'être. La girouette, dans tous ses mouvemens, ne fait qu'obéir au vent. Si elle change de directions, c'est pour lui rester fidèle; elle suit, elle obéit à son ordre; est-ce là de l'inconstance?

— Non, cela devrait plutôt s'appeler *soumission*.

— Mais quand *on aime*, n'est-on pas toujours *soumis*, et si l'on est toujours soumis à la même influence, peut-on, à juste titre, être appelé inconstant?

— Non.

— Eh bien! bien des gens en France ont été fidèles à la manière de la girouette: en changeant, ils obéissaient à un desir, *le bien de leur pays*. Tantôt c'était à droite, tantôt c'était à gauche qu'ils tournaient. Ils changeaient aux yeux des hommes, mais leur mobile ne changeait pas.

— Au moins, le vent que vous supposez

souffler, le desir du bien du pays, est noble; mais, de nos jours, il y a un autre vent desséchant, une autre espèce de *mistral* qui règne, c'est l'égoïsme et l'intérêt personnel... Que pensez-vous de ceux qui lui obéissent?

— Je les méprise.

— Et moi aussi.

A ces mots l'ancien officier de la république me tendit la main et ajouta:

—Si nous nous voyions de temps en temps, je crois que nous nous entendrions sur bien des choses... Vous venez d'un pays où l'entêtement est en honneur... Je connais cette contrée-là, j'y ai fait la guerre...., j'étais aide-de-camp du général ***, vous en aurez souvent entendu parler.

— Oui, ceux contre lesquels il a fait la guerre l'ont béni; parmi tous les généraux que la république envoyait pour dévaster nos provinces, celui-là a toujours été exempt des malédictions...

— Ah! après trente ans, cela me fait grand bien d'entendre rendre justice à mon général.

— S'il avait été cruel, une partie du sang qu'il aurait répandu aurait rejailli sur son

aide-de-camp ; au lieu de cela, il a eu des bénédictions, prenez-en votre part.

L'officier me serra de nouveau la main et me dit : Maintenant que je ne tiens plus l'épée, j'ai pris la plume, je me suis fait auteur... Et il me montra plusieurs manuscrits auxquels il travaillait ; je lui avouai que j'avais eu la même manie et je lui nommai le livre que j'avais publié.

Etrange rencontre ! s'écria-t-il à cet aveu de ma part ; il y a huit ans j'écrivais dans un journal libéral, j'ai rendu compte de votre ouvrage, et comme vous n'étiez pas de mon bord je suis tombé sur vous à tour de bras. Car alors j'étais au nombre des *vaincus*, je faisais de l'opposition. Mon frère était au pinacle ; quelquefois il me disait : Vois où tes principes t'ont conduit, vois où m'ont mené les miens. Je lui répondais : Ta conscience t'a fait monter où tu es, ma conscience m'a fait rester où je suis ; nous croyons tous les deux avoir eu raison. Dieu nous jugera. Le temps a encore marché, il a amené d'autres changemens ; mon frère a perdu toutes les faveurs que son dévoûment à la branche aînée

lui avait méritées; je ne lui fais pas sentir sa défaite; il a fait son devoir, et moi je n'ai pas grand mérite à être généreux; car on me répète bien que je suis *vainqueur*, mais du diable si je m'en aperçois.

Rouen, 17 octobre.

Il y avait une femme, ~~belle~~ entre toutes les femmes, une reine admirée entre toutes les reines; en elle la grace se fondait merveilleusement avec la majesté : elle avait un regard pour séduire, un regard pour commander. Aux jours de son bonheur, elle savait mieux que tout autre le secret des paroles affectueuses; aux jours de son adversité, elle sut mieux que tout autre trouver des mots sublimes. Les princes ne pouvaient l'approcher sans l'aimer, et son charme était tel, que parmi ses plus obscurs sujets, il y en avait qui, seulement pour l'avoir entrevue, devenaient amoureux d'elle, comme d'une simple femme.

Cette femme n'était pas née Française, et la France, pour pouvoir s'en enorgueillir, lui avait donné une couronne et lui avait juré amour et bonheur.

Nos pères sont allés au-devant d'elle avec des palmes, des fleurs et des sermens de fidélité...

Et l'on sait comment les sermens ont été tenus !

Et l'on sait ce qu'est devenue cette couronne que l'on avait tant fait briller à ses yeux !

Et l'on sait ce que l'on a fait succéder aux somptuosités de Versailles, à la magnificence du trône !

Les angoisses de la prison du Temple, l'isolement, la misère de la Conciergerie...., et enfin l'échafaud du SEIZE OCTOBRE !

Je sais bien qu'il n'y a plus de jours de deuil, plus de jours d'expiation ; on les raie de notre calendrier, on les efface de nos livres ; mais la mémoire et le cœur gardent des souvenirs et des regrets. Et la loi n'en fait point un crime, on peut encore pleurer sur une reine jeune et belle, sur une mère tendre et forte. On peut encore dire, pour éloigner de tels forfaits : C'est le 16 octobre que la fille des Césars, que la veuve de Louis XVI a été immolée au génie des révolutions, sur cet autel sanglant

que quelques énergumènes ont presque appelé *saint!*

Il y a peu de temps encore que des larmes pieuses, que des larmes que les années n'ont pu tarir, coulaient, à pareil jour, dans l'oratoire de la rue d'Anjou, sur l'emplacement même où les restes d'un père et d'une mère ont reposé long-temps... Hier, la piété filiale n'a pu venir gémir et prier!... A toutes les rigueurs de l'exil, il faut joindre cette absence des tombeaux de famille! C'est peut-être la plus cruelle de toutes. Hier, dans la chapelle de la rue d'Anjou, hier, à Saint-Denis, sur le peu de cendres qui restent encore de Louis XVI et de Marie-Antoinette, l'encens consacré n'aura pas fumé, les voiles de deuil n'auront point été déployés sur les royales tombes... De tout cela il ne reste que le culte du cœur.

Le Jour des Morts

ET

LE POÈTE PAYSAN.

Le temps était triste, lugubre comme la solennité du 2 novembre. Bien différens des joyeuses sonneries de la veille, c'étaient les lens tintemens des glas funéraires qui tombaient un à un des hautes tours de Saint-Ouen.

En vieillissant on se blase sur des fêtes qu'on a vues revenir bien souvent ; ainsi les réjouissances de Noël et le jour des Rois plaisent plus dans l'enfance qu'à cinquante ans, mais cette fête des morts, à mesure que l'on avance dans la vie, ne fait que vous devenir plus intéressante et plus sacrée, car plus vous avez traversé d'années, et plus vous avez de parens et d'amis à qui donner les prières, les souvenirs et les regrets que ce jour réclame.

Aussi, je l'avoue, le 2 novembre ne me laisse jamais le cœur froid, et sous son ciel gris et sombre, j'aime à relire Fontanes, Gray et Lamartine; et je ne puis me défendre de maudire le poète qui a fait une chanson impie sur cette grande commémoration des familles.

Plein de ces idées, je traversais le jardin de Saint-Ouen; et là, où j'avais vu naguère gazon si verd et fleurs si fraîches, je ne trouvais plus que feuilles jaunes et séchées qui bruissaient sous les pas de quelques promeneurs solitaires.

Parmi ces promeneurs, je reconnus M.***, notre aimable antiquaire.

— Ah! vous voilà, me dit-il, vous aimez donc aussi cette promenade paisible? Je vous en sais gré; fuir le bruit, c'est déja bon signe, et aujourd'hui surtout.

— Eh! mon Dieu! comme tout le monde, et peut-être plus que bien d'autres, cette solennité me touche.

— Pour moi, ajouta le vieillard avec un sourire mélancolique, pour moi, c'est presque une fête de circonstance; aujourd'hui je suis invité, bientôt j'inviterai...

— La vie que vous menez éloignera ce malheur; vous vous êtes fait un monde à part.

— Oh ! le monde que j'habite n'est pas assez loin du vôtre pour que vos secousses ne viennent pas quelquefois remuer ma solitude;... vous faites trop de bruit depuis près de deux ans ; je voudrais être indifférent à toutes vos agitations ; mais quand l'arbre a vieilli, ses racines s'étendent au loin, et lorsque la terre tremble, il tremble avec elle.

— J'avoue que nous sommes bruyans, et que pour trouver du calme, il faut aller loin, bien loin de nous !

— Pas si loin que vous croyez : tenez, ceux dont on fait aujourd'hui la commémoration, ceux-là sont tranquilles. Tout-à-l'heure, dans cette magnifique église de Saint-Ouen, je me prenais à envier le repos des hommes qui dorment sous ses larges dalles.... Oh ! ceux-là peuvent dormir ; ils ont fait quelque chose qui reste après eux ; voyez leur ouvrage. Nous, si orgueilleux de nos lumières, aurons-nous rien fait de pareil ? Cette couronne si majestueuse et si légère, ils l'ont rapprochée du ciel comme pour l'offrir à Dieu !..... Quelle

harmonie! quel ensemble dans ce vaste édifice! Voyez cette foule de pinacles, de minarets, de pyramides qui en hérissent le faîte, et qui déchirent la nue; ces galeries si gracieusement découpées, semblables à des bandes de dentelles de pierres, se dessinant sur le bleu des ardoises; admirez tout ce qu'il y a de *vide* dans la hauteur de cette merveilleuse église, on dirait des murailles de verre; et cependant l'intérieur n'en est point trop inondé de lumières.... Oh! nos devanciers, qui ont fait toutes ces choses, peuvent se reposer! Leurs journées ont été bien employées; mais les nôtres!

— Nous, ce n'est pas d'édifices de pierres dont nous nous occupons; le bronze, le marbre, le granit s'usent avec les siècles; nos œuvres n'ont rien de matériel, rien de périssable: ce sont des constitutions que nous faisons pour assurer les libertés et le bonheur de nos arrières-neveux.

— C'est sans doute fort bien de vous occuper autant de la postérité; mais parvenez-vous à vous faire un peu pour vous, de ce bonheur, de cette liberté que vous pensez à

assurer aux autres?—Nous jouissons aujourd'hui de l'ouvrage des morts ; voilà pourquoi je viens de prier pour eux. — Mais les hommes qui ont fait sortir de terre cette merveille en ont joui eux-mêmes avant nous. Vous figurez-vous la dédicace de ce beau temple, les saints transports de la foule, les chants sacrés, les nuages d'encens sous ces voûtes toutes reluisantes d'or, toutes éclatantes d'azur et de vives couleurs, et ces religieux si heureux, si fiers de leur ouvrage, et ces pontifes consacrant ces murailles ! Ah ! je puis concevoir une journée si belle, et mon vieux cœur bat plus vite en y pensant, tandis qu'il reste froid devant toutes vos œuvres de papier.

— Mais si ces chartes, sont des *chartes-vérités*, si elles donnent, si elles tiennent tout ce qu'elles ont promis ?

— En connaissez-vous ?

— Mais..... pas précisément.

— Ici, l'œuvre de nos devanciers a tenu parole ; elle a offert sous ses sublimes voûtes, une habitation à Dieu, aussi belle, aussi noble qu'il soit possible à la terre d'en élever une

au créateur. — On a adoré, on a prié, on a été consolé dans cette église. — Beaucoup des hommes qui l'ont construite, y reposent, et leurs fils et petits-fils sont venus prier sur leurs tombes, et dans vos œuvres qui s'y reposera? — Ni le faiseur, ni l'héritier.—Quand on place en viager, faudrait au moins acheter l'aisance, la paix et le bonheur.

— Vous prêchez en converti. — Les hommes du mouvement m'appellent un *retardataire*, un *demeurant d'un autre âge*.... Ils trouvent que j'admire trop le *passé*, que je me plains trop du *présent*, et que je m'inquiète trop de l'*avenir*.

— Eh bien! moi, homme du passé, je vais user du droit de mes cheveux blancs, pour vous donner quelques conseils: ne regrettez du passé que ce qui est regrettable; à travers votre imagination, et les jours écoulés, vous le voyez tout doré d'honneur et de gloire; soyez juste, et faites-lui aussi sa part de taches et de défauts. Les siècles du moyen âge ressemblent à leurs chevaliers, grands pourfendeurs de géans, grands redresseurs de torts, hommes de fer qui étaient loin de n'avoir que

des vertus, mais qui avaient foi, dévoûment et amour, et auxquels on *pardonne beaucoup, parce qu'ils ont beaucoup aimé.*

— Vous me dites que l'on vous accuse aussi de trop vous plaindre du *présent.* — Mon ami, je conçois que vous ne vous en fassiez pas le prôneur; mais rappelez-vous que jamais rien de personnel ne doit se mêler à vos plaintes; il est noble de dire à ceux qui ont la puissance: Prenez garde; vous faites mal à celui-ci, vous froissez celui-là, et de ne pas crier pour soi-même. Rappelez-vous que les mauvais jours sont des momens d'épreuve, et que l'homme doit en sortir pur et fort. Ma devise, pour ces temps-ci, c'est *patience* et *espoir.* Malgré mes 86 ans, j'espère encore comme un jeune homme, et cependant, à mon âge, il y a bien peu de place pour l'espérance. Quant à l'avenir, qu'on vous reproche aussi de trop voir en noir, tenez, voilà un cachet, un ancien anneau, qui a, dit-on, appartenu à François I^er^, voyez son emblême et sa devise.....

Je regardai le cachet que le bon vieillard venait de me remettre, et je vis gravée sur

un onyx une petite nacelle battue des vents et des flots, comme perdue sur une mer en furie, avec ces mots, *A la garde de Dieu.*

— Il y a grande sagesse en pareilles paroles; je regrette cet ancien usage des devises.

— Oui, on y trouvait souvent morale et poésie. En remuant toutes les vieilles pierres des monumens que nos régénérateurs de 93 ont abattues, j'en ai souvent trouvé de bien curieuses; j'en ai un recueil que je vous montrerai un jour. Quand nos pères bâtissaient des monumens, comme Notre-Dame, comme Saint-Ouen, Saint-Maclou, le palais de justice et l'hôtel Bourgtheroulde, parmi leurs ouvriers, leurs manœuvres, ils avaient d'habiles dessinateurs, auxquels ils laissaient une grande liberté de ciseau. Aussi admirez cette variété dans les dessins de tous ces chapiteaux: ce n'est pas toujours l'éternelle feuille d'acanthe, tous les arbres des forêts ont l'air d'avoir été admis au concours pour orner la demeure de Dieu; parmi ces têtes d'anges, de vieillards, d'enfans, de lions et de griffons, quel jeu d'imagination! que de poésie en pierre!

— Ainsi, vous admettez que dans ces siè-

cles d'ignorance, il y avait de l'imagination et des idées poétiques parmi le peuple.

—Je le prouverais facilement; mais aujourd'hui je ne vous citerai qu'un exemple qui vous prouvera que pour être poète (je ne dis pas pour faire des vers), on n'a pas besoin d'avoir étudié dans les livres; c'est un paysan de votre pays qui me servira de preuve. Pendant les guerres bretonnes et vendéennes, un frère plus jeune que moi qui servait dans les armées royales fut dangereusement blessé; un soldat de M. de Frotté vint me l'apprendre. Mon frère désirait me voir, et vous sentez bien que malgré mes goûts pacifiques, mon devoir et mes affections me conduisirent aux champs ensanglantés de la Bretagne. Je me souviens que j'y arrivai vers la fin d'octobre, aux environs de la Toussaint. Aussi, ce que je vais vous redire est tout-à-fait de circonstance : ma preuve est liée au jour des morts.

Je n'étais que depuis une semaine auprès de mon frère; il allait mieux. Au milieu de l'agitation d'une telle vie, si différente de celle que j'avais menée jusqu'alors entre les alertes

et les coups de fusil, je trouvais encore quelques instans pour observer et étudier des mœurs si neuves pour moi, dans le bois où était établi notre quartier-général. On parlait beaucoup alors d'un paysan faiseur de chansons et de cantiques; son nom était Donatien Leblond, on l'appelait l'*inspiré*. J'avais grande envie de le voir et de l'entendre.

Le soir de la Toussaint, un ami de mon frère me dit de le suivre et qu'il me ferait connaître le poète rustique. Je ne me fis pas prier, et tous les deux nous nous éloignâmes du quartier, et prîmes une route solitaire. Au bout d'une demi-heure de marche, nous arrivâmes à un grand espace vide; là, nous crûmes entendre quelque bruit, mon guide mit un doigt sur sa bouche, et me fit un signe de silence; nous nous assîmes sur un tronc d'arbre renversé; devant nous, nous avions une immense bruyère; derrière nous, la lisière du bois formant une haute muraille; des nuages gris et pluvieux s'entassaient à l'horizon, et le vent sifflait sur nos têtes dans les rameaux dépouillés. Dans ce calme triste et solennel, nous distinguions une voix d'homme,

et nous vîmes au pied du tertre sur lequel nous étions assis, deux hommes, l'un vieux et l'autre jeune. Le vieillard pleurait, et le jeune, que l'ami de mon frère me fit connaître pour Donatien Leblond, lui parlait, et cherchait à le consoler. Il disait :

Vous avez tort de pleurer autant... Allez, les morts sont plus heureux que nous.... Ils ont fini leurs journées de travail;.. le dimanche qui ne finira pas, est venu pour eux!.... Ils se reposent,... et nous, quand nous reposerons-nous? Votre fils en sait plus que nous, au jour d'aujourd'hui, nous ne voyons rien par delà ces nuages, nous ; et lui, voit tout...

Et puis, père Anselna, vieux père, que c'est un grand bonheur de mourir comme lui, à l'approche de la fête des morts;.... ce jour-là on dit tant de prières pour les trépassés, qu'ils ne restent pas long-temps dans le purgatoire ; de la terre où nous sommes, nous les élevons au ciel en priant pour eux.

On m'a assuré que dans la nuit qui suit celle de la Toussaint, les hommes qui sont en état de grâce, et qui vont veiller dans les cimetières, voient des choses qui feraient bien

peur à bien des gens ; mais que je voudrais bien voir... On dit que les saints qui sont au paradis en descendent pour chercher leurs parens et leurs amis qui sont morts. C'est dans la nuit des Trépassés qu'ils viennent les délivrer ; alors on entend des voix bien douces au-dessus des cimetières, ces voix sont celles de mères, de pères qui appellent leurs enfans,... et quelquefois des fils qui appellent leurs pères,... et qui leur disent : Venez, vous êtes purs aujourd'hui ; venez, nous vous attendons bien par-dessus les nuages !...

Et alors ceux que Dieu favorise de ces visions voient la terre des fosses remuer ; et, du gazon qui s'entr'ouvre, des figures blanches comme la neige s'élever en emportant au ciel les croix qui avaient protégé leurs tombes ;... mais il y a des tombes qui ne s'ouvrent pas, ce sont celles des hommes qui n'ont point encore été pardonnés et pour lesquels on n'a pas encore assez prié...

A mesure que Donatien avait redit toutes ces consolantes croyances au malheureux père, nous avions entendu les sanglots du vieillard diminuer ; bientôt nous le vîmes se

lever, et après avoir embrassé le jeune paysan, il s'éloigna en s'essuyant les yeux.

L'ami de mon frère me dit alors : « Voilà *l'inspiré* seul, je vais vous laisser avec lui, tâchez de le faire parler. »

Je descendis du tertre où nous étions restés cachés, assis derrière des broussailles, et m'approchant de Donatien, je lui dis : Vous venez de consoler un peu ce brave homme qui s'en va... Où avez-vous appris toutes les choses que vous lui avez dites...

— Oh ! Monsieur, ce sont les croyances de chez nous ; je les tiens de ma mère, et ma mère les avait apprises de la sienne.

— Vous les avez redites d'une manière touchante..... Donatien, vous êtes donc poète ?

— Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire, répondit le paysan, et son visage ordinairement pâle se colora un peu.

— Je veux dire que vous aimez et que vous savez admirer la nature... la solitude vous plaît plus que les jeux de vos compagnons, et souvent vous redites ce que vous avez ressenti...

— Oh ! Monsieur, vous vous trompez; je ne sais pas redire ce que je ressens, et voilà ce qui me fait de la peine. J'entends bien au-dedans de moi une voix qui chante ; mais je ne puis la faire entendre aux autres... Si j'avais été élevé à la ville, je pourrais peut-être dire tout ce que j'ai lu... Et parlant ainsi il me montrait et sa tête et son cœur...

— Si vous aviez été élevé à la ville, vous seriez moins poète que vous ne l'êtes; croyez-moi, mon ami, le spectacle de ces forêts, de ces déserts, de cette étendue, agrandissent plus l'ame que la vue des rues et des maisons.

— Aussi je ne me plains pas d'habiter les champs, reprit Donatien, je m'y plais plus que dans les villes; là on fait trop de bruit. Ce que j'aime le plus, c'est le silence de la nuit... Quand je suis chez nous, je me lève souvent long-temps avant le jour, et debout sur le seuil de notre chaumière, je regarde la lune et les étoiles... Mon livre d'heures dit bien vrai, elles racontent la gloire de Dieu mieux que la voix des hommes.

— Cependant vous pensez que la voix de

l'homme est agréable au créateur ; car vous avez fait des cantiques?..

— Quelquefois des cris d'amour et de reconnaissance sont partis de mon cœur... j'ai demandé à tout ce que je voyais, aux forets, aux rivières, aux oiseaux, aux troupeaux de chanter avec moi ;.. et quand j'entendais le vent dans les arbres, ou le bruit des torrens ou le chant des petits oiseaux, je me taisais,.. j'écoutais, et mon cœur battait,.. et je pensais à ma mère qui est dans le ciel, et puis les larmes me venaient dans les yeux, des larmes que j'aime,.. plus que bien des joies !

Pendant que Donatien me parlait ainsi, je vis les nuages se colorer peu à peu, et cet horizon qui était naguère froid et blafard, était devenu vif et animé. Le rouge et l'or s'étendaient dans l'occident, et toute la nature, les arbres, la bruyère avaient l'air de se réchauffer à cette teinte de feu.

— Ce coucher du soleil nous promet pour demain une belle journée, dis-je au poète paysan.

— Je crois que vous vous trompez, monsieur, il y a dans ce rouge plus de tempête

que de beau temps. Cette nuit, nous aurons le coup de vent des morts; nous entendrons bien leurs voix dans la forêt. On dit dans notre village, lorsque l'on entend l'ouragan des trépassés, que ce sont les morts délivrés de leurs tombes qui font tout ce bruit en voltigeant avec leurs suaires, et courbant les vieux chênes des bois et les ifs des cimetières. Vous, monsieur, qui avez lu bien des livres, croyez-vous à toutes ces choses que l'on raconte des morts ?

— Sans adopter toutes ces croyances, je suis loin de les rejeter avec dédain ; j'aime à croire que la mort ne rompt pas tous nos liens avec les parens et les amis qui n'habitent plus la terre, et j'ai la conviction, comme vous l'avez vous-même, que nos prières peuvent délivrer les prisonniers du tombeau..... Aussi la triste fête de demain est une de celles que j'aime le plus, on peut la nommer la *fête de la délivrance*. Quelle de nos familles n'y est appelée? lequel d'entre nous n'a pas parmi les siens un captif à délivrer.

— Oh, surtout dans ce temps de guerre et de malheurs : tenez, monsieur, voyez toutes

ces feuilles que le vent fait tomber de ces grands arbres, les hommes tombent de même; et tous ne tombent pas purs... De tous ceux que j'ai connus dans notre village, il en reste bien peu; je ne suis pas vieux, et cependant combien j'en ai vu partir avant moi?

— Mais, Donatien, avec vos goûts solitaires et tranquilles, comment vous êtes-vous fait soldat, cette vie d'aventures, de mouvement et de bruit doit peu vous plaire?

— Ah! monsieur, ça me plairait bien moins de rester tranquille et sans danger, car il y aurait honte à moi de ne pas faire ce que fait mon vieux père; et puis ces *patauds* n'ont-ils pas brûlé notre maison? n'ont-ils pas tué notre curé? n'ont-ils pas pillé et volé notre église?.... et la vengeance m'est-elle défendue? Ah! il est bien sûr qu'il y a un grand plaisir à rester assis au fond de la vallée à écouter le petit bruit du ruisseau, à regarder le ciel bleu sur sa tête, à remercier Dieu des merveilles du matin et du soir..... Mais il y a aussi un autre plaisir..... C'est de se trouver avec ses compagnons, avec ses amis à l'entour de son drapeau, marchant contre les ennemis de

Dieu. Alors les cris de *vive le roi*, le bruit du tambour et les coups de fusils, l'odeur de la poudre, la fumée des canons vous enivrent... On se dit : Je fais mon devoir, et l'on va de l'avant... Au premier jour, une balle me couchera peut-être à bas ; — eh bien ! que la volonté du bon Dieu soit faite, je me réveillerai dans le ciel, et j'y retrouverai ma mère.

Enfin j'avais rencontré ce que j'avais cherché long-temps, un poète qui n'avait étudié dans aucun livre, et auquel les beautés de la nature avaient été révélées par la nature même, sans que le doigt d'un homme les lui eût indiquées. Dans ces sentimens exaltés, revêtus de paroles si simples, j'avais trouvé un grand charme ; c'était tout le contraire de ce que j'avais presque toujours vu dans le monde, où la plupart du temps les pensées les plus communes s'enflent de mots pompeux. Ici c'était de l'or tout brut et encore tout recouvert de la terre de la mine ; et là ce n'est souvent qu'un vil plomb caché sous une fausse dorure.

Le Chant du Barde

ET

ARTHUR DE BRETAGNE (1).

J'ai quitté mon pays, et je chante encore... Je chante et l'écho de notre Bretagne ne redit plus mes refrains.

Comme le chêne qui a vieilli sur la montagne, je me réjouissais au soleil de la patrie... et voilà que j'ai été cruellement déraciné des

(1) Tout le monde se souvient de la triste et touchante histoire d'Arthur, fils de Geoffroy Plantagenet et de Constance de Bretagne. Lequel de nous n'a donné des pleurs à ce vaillant et royal enfant, volé de sa couronne par celui qui aurait dû prendre sa défense ? Arthur, traîné captif à la suite du cruel et lâche Jean-sans-Terre, a gémi dans les campagnes et les villes de Normandie, et Rouen particulièrement a gardé le souvenir du bourreau et de la victime. Le chant que nous donnons ici a été répété par les échos de la Seine, il y a six cents ans.

lieux où j'étais né, des lieux où je voulais mourir !.... et me voilà sur une terre étrangère, et je chante encore, et l'écho de notre Bretagne ne redit plus mes refrains.

❀

Que le vieux chêne soit battu de l'orage, c'est bien, car il a force pour résister; mais que la jeune fleur soit épargnée par la tempête; à elle, il ne faut que le souffle du matin, la brise du soir et la rosée des nuits !.... O Dieu d'Alain et de Judicaël ! n'aie pitié ni de mes cheveux blancs ni de mes longues infortunes, courbe moi sous de nouveaux malheurs, mais accorde au fils de Constance, à Arthur, mon maître et mon souverain, la protection que sa noble mère réclame !.... que son bon droit triomphe, et je chanterai ta gloire, et je chanterai ton nom, et l'écho étranger répétera mes refrains.

❀

Le jour où Arthur est né, est le jour où le ciel a vaincu l'enfer..... Notre petit Breton a été baptisé au milieu des saintes joies de l'é-

glise; avant sa naissance, que de prières et de neuvaines! après sa naissance, que de cantiques de liesse et d'amour! que de fleurs et de guirlandes appendues aux chapelles et aux fontaines des bois! O Dieu d'Alain et de Judicaël! hier tu fis notre joie, aujourd'hui tu fais notre peine, et demain tu peux faire notre bonheur! Ecoute ma prière, et je chanterai ta gloire, et je chanterai ton nom, et l'écho redira mes refrains.

❀

Arthur est l'amour de la Bretagne; il est la fleur du pays..... Nous le montrions avec orgueil aux étrangers..... Nous le montrions avec espérance à nos enfans; nous leur disions: Il régnera sur vous..... Mais le voilà proscrit et fugitif!.... Constance le montre à son pays! Constance t'implore pour son fils, ô Dieu d'Alain et de Judicaël! Entends la, que son bon droit triomphe, et je chanterai ta gloire, et je chanterai ton nom, et l'écho redira mes refrains.

❀

Arthur, mon jeune maître, écoute ma voix rude et sans flatterie; tu n'es plus aux champs de Bretagne; les prairies de Neustrie sont plus belles et plus vertes que nos landes et nos bruyères; les palais où tu languis sont peut-être plus beaux que ceux de ta mère... Mais Arthur ne te laisse pas charmer par tous ces attraits, garde ton cœur tout entier à ton pays..... Vaut mieux y être pauvre que riche chez l'étranger! Vaut mieux s'asseoir libre sur un rocher de nos rives, que sur les marches d'un trône qui n'est pas à toi; Arthur, sois toujours Breton... et je chanterai ta gloire, et je chanterai ton nom, et peut-être un jour l'écho de notre pays répétera mes refrains.

❀

Arthur, si tu étais encore au pays paternel, tu n'aurais qu'à grandir et à attendre pour régner; mais la trahison t'a chassé de ton héritage..... Aujourd'hui il te faut reconquérir ton droit; sois soldat pour être prince!.... Que tous tes jeux soient rudes et mâles, habitue tes mains à l'épée et à la lance, et tu tiendras mieux le sceptre, si un jour le ciel te le

rends ! Oh ! si ce jour de la justice vient, alors, puissant Dieu d'Alain et de Judicaël, alors je chanterai ta gloire, je chanterai ton nom, je mourrai en te bénissant, ma main laissera tomber la harpe, et l'écho de la Bretagne aura redit mon dernier refrain.

Souhaits pour l'année 1832.

Rouen.....

Au retour du 1er de janvier, bien des gens se disent : C'est là que sont la richesse, le pouvoir, la source des places et des faveurs, c'est là qu'il faut courir, et l'on voit la foule se hâter, se coudoyer, pour aller souhaiter du *bonheur aux heureux de ce monde.*

Ainsi, au fleuve qui déborde, on va souhaiter des ondes; et du ruisseau qui a long-temps fertilisé la contrée, mais qui est prêt à tarir, on n'a souvenir ni souci.

Telle est ma coutume : quand revient le jour des souhaits, c'est à ceux qui ne sont pas riches en bonheur que je cours porter l'aumône de mes vœux. Sur cette route-là, je suis peu foulé, peu coudoyé; mais le chemin est propre, et je suis sûr de ne m'y pas salir.

Voyons donc quels sont ceux sur lesquels l'adversité pèse le plus, et commençons par eux.

Le pire des maux est, sans contredit, l'exil; c'est donc à ceux qui sont condamnés à vivre loin du sol natal que je pense avant tout.

Je souhaite à tout exilé sa patrie.

Je souhaite à mon pays, à la France, paix, union, prospérité et gloire; qu'elle reprenne, parmi les nations, le haut rang qu'elle a occupé pendant tant de siècles; que son gouvernement soit respecté au-dehors et béni au-dedans; pour stimuler l'émulation de nos enfans, qu'elle ne se dépouille point de l'illustration que lui ont donnée nos pères, et qu'elle lie ensemble, par une chaîne de gloire, le passé, le présent et l'avenir.

Je souhaite, pour qu'elle atteigne ce but, que les provinces soient rendues à leur primitive importance; qu'elles recouvrent leurs anciennes franchises et libertés; que le suc de leur sol n'aille plus se perdre dans la boue de Paris; que les fortunes se dépensent aux lieux d'où elles sont parties; que

les fils fassent du bien où leurs pères en ont fait ; que les hommes à idées généreuses trouvent, dans de sages institutions, à employer leur zèle et leurs talens à l'endroit où leur vie est connue et leur nom respecté, que là ils exercent des emplois d'autant plus enviés, qu'ils seraient le prix de la faveur populaire, et non la récompense des services d'antichambre.

Je souhaite que des noms historiques, dans les divers états de la société, se fassent gloire de rester attachés à la province, pour que des intérêts majeurs de fortune, de considération, se groupent autour des villes, foyers de patriotisme, et vrai rendez-vous des influences locales.

Je souhaite à mes compatriotes une extension de droits politiques, une véritable participation aux affaires de la commune et de la province, et qu'ils puissent, librement et consciencieusement, émettre leurs vœux dans l'intérêt général du pays.

Je souhaite que chaque Français qui a un impôt à payer ait un vote à donner.

Je souhaite que les meilleures garanties des

institutions humaines, la religion et la conscience, soient respectées.

Je souhaite que la tolérance pour tous les cultes se montre autrement en 1832, que par des processions troublées, des églises pillées et des croix abattues.

Je souhaite que le respect pour la liberté individuelle n'encombre plus les prisons.

Je souhaite que la liberté de la presse ne fatigue plus, par trois cents procès en moins de vingt mois, toutes les cours d'assises du royaume.

Je souhaite que si le ministère rend mon vœu impuissant, tous les journalistes incriminés trouvent un défenseur et un ami comme M. Berryer ; ce serait au moins un moyen de les raccommoder avec les procès.

Je souhaite que la prospérité publique ne fasse plus éclater autant de faillites.

Je souhaite que les économies du gouvernement à bon marché n'enflent plus autant le budget.

Je souhaite que les provinces de l'Ouest et du Midi, quoiqu'elles ne soient pas dans la banlieue de Paris, soient regardées comme

françaises, et traitées autrement qu'en pays conquis.

Je souhaite que le cultivateur, soit qu'il porte un habit de bure, soit qu'il se revête d'une robe de laine blanche, soit qu'il travaille sans prier Dieu, soit qu'il le prie en travaillant, trouve une égale protection dans nos lois, et que l'autorité, les gendarmes, les procureurs du roi, les sous-préfets et les préfets n'envahissent pas sa demeure et ne l'en chassent plus.

Je souhaite que l'iniquité commise soit punie; que l'innocent froissé trouve un redresseur de torts; que les droits de la veuve et de l'orphelin soient défendus; que la misère soit aidée et secourue; que le pauvre n'ai plus besoin de prendre les armes, et de s'aller faire tuer pour ne pas mourir de faim.

Je souhaite que Rouen reprenne chaque jour davantage la vie, le mouvement et la prospérité du commerce, la bienfaisance que cette ville montre en ce moment, doit lui porter bonheur.

Je souhaite que cette antique et noble cité, patrie de Jouvenet, de Restout, de Brumoy,

de Madame du Bocage, de Fontenelle et de Corneille, affranchie du joug de la centralisation, et dotée de nouveau de ses vieilles libertés et franchises, retrouve l'influence à laquelle elle aurait droit de prétendre comme capitale de la Normandie.

Je souhaite qu'au pays de Corneille on aime toujours les lettres et qu'elles y trouvent toujours encouragement et protection.

Je souhaite à une ville si riche en monumens du moyen âge, des autorités qui les comprennent et qui les défendent des ravages du temps.

Je souhaite que la Cathédrale, que Saint-Maclou, que Saint-Ouen soient délivrées de ces dégoûtantes baraques qui se sont attachées comme une lèpre à leurs saintes murailles.

Je souhaite que l'incomparable hôtel Bourgtheroulde soit sauvé de la bande noire, que la petite tourelle consacrée par Jeanne-d'Arc, et que le magnifique bas-relief du champ du Drap-d'Or soient restaurés. Je fais ces derniers souhaits pour que nous ne passions pas pour des barbares.

Enfin, pour que mes vœux ne soient pas

vains, je les adresse à celui qui peut seul les réaliser, et je lui dis avec le poète:

Donne au malade la santé,
Au mendiant le pain qu'il pleure,
A l'orphelin une demeure,
Au prisonnier la liberté.

Les Etrennes.

Rouen....

Il y a un temps où l'on aime bien les étrennes, c'est celui où l'on en reçoit, alors qu'on ne voit dans le premier jour de l'an qu'un jour de fête et pas une année de plus qui vient vous vieillir.

Il y a encore un temps où l'on aime les étrennes, c'est celui où l'on peut en donner; mais quand on a assez vécu pour n'être plus jeune, pour n'être plus riche, et pour se voir rangé parmi les *vaincus*, ce n'est plus un si beau jour que celui des étrennes!

Eh! que voulez-vous que donne un *vaincu*? qu'aura-t-il à offrir à ce *vainqueur* qui prend possession de ses nouveaux domaines, et qui s'y asseoit en maître?

— Ah! croyez-moi, il vous reste encore quelque chose à lui donner.

— Quoi donc?

— *La paix de la conscience, et le calme des vaincus.*

— Eh bien ! je la leur donne.

— Mais vous voilà comme les flatteurs du pouvoir, pensant d'abord aux heureux... Et à ceux dans la mauvaise fortune que donnez-vous ?

— *Le souvenir du bien qu'ils ont fait:* il n'y a pas de demeure si sombre, que cette pensée ne réjouisse un peu ; et puis je donne encore à ceux qui vivent sous le toit de l'étranger, *quelques mots, quelques marques de ressouvenance venant du pays ;* et c'est pour eux comme quelques gouttes de miel dans leur coupe d'amertume !

— A la vieillesse, que donnez-vous ?

— Résignation.

— A l'enfance ?

— Espoir.

— A celui qui est resté fidèle au malheur ?

— Sa conscience.

— A celui qui l'a trahi ?

— Encore sa conscience.

— Pour les rois d'aujourd'hui, quelles sont vos étrennes ?

— La force de vouloir, l'art de bien choisir les hommes, et la connaissance de leur siècle.

— Aux peuples?

— Assez de liberté pour se défendre des abus du pouvoir, et assez de religion pour se garder des écarts de la liberté.

— Savez-vous que vous prenez là un essor bien élevé pour un pauvre vaincu!

— C'est qu'il en coûte moins à voyager dans les nuages que d'aller terre à terre. Demandez plutôt aux Blanchard, aux Garnerin, aux Margat. Là haut, point d'hôtelleries à enseignes dorées, pas de séduisans magasins, pas de ces brillantes boutiques qui attirent et qui ruinent. Dans ces régions élevées, d'où vous me faites redescendre, toutes les *étrennes* que je prenais pour les donner à qui de droit, étaient morales, et ne me coûtaient rien. Mais ici.....

— Vous aurez beau dire, homme que vous êtes, c'est parmi les hommes qu'il faut vivre, c'est terre à terre qu'il faut marcher; c'est dans ces rues Grand-Pont, des Carmes et Ganterie qu'il faut se promener, admirer et acheter... Tenez, arrêtons-nous ici, regardez, voyez

quel luxe de fruits, de diamans, de fleurs, de marbre et de bronze, tout cela, c'est du sucre...

— Oui, tromperie, rien que tromperie, c'est comme dans le monde. Voyez cette probité, ce dévoûment, ces sermens de fidélité; qu'un vent d'adversité vienne à souffler, et toutes ces choses disparaîtront, comme tout ces jolis riens fondraient sous un rayon de soleil... Mais puisque vous le voulez, entrons dans ces magasins, vrais palais de féerie... choisissons parmi toutes ces fleurs... Voilà une couronne d'immortelles, envoyons-la à notre ami Berryer... Oh! regardez ce caméléon, comme ses couleurs changent à vue d'œil! tout-à-l'heure elles étaient brillantes les voilà ternes. Je l'achète et l'envoie à M. B.

— Et ce paquet de plumes d'aigle, à qui le donnerons-nous?

— A Châteaubriand.

— Et cette lyre d'or, si belle, si resplendissante, que rien n'a terni?

— A Lamartine.

— Et ce joli dessin?

— Que représente-t-il?

— Une scène d'hiver, un pauvre vieillard enveloppé d'un bon manteau, prie près du feu de son humble foyer;.. ses yeux, ses mains sont levés vers le ciel, lisez la devise au bas de ce tableau : *je ne les vois plus, mais je les bénis encore.*

— Je prends ce dessin, et je sais à qui je l'enverrai.

— Je vous devine... Je vous vois des larmes dans les yeux,.. je sais à qui vous pensez... mais venez par ici ; ici il y a de quoi rire.

Regardez ces étrennes à nos ministres : chacun de ces objets a son étiquette toute mise.

Sur cette nouvelle édition de la *Civilité puérile et honnête* je lis : A M. Casimir Périer.

Sur ces cierges et ces fusils Gisquet : Au maréchal Soult.

Sur ce drapeau tricolore, pour remplacer celui qu'il a brûlé en 1814 : A M. d'Argout.

La croix..... de Saint-Germain-l'Auxerrois : A M. de Montalivet.

Une image... parce qu'il a été *bien sage :* Au général Sébastiani.

Une torche... de Carbonaro : A M. Barthe.

Une *dalmatique* neuve, celle qu'il portait

à la grand'messe de la fédération devant être usée : A l'abbé baron Louis.

Le petit commandement de la petite flotte de don Pédro : A M. de Rigny.

— Mais sortons d'ici ; nous nous ruinerions si nous envoyions à chacun ce qui lui convient. Ce faisceau de petits drapeaux de toutes les couleurs, comme ça irait à M. de Sémonville ! — A M. Persil, ce charivari... à la huzarde... Je vous le répète, sortons d'ici.

— Nous voici devant le *Martinet* de Rouen, allons feuilleter ses satyres lithographiées. Oh ! les plaisantes caricatures ! quelle foule de valets en livrée tricolore criant : *Gare dessous, voilà les étrennes !* et jetant à foison croix, grands cordons, épées, épaulettes, pensions et bâtons de maréchaux. Malgré ce cri de gare, on ne fuit pas de dessous l'averse ; nous y voyons au contraire des hommes d'épée et de robe, des colonels et des procureurs-généraux !

— En voici une plus curieuse encore : tous nos ministres entourent une table chargée de mets et de bouteilles, de caraffes et de cristaux ; un personnage que je n'ai pas pu bien

reconnaître, car il tourne le dos au spectateur est assis parmi eux; dans la main d'un des convives on lit la carte du festin, portant les mets suivans :

Programme en capilotade. — Tranquillité à la Lyonnaise. — Commerce frit. — Liste civile aux cornichons. — Opposition glacée. — Censure à la mode. — L'oie à toutes sauces. — Héros de juillet en compote. — Liberté en fricassée. — Garde nationale (panade). — Honneur en marmelade. — Budget soufflé. — Restauration (consommé). — Pologne en charlotte russe. — Arbitraire à l'Italienne. — Chambre truffée. — Pairie farcie. — Caricature au gros sel. — Constitutionnel en papillotes.

— *Où allons-nous? chez Leroux.* Tel est l'écriteau ou l'enseigne qui se lit au-dessus d'un brillant magasin de la rue Ganterie, espèce de *petit Dunkerque*, où le cristal, l'ivoire, la nacre, le bronze, l'acier, l'or moulu, le plaqué, le vieux laque chinois, les bois blancs, l'acajou, le palmier et le cèdre se voient sous mille formes variées. C'est là qu'on trouve coffrets gothiques à fermoirs contour-

nés, boîtes à ouvrages en bois de cèdre incrustées de nacre, semblables à celles que les chevaliers croisés rapportaient aux dames de leurs pensées à leur retour de Palestine, où ce genre de travail se continue encore aux portes du Saint-Sépulcre; écrans à scènes mouvantes et changeantes comme celles du monde; *souvenirs* en matières fragiles, mais qui dureront bien plus encore que les souvenirs de reconnaissance de certaines gens.

Du magasin Leroux chez le libraire Legrand, il n'y a qu'un pas, et c'est là que l'on peut, comme nous l'avons déja dit, trouver, ainsi que chez M. Fleury, de bonnes, d'élégantes et solides étrennes; là des *Keepsakes* dorés sur tranche; des Lamartine sur vélin; des *Tourists* en Italie, en Suisse, en France et en Angleterre. Et auprès de ces livres de luxe, le petit almanach populaire *du bon Français*, *l'Album des incorrigibles et la Muse royaliste.*

Après avoir indiqué à mes lecteurs les étrennes qu'ils trouveront à acheter ou à donner, qu'il me soit permis de dire qu'il m'a été adressé, comme don du premier de l'an, un

Matthieu Lænsberg de Liège. Ses *prédictions* sont curieuses... Voici ce qu'on y lit... mais non toute réflexion faite, je ne les dirai pas ; on pourrait peut-être les prendre pour des *vœux ;* interpréter mes intentions et la tendance de mes pensées, et répéter ces fameuses paroles, en me présentant à mon tour à messieurs les jurés.

Rappelez-vous, messieurs les jurés, que ce n'est pas un homme que vous avez à juger, mais un système.

Pas des prédictions, mais des vœux.

Les Rois.

Ce n'est pas nous qui oublierons ces bonnes vieilles fêtes que nos pères ont chômées si long-temps; ces solennités de familles, telles que *Noël*, le *premier de l'an* et le *jour des rois*. Il y avait, à notre sens, une grande sagesse dans l'institution de ces fêtes du foyer, qui rapprochaient souvent les hommes prêts à se diviser, qui resserraient des nœuds de parenté et de société prêts à se rompre.

Nous le disons avec amertume, la France en renonçant à toutes ces saintes traditions du passé, dessèche son présent et n'embellit point son avenir. Que sera un peuple sans souvenirs et sans espérances? Dussent nos hommes d'état en rire et hausser les épaules, nous dirons hautement que nous aimions à voir la famille aujourd'hui exilée, inviter ses proches parens à venir rompre avec elle le gâteau des rois. Ce bon accord, cette intimité

était d'un salutaire exemple pour la France, et aurait pu être un lien...

Chez les peuples du Nord et encore parmi les montagnards écossais, on ne peut jamais sans déshonneur se faire l'ennemi de celui avec lequel on a rompu le pain, avec lequel on s'est assis à table..... Je regrette que ce vieil usage ne soit pas dans nos mœurs...

Il faut le dire pour nous consoler, il y a encore en France des familles qui chôment la *fête des rois;* si elle n'est plus célébrée dans les palais, elle l'est toujours par ceux auxquels le passé peut offrir des souvenirs sans remords. Sous leurs toits, à pareil jour, il revient un peu de joie, et là, comme le dit le premier de nos écrivains, au choc des verres, aux éclats d'une douce gaîté, on tire au sort ces royautés qui ne coûtent ni soupirs, ni larmes; on se passe ces sceptres qui ne pèsent point dans la main de celui qui les porte...

Quelquefois, dans ces fêtes de famille, la couronne de la fève, vient à tomber sur le jeune front d'un enfant !.. Alors la royauté s'embellit de grâces, d'innocence et d'espoir, et l'on sourit d'amour en criant: *Vive le roi!*

Le 21 Janvier.

Non, ce n'est pas la France qui a voulu la mort de Louis !... Non, ce n'est pas elle qui a répandu son sang !... Fasse donc le ciel que ce sang ne retombe pas sur nos têtes et sur celles de nos enfans, car nous sommes innocens du meurtre du juste, nous le sommes, et s'il en fallait une preuve, nous la trouverions dans ce rejet de l'appel au peuple! Oh ! ceux qui avaient soif du sang de Louis XVI, *Egalité* et ses complices savaient bien que leur victime leur échapperait si la nation était consultée. Aussi voyez l'énergie de quelques-uns, la bassesse des autres, et l'injustice de tous à repousser cette proposition. On dirait des cannibales qui ont déja fait leur part de chair humaine, et qui craignent qu'on ne vienne troubler leur horrible festin !... Pouvions-nous, nous le demandons à tout homme de conscience, pouvions-nous, pour l'honneur du nom français, trop nous séparer des

bourreaux de Louis XVI? Pouvions-nous trop établir aux yeux du monde entier qu'*eux seuls* avaient fait l'œuvre du 21 janvier, qu'*eux seuls* avaient tué un roi, une reine, un enfant, *un ange!* et que nous, nous étions purs de tous ces meurtres? La restauration, en instituant un jour de deuil et d'expiation, avait voulu constater à jamais des sentimens honorables pour la France, puisqu'ils désavouaient sa participation au grand crime.

Et voilà maintenant que des hommes qui se disent Français par excellence, veulent arracher du livre de nos lois la page où est écrite la loi de deuil et de regrets... Ce délire, cette envie de se confondre avec les meurtriers, de ne faire qu'un avec eux, nous rappelle cette frénésie du peuple juif criant devant le prétoire, alors que le juste des justes allait être immolé : *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans!* Malheureux! dirons-nous aux hommes d'aujourd'hui, vous étiez à l'abri de cette pluie de vengeance, de cette pluie de sang, vous pouviez n'en être pas atteints, vous pouviez rester purs,... pourquoi vouloir être souillés de ces taches que rien ne peut

effacer?... Et même, dans l'intérêt du nouveau pouvoir que vous avez créé, la fête expiatoire du 21 janvier était bonne et devait être conservée. Croyez-vous que le fils ne rougisse pas des crimes de son père?... Mais vous avez donc oublié les pompes de Saint-Denis?... N'allait-il pas, chaque année, avec sa femme et ses enfans, prier et pleurer sur la tombe de Louis XVI, et implorer la clémence de la victime en faveur des bourreaux?.. Certes, ce n'était pas des larmes hypocrites que Louis-Philippe répandait; vous lui faites donc violence, vous l'insultez donc, vous, magistrat, vous qui dites en plein tribunal que le titre de fils de régicide est un de ses plus beaux titres...

Scènes de White-Hall,

ou

LE FILS DU RÉGICIDE ANGLAIS.

— Que me parles-tu de fêtes et de plaisirs? Ce n'est pas à moi que conviennent ces choses, ce n'est pas à moi à me montrer au milieu des joies..... J'ai la tache sur le front..... Nous sommes encore dans l'année du sang. Le 29 janvier n'est pas loin...

— Idées de femme, que tout cela! vous avez la puissance...

— Oh! qu'elle me pèse!

— Oh! qu'elle me semblerait légère!

— Légère!.... Malheureux, tu ne sais donc pas ce qu'elle coûte? tiens, vois ces lettres, ces livres, ces vers, cette prose; partout, et en anglais, et en français, et en latin, et en grec, ces mots, toujours ces mots: *Fils de régicide! fils de régicide!*

— Lord protecteur! Je suis lord protecteur des trois royaumes. Voilà ce qu'il faut vous dire, vous répéter.

— Oui, tu as raison; je les répète aussi, je prends mon manteau de pourpre et mon chaperon herminé, et je dis: Lord protecteur! lord protecteur!.... Mais j'ai beau faire, sous ces mots pompeux je trouve toujours ceux-ci, écrits avec du sang: Fils de régicide! fils de régicide!

— Mais ce titre, pourquoi en rougissez-vous? nos amis le regardent comme glorieux!

— Tes amis! eh! Flectwood, qui sont-ils?

— Les *saints du Seigneur*, les meilleures têtes, les *têtes rondes* de l'Angleterre.

— Des hommes couverts de crimes, des meurtriers fanatiques.....

— Des amis de votre père.

— Qui l'ont perdu...

— Qui l'ont porté au pouvoir.

— Qui l'ont conduit au malheur.

— Qui ont fait sa gloire...

— Sa honte... ô Flectwood, sa honte et la mienne... Toi, qui l'as vu de près, comment peux-tu parler de sa gloire?

— J'ai vu les rois de l'Europe briguer son alliance.

— Oui,.. mais tu as vu aussi les divisions, les discordes, les haines de famille chasser la paix de ses foyers.

— N'a-t-il pas dédaigné, refusé la couronne d'Angleterre.

— N'a-t-il pas vainement imploré le repos, le repos d'une seule nuit sans pouvoir l'obtenir... Non, Flectwood, crois-moi, le régicide est un crime odieux, exécrable!.. On dirait que les rois ont plus de sang que les autres hommes, et que lorsqu'on les a frappés de la hache, ce sang ne s'arrête plus... Souvent j'ai vu mon père, quand, sombre et agité, il se promenait à grands pas dans nos salles, reculer tout-à-coup, comme s'il avait craint de souiller sa chaussure, en répétant: *Il avait bien du sang!*

— Eh! ce sang était-il donc si pur? n'était-ce pas celui d'un tyran?

— Oh! quel tyran que Charles!..

— Oui, despote cruel, maudit du peuple anglais...

— Ah! Flectwood, tu as donc oublié que

ce peuple anglais disait, en voyant Charles Stuart, entouré de gardes et prisonnier, se rendant à la salle du jugement : *Dieu préserve Votre Majesté.*

— Je me souviens qu'alors un homme lui cracha au visage.

— Alors souviens-toi aussi de son noble sang-froid. Le roi de la Grande-Bretagne (il l'était encore) essuya tranquillement son visage, et dit : Merci, merci. Ceci est une ressemblance de plus avec mon Sauveur.

— Richard, je ne vous conçois pas ; fils de Cromwell, vous vous faites stuartiste !

— Non, je tâche de me faire *juste*.

— Faites-vous *fort*.

— Dis-moi le secret de l'être sans justice. Puis-je bien faire observer ce grand commandement du seigneur : *Tu ne prendras point le bien d'autrui*, si je ne me dépouille de ce qui n'est pas à moi... Le peuple regarde en haut pour chercher ses exemples, et quand il me verra...

— Quand il vous verra la couronne...

— La couronne ! mon père, avec son large front, en a eu peur... et tu veux que moi !..

— Oui, je veux vous donner la force qui vous manque et l'éclat magique de ce bandeau royal, vous donnera ce que vous n'avez pas.....

— Flectwood! Flectwood! tu ne dis pas toute ta pensée.

— Comment.

— Tu veux être frère de roi!

— Eh bien oui, je le veux, et votre sœur le veut encore plus que moi...

Ah! ma sœur! ma sœur!.. je ne croyais pas que tant d'ambition pût entrer dans le cœur d'une femme.

— Elle comprend la gloire... Elle est l'homme de sa famille.

— Elle a fait le malheur de mon père. Elle veut faire le mien... Ah! tant que le Seigneur m'accordera des jours, je me souviendrai que pendant le jugement de Charles Stuart, nous tombâmes tous aux pieds de mon père, moi, ma mère et mes deux sœurs Elisabeth Claypole et Marie Falsombridge. A force de prières, nous avions touché le cœur du terrible Olivier; à force de larmes, nous avions amolli sa puissante main. Il allait laisser

échapper la hache... et ta femme, oh! Flectwood, ta femme est venue rouge, l'œil en feu, palpitante, échevelée, dire que les *cavaliers* ameutaient le peuple de Londres, que Charles allait être sauvé par eux, et que si la tête du tyran ne tombait pas tout de suite, celle du premier républicain de l'Angleterre serait plantée ignominieusement sur une pique à Tyburn, comme celle d'un traître... et à toutes ces paroles de sang, elle mêla des paroles de religion et de patrie, de gloire et de puissance, d'humiliation et de mépris, qui furent mieux entendues que les nôtres... De nos bras, de nos étreintes, mon père s'élança, et sa main encore toute mouillée de nos pleurs signa l'arrêt de mort... La vois-tu, Flectwood, cette signature, la vois-tu? C'est sur mon front, qu'il l'a écrite;.. j'ai beau frotter, je ne puis l'effacer; elle est toujours là... elle me brûle. Elle est donc en lettres de feu, comme la marque de Caïn? O Flectwood! Flectwood, cache-moi à cette foule qui vient...

Parlant ainsi, Richard Cromwell s'était jeté dans les bras de son beau-frère, et dans

son égarement cachait son front sur l'armure de feu du général républicain.

— Enfant! enfant que vous êtes, disait le général, n'ayez pas peur, relevez la tête, regardez votre sœur Elisabeth.

— Ah! c'est vous, ma sœur...

— Oui, milord... Ireton vient de découvrir un complot tramé contre vous...

— Oh! encore un complot!

— Oui, affreux, épouvantable! vos jours étaient menacés...

— Grand Dieu! à qui mes jours peuvent-ils donc faire envie? A mon plus mortel ennemi je ne souhaite pas comme malédiction, une autre vie que la mienne.

— Mon frère, vous blasphêmez; le Seigneur vous a tout donné, le sceptre pour rendre justice, et le glaive pour frapper. Tenez, voilà la liste des partisans de Charles, de ceux qui voulaient votre tête...

— Ma tête, je la donnerais pour rien.

— Elle peut dès demain s'orner d'une couronne.

— Oui, milord, votre sœur a raison, un parti vous l'offre...

— Oui, pour l'avoir, il ne faut que frapper.

— Frapper... toujours frapper!..

— Il le faut pour régner... Allons, mon frère... soyez homme.

— Vous, ma sœur, soyez femme... et demandez-moi autre chose que mort et proscriptions.

— Je veux justice.

— Et moi grace! s'écria une jeune femme en venant tomber aux genoux du protecteur, et moi grace!

— Ah! te voilà, toi, Marie; toi, bonne petite sœur; toi qui ne me demande jamais de répandre le sang;.. et quelle grace viens-tu solliciter?

— Celle du chef des *Cavaliers*, qui vient d'être arrêté.

— Quel est-il?

— On murmure un grand nom, répondit lady Mary Falcombridge...

— Tant mieux, s'écria Elisabeth Fleetwood, tant mieux, plus haut est la tête, plus belle elle sera à voir tomber.

— Honte! honte! Elisabeth, de parler

ainsi; c'est donc le lait d'une tigresse que tu as sucé?

— Non, c'est le sang d'un tueur de roi qui coule dans mes veines; je le sens et j'en suis fière... Oh! si mon père avait eu le bras plus long; s'il avait pu aussi atteindre ces autres têtes,.. et étouffer ces petits louveteaux; ces fils de rois qui grandissent pour notre tourment... Oh! si le puissant Olivier n'avait écouté que moi.

— Oh! si notre père avait été arrêté par nos sanglots et nos gémissemens, s'il n'avait pas rejeté la prière de sa fille bien-aimée, de la douce Brigitte Claypole, que nous serions heureux!

— Seriez-vous à White-Hall?

— Non, non, nous n'y serions pas; et le malheur et le remords n'y seraient pas avec nous.

— Que parlez-vous de remords, mon frère, est-ce vous qui avez fait l'œuvre?

— Non, mais c'est moi qui en recueille le fruit.

— Richard a raison, s'écria lady Mary Falconbridge, il n'a pas répandu le sang;

mais aux yeux du peuple, il a l'air de le boire et d'en vivre.....

— Du sang de Stuart je m'en enivrerais avec plaisir, ajouta avec une infernale expression lady Flectwood; et en prononçant ces cruelles paroles, elle était hideuse à voir. Son regard, ordinairement dur et hardi, devint semblable à celui d'une tigresse qui va assouvir sa férocité; son visage, rouge et couvert de boutons, devint plus rouge encore; et l'éclat de sa voix, en poussant ce cri de hiène, fut tel, que Richard, lady Falcombridge et Flectwood lui-même en tremblèrent d'effroi et reculèrent d'horreur...

Flectwood! que la Messaline de la république avait été prendre dans les derniers rangs du peuple, et qu'elle avait sali de son impudique amour, Flectwood ne put s'empêcher de blâmer de si affreuses paroles... Mais rien ne pouvait plus retenir la furie... Du sang des Stuarts, continuait-elle, j'en boirais comme de l'eau; n'ont-ils pas bu celui du peuple?.. Oh! je m'en souviendrai toujours; mon père alors ne faisait pas trembler les rois... C'est ici que je vis la femme du tyran,

sa superbe et dédaigneuse française; elle était là, entourée de jeunes seigneurs de sa nation; elle me regarda avec dédain et mépris et se mit à rire..... Eh bien, elle pleure aujourd'hui! La couronne et la tête de son mari sont tombées!.. et je suis du sang qui a fait toutes ces choses. Gloire à nous, nous sommes bien vengés. Oui, oui, elle était là, radieuse de parure et de magnificence, debout, près de cette fenêtre.

— Malheureuse, tu as donc juré de dire tous les noms, de montrer toutes les choses qui me tourmentent le plus et qui bouleversent mon ame, s'écria Richard Cromwell?... Cette fenêtre que tu nous montres, c'est celle du crime; c'est *par elle* que Charles a marché de plain-pied de la salle du trône à son échafaud.

— Eh! dit, avec un éclat de rire semblable à la joie d'un démon, la femme vindicative, n'était-ce pas une attention pleine d'égards pour le roi des Trois-Royaumes? C'est moi qui l'avais soufflée à mon père.

— Oh! oui, tous les apprêts du supplice t'occupaient comme des apprêts de bal; Ireton

et Brudshaw vantaient ton goût en pareille matière.

— J'avais plus de cœur que toi ; j'ai vu la tête du tyran tomber et rouler de dessus l'échafaud sur le pavé de la cour...

— Ah ! moi je ne me vante pas de semblable courage !... C'est malgré moi que j'ai vu briller la hache de l'homme masqué. — Je voulais fuir. J'étais sorti du palais ; la foule me reconnut et me força de monter sur une voiture où un jeune homme se tenait debout Pendant que Charles parlait auprès du billot, un instant j'osai regarder. Stuart me paraissait majestueux et calme. Je le vis prendre la hache et y passer la main, puis il s'avança sur le bord de l'échafaud ; c'était le dernier adieu qu'il voulait dire. Comme on faisait du bruit auprès de moi, je criai *silence !* Mais le jeune homme qui était debout à mes côtés, me dit : Comment, *silence ?* Voulez-vous donc qu'on l'écoute ? il se dira innocent... Et puis quelques minutes après, le jeune homme battit des mains, trépigna de joie, cria vive la république !... La tête découronnée de Stuart venait de rouler à

terre... Moi, je ne voyais plus rien, je m'étais évanoui.

Ainsi les enfans de Cromwell, dans le palais usurpé des Stuarts, passaient leurs journées dans de pénibles souvenirs, de cruels remords et d'aigres récriminations. C'était là le bonheur, les joies de la famille du lord protecteur...

Cependant, le jour, à l'aspect de ces grands, de ces ambassadeurs des rois de l'Europe, affluant chez le fils d'Olivier Cromwell, et le soir, quand les mille lumières des lustres brillaient derrière les vitres et les courtines de soie, le peuple, assemblé devant le palais de White-Hall, enviait le bonheur de ses hôtes... Et pourtant, dans tous les trois royaumes, il n'y avait pas une pauvre cabane où il n'y eût plus de paix et de contentement que sous ces sompteux lambris.

Embarrassé et ne sachant que faire des crimes et de la gloire de son père, Richard Cromwell ne trouvait pas dans sa famille un moment de repos, et Dieu sait que le repos était ce qu'il aimait le plus. — Sa sœur Elisabeth Flectwood, tout en se disant républi-

caine, cherchait à lui donner envie de la couronne, tandis que lady Falcombridge, sœur bien-aimée du protecteur, lui disait sans cesse qu'il se couvrirait de gloire en rendant le sceptre au roi légitime.

Ce jour là, où Flectwood et sa femme avaient voulu entraîner le lord protecteur à un de ces horribles banquets républicains, où les *tueurs de rois* plaçaient au milieu de leurs tables, comme simulacre de la tête coupée de Charles Stuart, une tête de veau (1), couronnée d'un diadême dérisoire, ils y avaient mis l'un et l'autre beaucoup d'insistance, pour cacher davantage aux vraies *têtes rondes* leur arrière-pensée; mais, malgré toutes leurs prières, Richard, cette fois, n'avait pas cédé.

Lady Falcombridge, pour le remercier de cette preuve de caractère qu'il venait de donner, accourut, quand elle le vit seul, se jeter dans ses bras, en lui répétant:

— Oh! Richard, que je vous sais gré de n'avoir pas voulu aller à ce banquet de canni-

(1) Historique.

bales ; quand on s'asseoit à pareille table, il faudrait boire du sang.

— Chère Marie, l'idée seule me faisait horreur ; et puis, en y allant, je t'aurais fait bien de la peine, n'est-ce pas?

— Oui, ça brise le cœur de voir se mal conduire ceux qu'on aime : en vérité, la première, la plus douce, la plus enviable des joies, c'est quand un ami, un fils, un frère marchent dans la bonne voie.

— Et tu crois, chère Marie, que je suis dans la mauvaise.

— La mienne seule est la bonne, et nous n'y marchons pas ensemble.

— Élisabeth m'en dit autant.

— Ah! il y a du sang, de la trahison et du parjure dans le sentier qu'elle suit... Richard, tu aimais notre mère, tu adorais notre jeune sœur Brigitte ; si elles vivaient encore toutes les deux, elles seraient avec moi, elles feraient comme moi, elles te tendraient la main, et te diraient : Viens avec nous.

A ces douces paroles, Richard prit la main de sa sœur bien-aimée ; il lui dit à voix basse :

— Écoute : du côté d'Élisabeth, je vois

des crimes; et du tien, de superbes dédains à essuyer.

— Tu te trompes; le roi légitime..... ne pourrait qu'honorer.

— Qui?

— Toi, qui lui rendrais sa couronne.

— Mais pourrais-je lui rendre la vie de son père... La couronne, je sais bien où elle est; mais la tête de Charles.....

— Ah! Richard, ce n'est pas toi qui as commis le crime.

— Non... mais c'est notre père!

— Hélas! oui, c'est notre père!

Et le frère et la sœur se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et restèrent quelque temps sans parler.

— Le temps presse, Richard, déclare-toi pour Charles.

— Je suis moins vif que toi, il me faut du temps.

— Tu n'en auras pas. La république va te chasser; elle sait que tu as horreur de son fanatisme.

— Eh bien! je retournerai aux champs, portant avec moi *le bonheur de l'Angleterre*.

— Que veux-tu dire?

— Tu vois bien ces coffres, ils sont remplis d'adresses et de félicitations, dans lesquelles des milliers d'Anglais me répètent que mon avènement au protectorat assure le *bonheur de l'Angleterre* (1).

— Tu as des papiers d'une autre nature?

— Je brûlerai ceux-là...; ceux où il est écrit : *Fils de régicide, fais-toi justice toi-même!*.... Tiens, Marie, souvent j'ai été tenté de suivre ce conseil, et de quitter furtivement le pouvoir.., de m'échapper du palais comme un banqueroutier de son comptoir...

— Oh! il y a une manière d'en sortir bien plus digne de toi : rassemble et l'armée et le peuple, et les pauvres et les riches, et les grands et les petits, et dis-leur : La misère pèse sur vous, que Dieu fasse miséricorde à mon père...; mais je ne veux pas du bien qu'il m'a laissé... Mylords et messieurs, soldats et citoyens, rendons au frère du martyr cette couronne délaissée qui se couvre de poussière dans la salle abandonnée des couronnemens...

(1) Historique.

Allons la porter à Charles II. Le malheur l'aura éprouvé, rendu digne du trône.

— Comme tu es éloquente!

— Comme tu es froid!

— Non, tu m'as ému; mets ta main sur mon cœur; vois, tu l'as fait battre plus vite...

— Eh bien! décide-toi...

— Accorde-moi du temps...

— Le temps n'est pas à moi, c'est Dieu qui le donne et qui le retire... Hâte-toi.

— Dans un mois...

— Il sera trop tard... Tu le sais, le peuple murmure...

— Non..., hier il a crié *vive le lord Protecteur!*

— Ecoute, quel bruit, quelles voix se font entendre?... On dirait une mer en furie...

— Ecoutons!

— Ecoutons!...

— Oh ciel! c'est le peuple!... que crie-t-il?... (On entend au dehors:)

A bas! à bas *le Protecteur!* à bas *le cavalier Richard Cromwell!* à bas *l'ennemi des saints!* à bas *le papiste!*

— Marie ! Marie tu avais raison, il est trop tard...

A cet instant, les chefs du parti républicain entrèrent dans la grande salle où Charles Stuart avait entendu sa sentence; celui qu'on appelait encore lord Protecteur des trois royaumes était avec sa sœur, debout, près de cette fenêtre par laquelle Charles I^er^ était allé à l'échafaud; la résistance lui sembla dangereuse, et il abdiqua le pouvoir... Quelques jours plus tôt il aurait pu le remettre aux mains légitimes et s'acquérir la gloire dont Monk s'est couvert plus tard.

Or, qu'advint-il de cet homme sans nerf, sans caractère et sans décision?

Il tomba dans l'oubli du mépris, quitta l'Angleterre, moins pour se soustraire au parti royaliste que pour fuir des créanciers (1), car cet usurpateur malgré lui, était loin d'être avare; il avait consciencieusement payé toutes les dettes de son père, et s'était endetté lui-même pour lui faire faire de superbes funérailles; et plus tard il alla se faire insulter en

(1) Historique.

France par le prince de Conti, qui, ne le connaissant pas, lui demanda qu'était devenu *ce sot et poltron de Richard.*

Tristes paroles à entendre pour celui qui, ayant eu la puissance, aurait pu couvrir le crime de son père par un grand acte de justice, et cacher la tache du sang imprimée à son nom avec de la gloire; mais à certaines ames, faites donc comprendre les nobles élans du cœur? dites donc à l'oiseau de basse-cour de prendre l'essor de l'aigle.

Une Soirée de Château,

OU

LE COFFRE DE PLOMB.

.... 1831.

Tous les divers journaux avaient été lus; on s'était épuisé à parler politique; la soirée traînait en longueur; déja quelques femmes prenaient les *allegradors* pour allumer leurs bougeoirs; quelqu'un parla d'une histoire merveilleuse que je venais d'apprendre.

Oh! une histoire! une histoire! s'écrièrent les femmes. Est-elle de revenant? est-elle bien sombre, bien terrible? Et toutes m'entourèrent en me répétant: Contez-nous-la; contez-nous-la!

Et le cercle s'était resserré autour de moi, et tous les bougeoirs éteints avaient été remis sur la console de marbre.

Suivant l'antique usage, je commençai ainsi: *Il y avait une fois...*

Un jeune homme m'interrompant, ajouta: *Un roi et une reine.*

Non, pas du tout, répondis-je, ce n'était point un roi et une reine; mais un châtelain et une châtelaine.

N'interrompez plus, dirent les femmes au jeune homme : le silence rétabli, je continuai ainsi :

Il était près de huit heures du soir; un des gens de service entra dans le petit salon où se tient la famille, quand on ne reçoit que les amis et les habitués; d'abord il ranima le feu, alluma les bougies des lustres et des candelabres, avança à droite et à gauche de la cheminée toute réjouie par la flamme, six grands fauteuils, mit de l'ordre sur la table ronde du milieu, tout encombrée de corbeilles à ouvrage, d'albums, de lithographies, de caricatures, de livres, de journaux et même de jouets d'enfans. Puis, prenant de l'eau de Lubin, il en jeta quelques gouttes sur une petite cassolette et parfuma le salon, tout prêt à recevoir ses maîtres.

Ils ne tardèrent pas à venir; le bruit de quelques portes ouvertes et fermées, annonça

que le dîner venait de finir : sur les épais et moelleux tapis les pas ne se faisaient point entendre.

Le châtelain, roulant sur lui-même, entra le premier, donnant le bras à la châtelaine, dont la démarche était lente et triste ; venait ensuite la nombreuse famille. Au milieu du jeune groupe marchait une femme de plus de cinquante ans, au regard dur, au verbe haut et bref; elle s'appuyait en marchant sur le bras d'un officier de haute stature, à larges épaules, à l'air soldat. En arrivant au salon, les petits garçons et les petites filles se mirent à courir ; ils passèrent trop près de leur tante qui venait de s'asseoir pour prendre le café. Elle les éloigna séchement, et la châtelaine leur dit : Venez près de moi ; vous ne me gênerez pas. Le châtelain, étendu dans une bergère près de la cheminée, semblait à moitié assoupi ; les plus petits de ses enfans passaient et repassaient près de lui, et plusieurs fois il les attira à lui et les embrassa ; mais bientôt, malgré le bruit et les lumières, il s'endormit.

Car, c'est chose vraie, quoique étrange, il y a peu d'hommes dans les grandeurs qui

puisse porter sa journée tout d'un trait ; la plupart de ceux que le monde envie aiment à raccourcir leur douze heures de jour, comme si leur bonheur leur pesait à porter.

Les deux fils aînés décachetaient des dessins en rouleaux, les regardaient dans un coin du salon et les déchiraient avec humeur.

— On vous a donc envoyé de bien vilaines choses, dit la tante?

— Infâmes.

— Montrez-moi donc.

— Oh ! ma tante, vous seriez la dernière...

— Allons, que vous êtes enfans ; croyez-vous donc que toutes ces choses m'affectent ? Oh ! là-dessus, j'ai un front et des joues de bronze.

— Mais, ma tante, il y a de ces caricatures, si fortes, si indécentes, qu'une femme...

— Donnez toujours, mes amis.

— Puisque vous le voulez, dit un des jeunes gens, les voici, ma tante. Et en parlant ainsi, il regarda sa mère qui était debout dans l'embrasure d'une fenêtre.

— Mes enfans, venez voir quel affreux temps il fait. Et les jeunes personnes qui étaient

à travailler près de la table s'en éloignèrent, et vinrent se grouper autour de leur mère.

En effet, la nuit était profonde, pas une étoile ne se voyait au ciel, la pluie tombait à verse, et par raffale venait contre les glaces des fenêtres; le vent mugissait comme dans une forêt, courbant les hauts maronniers et les tilleuls, et faisant balancer les réverbères qui éclairent les avenues du château. De temps en temps un éclair blafard donnait sur les piques dorées des grilles et les faisait voir semblables aux lances d'une armée; à ces lueurs bleuâtres de l'orage, les blanches statues de marbre des jardins semblaient des fantômes; c'était beau et triste à voir, aussi la châtelaine regardait.

Maman, dit une de ses filles, dans votre pays on croirait que tous ces bruits qui s'entendent dans l'air, viennent des morts délivrés qui s'échappent de la terre pour monter au ciel, et dont les longs suaires sont agités au milieu des nuages. Voyez comme tous ces arbres à moitié dépouillés se courbent vers la grande place; on dirait qu'ils saluent quelque endroit consacré.

Chut, dit la châtelaine, mon enfant ne laisse pas aller ainsi ton imagination ; dans mon pays nous avons bien des croyances populaires dont il faut se défendre. Ne tourne pas tes idées vers les nuages ; l'imagination s'y égare.

A cet instant un des plus petits garçons arriva tout joyeux auprès de son père, en criant: Voyez, voyez, papa, tout ce que je viens de trouver là bas dans la grande chambre..... Vous savez bien où vous nous avez défendu d'entrer.

— Et tu as désobéi?

—Non, papa, c'est François qui m'a appelé et qui m'a dit : Monsieur, voilà ce que j'ai découvert dans un grand placard, caché par la tenture de damas vert ; voyez ce petit bonnet de grenadier, ces épaulettes de laine rouge, cette capote gris-bleu, ce havresac, ce sabre, ce fusil et ce drapeau. Et tout joyeux de cette découverte, l'enfant avait jeté aux pieds de son père tout un petit trophée.

Emportez tout cela, dit le châtelain, avec un ton d'humeur ; puis s'adressant à l'officier qui avait dîné avec la famille, il ajouta en

fronçant le sourcil, vous voyez comme je suis servi! faites jeter tout cela au feu.

Alors on sonna. Un homme de service vint, et le petit drapeau, semblable à celui que Henri IV aurait pu avoir jadis pour jouer avec les enfans du Béarn, et le bonnet de grenadier et la giberne, et le sabre et le fusil et le havresac furent emportés. Le valet de pied en prenant tout cela dans ses bras, laissa dérouler le drapeau de moire blanche, et à la lueur des lustres un écusson brilla.

— Maladroit que vous êtes! s'écria avec colère le châtelain, vous ne saurez jamais rien faire comme il faut; sortez! sortez vite!...

— Maman, c'est grand dommage de brûler toutes ces jolies choses, dit le petit garçon en étouffant ses pleurs!...

— Mon enfant, pas un mot, cela déplaît à votre père...

Alors il y eut un grand silence dans le salon; le châtelain avait l'air sombre, et le froncement de ses sourcils était comme un nuage sur toute la famille; seulement la sœur du châtelain, d'une voix glapissante, critiquait

amèrement une brochure élégante, recouverte en jaune.

Mon frère, disait-elle, comment voulez-vous que les choses aillent avec un tel dévergondage?

— Mais, ma sœur, vous oubliez votre amour pour toutes les libertés.

— Ceci dépasse toutes les bornes.

— Vous répétez sans cesse que la liberté n'en doit point connaître.

La châtelaine ajouta :

— Vous souvient-il, ma chère, que lorsqu'on insultait tant à ceux contre lesquels nous venions de gagner un grand procès, j'en pleurais et vous en riiez ;... et vous me disiez alors, on ne peut mettre aucune entrave à la liberté... si on les tourne en ridicule, eh bien! tant pis pour eux..... aujourd'hui.....

— Je vous entends, ma sœur, aujourd'hui il faut que je me résigne... Eh bien ! non !.... Nous verrons.

— Il ne vient personne ce soir... Vous voyez bien, messieurs, dit le châtelain, en s'adressant aux deux officiers amis de la famille, et qui logeaient au château, vous voyez

bien que nous étions assez grandement logés là-bas pour le monde que nous voyons.

— C'est bien vrai, ajoutèrent les deux jeunes personnes; jamais nos soirées n'ont été aussi tristes... On ne danse plus du tout.

— Si encore on voyait quelqu'un de connaissance... mais parmi les visiteurs qui nous viennent, il y a de si plaisantes figures..... malheureusement ça amuse un peu à regarder.

— Point de ces moqueries, mademoiselle, je vous les ai déja défendues, dit le père avec humeur.

— Pour nous distraire un peu, que pourrions-nous faire? demanda un des jeunes gens. Depuis que j'ai pris l'habitude des camps, mes soirées me semblent longues quand elles sont inoccupées.

— Ah! s'écria la tante du jeune officier, voilà une bonne idée qui me vient; envoyons chercher ce coffre de plomb qui a été trouvé dans l'avenue du château; nous l'ouvrirons et nous verrons ce qu'il contient. Cela nous amusera.

— Oui! oui! excellente idée. Et tous les enfans entourèrent le châtelain et lui de-

mandèrent le *coffre de plomb!* le *coffre de plomb!*

— Je ne demande pas mieux, ma sœur a raison ; il faut savoir ce qu'il contient. Vraiment, je m'étonne de n'y avoir pas plus tôt songé. Mon ami, veuillez le faire apporter.

— Que la porte soit fermée à tout le monde..... Nous allons voir... c'est peut-être un trésor!... Et en disant ces dernières paroles, un sourire vint comme un rayon sur le visage sombre du châtelain.

L'officier auquel l'ordre avait été donné, sortit du petit salon. Alors les jeunes personnes remirent dans leurs boîtes à ouvrages, leurs festons et leurs broderies... Les albums furent fermés, et une vive curiosité vint tout-à-coup réveiller toute la famille à demi-endormie.

La châtelaine elle-même, naturellement grave et sérieuse, partagea le mouvement général...

Enfin la porte s'ouvrit...

— Le voilà! le voilà! crièrent les enfans, en battant des mains.

— Procédons avec ordre, dit le père de famille... Déposez-le ici, sous le lustre... Avez-vous des outils pour l'ouvrir?

Un cercle se forma alors autour de cette boîte de plomb;.. la châtelaine seule s'en éloigna, en disant : Cela ressemble à un cercueil d'enfant... et elle essuya une larme que la pensée d'un fils qu'elle avait perdu, venait de faire couler.

Comme pour mieux voir, on se taisait à l'entour du coffre, et l'on n'entendait que les coups de marteau et de ciseau des deux hommes qui étaient chargés de l'ouvrir.

Bientôt ce qui scellait le couvercle fut détaché; la partie supérieure fut enlevée, mise sur le tapis, et la lumière du lustre tomba d'aplomb sur l'intérieur du coffre : un voile d'étoffe couleur de pourpre y était étendu;.. les vers avaient percé cette étoffe dans plusieurs endroits, et par les trous qu'ils y avaient fait, on voyait briller quelque chose.

— C'est de l'or, c'est un trésor, s'écria le châtelain, et la joie rayonna sur son front,.. il se frottait les mains, et répétait à sa sœur : Voilà le premier bonheur qui m'arrive depuis

que j'habite ce château. Parlant ainsi, il se pencha vivement sur le coffre, et sa main empressée souleva le linceul de serge amarante.....

Oh! surprise! un sceptre d'or, frappe tous les yeux...

A la vue de ce symbole de la royauté, il y eut comme un mouvement général de respect et de saisissement.. Le châtelain lui-même, penché sur le coffre, et la main déja ouverte... se releva et recula de quelques pas... puis revenant de cette première émotion, il dit: Voyons si les sceptres d'autrefois sont aussi lourds que ceux d'aujourd'hui... et il saisit le sceptre;.. mais, à l'instant même où il l'élevait pour le faire voir à sa famille,.. le sceptre disparut, et il ne resta plus dans la main qui venait de s'en emparer que de la poussière; le tapis en fut couvert, elle gisait là comme cette poudre dorée dont on se sert pour sécher ce que l'on vient d'écrire... Ce sceptre si entier, si brillant, si majestueux quand il était à sa place, avait disparu si soudainement... que tous les spectateurs restaient muets, et éprouvaient ce frisson qu'une ap-

parition surnaturelle doit faire naître. De ce brillant symbole du pouvoir, rien, plus rien ne restait qu'un peu de poussière, le souffle de l'air avait suffi pour l'anéantir ; c'était comme une vision qui a disparu et qui ne laisse après elle que de sombres pensées.

C'est comme un présage ! s'écria une des jeunes personnes, en se penchant sur l'épaule de sa mère.

Ah ! vous y voilà encore ma nièce, dit la femme au regard hardi, et à la voix rude. Vous y voilà encore, vous ne rêvez qu'augures, présages et pressentimens... Moi je ne vois là dedans rien que de très simple, c'est un morceau de bois pourri mangé par les vers et qui tombe en poussière aussitôt que l'air l'a frappé. — Mais il y a autre chose que le sceptre là-dedans ; et se mettant à genoux auprès du coffre, elle y fouilla d'une main hardie et en jeta précipitamment plusieurs rouleaux de parchemins. — Il n'y a pas autre chose, dit-elle en se relevant, rien que ces poudreux manuscrits ; j'avais bien cru à un trésor...

Et moi aussi, dit le châtelain en soupirant; et il alla se rasseoir dans la bergère. — Sa

sœur avait déja déroulé un de ces manuscrits; elle s'approcha de la cheminée et essaya de lire..... Mais elle ne pouvait déchiffrer ces vieux caractères, et elle les donna au châtelain. — Vous avez plus d'habitude de ces choses que moi; lisez mon frère.

Le châtelain lut ce qui suit:

Maximes et bien dires
de nos devanciers
à notre usaige
et
à icelui de nos enfants.

Bons enseignements du sainct roy Loys, neuvième du nom.

« Beau fils la premiere chose que ie te commande à garder, c'est que de tout ton cœur « tu aimes Dieu: car autrement nul homme « ne peut estre sauué, et te garde bien de « faire chose qui soit desplaisante à lui,.. Si « Dieu t'enuoye aduersité, reçois là bénignement et rends luy en grâces... S'il te donne « prospérité, si l'en remercie humblement: et « garde toy bien de t'enorgueillir: car on ne « doit pas guerroyer Dieu des dons qu'il nous « faict...

« Ayes le cœur doux et piteux aux pau-

« ures, et à ceux qui sont en nécessité, et les « reconforte, et aide en ce que tu pourras.

« Maintiens et gardes les bonnes coustumes « du royaulme, et abaisse et corrige les « mauuais.

« Garde-toy de trop grande conuoitise et « amour de l'or, et ne mets pas sur ton peu- « ple trop grans tailles et subsides... Aime « ton honneur...

« Sois droiturier et faisant iustice à chacun, « tant au pauure comme au riche, et à tes « seruiteurs sois loyal, libéral et roide de « paroles, à ce qu'ils te craignent et aiment « comme leur maître.

« Maintiens aux villes et cités les franchises « et libertés, telles que les anciens ont gar- « dées, et les tiens en faveur et amour.

« A ton père et à ta mère porte reuérence. »

Tout cela est comme depuis long-temps, dit le châtelain, en jetant le manuscrit sur la table; cela plairait davantage à ceux qui se disent toujours les fils de saint Louis, et qui en tirent vanité.

Mon père, voici quelque chose de plus moderne; cet écrit porte la date de 1650.

Voyons, répondit le châtelain, en prenant le nouveau manuscrit :

« Ce que je tiens à honneur, bien plus que « ma couronne (qui est cependant la plus « noble et la plus belle que Dieu puisse oc- « troyer sur la terre,) ce que je prise par-des- « sus toutes choses, c'est la mémoire de mon « père, il a été surnommé *le Juste*, et sa « vertu et sa renommée ont été comme le « soleil de mes premières années... Oh ! si « j'avais eu à rougir de celui qui m'a donné « la vie... j'aurais fui le monde, j'aurais « craint que sous mon manteau royal on « n'eût vu la tache, ou le crime de mon « père ;.. il m'aurait semblé que ma couronne « n'aurait pu cacher la honte de mon front, « et... » Le châtelain s'arrêta tout-à-coup.

Mon père, continuez, dirent les enfans. Non, non, répondit le châtelain d'une voix altérée, et ayant jeté le manuscrit au feu, il sortit du salon, et tout le monde se regarda en silence en regrettant l'ouverture du coffre de plomb.

La Place des Carmes de Rouen,

EN 1206 ET 1832.

Ce n'est pas toujours celui qui court le plus qui voit davantage; je connais tel voyageur qui a fait le tour du monde, et qui a moins observé, qui a moins à raconter que M. de Maistre, retenu dans sa chambre à coucher, où que tel pauvre captif écroué entre les quatre murs d'une prison. Il y a en nous quelque chose pour lequel on n'a point encore inventé de chaînes et d'entraves; quelque chose d'insaisissable, même aux mains de MM. Thil et Persil,.. c'est l'imagination, *cette folle du logis*, comme l'appelait sainte Thérèse: celle-là, malgré tous les réquisitoires, court toujours les champs!

J'ai souvent envié la *chambre de M. de*

Maistre, où l'esprit venait si bien le trouver; j'ai une fois désiré être à la place d'un prisonnier; ç'a été en vain: je n'ai eu ni l'une ni l'autre; mais j'ai eu la goutte, et pendant plus de deux mois, mes pieds ont aussi eu leurs entraves; alors la *folle de mon logis* courait, courait... pendant que moi je gardais ma chambre.

De cette chambre, je vois la place des Carmes, les révolutions ne lui ont pas encore donné d'autre nom; je m'en étonne quelquefois, tout en m'en réjouissant, car j'aime les noms qui reportent ma pensée dans le vieux temps, et je sais gré à nos administrateurs de n'avoir encore consacré cette place à aucune des *immortalités* du jour. N'aurait-on pas pu s'attendre à voir sur la plaque de fer-blanc du coin de la rue, en grandes lettres noires, les mots: Place Louis-Philippe, ou place Adélaïde, ou place 27, 28 et 29 juillet? Rien de tout cela, *place des Carmes*, comme devant.

L'espace qui forme aujoud'hui cette place a été jadis le jardin du couvent. Encore quelques sculptures, quelques parties d'ogives an-

noncent extérieurement l'église des religieux du Carmel ; ce qui reste de cette église servait dernièrement à une entreprise de messageries et de voitures publiques. Du temps des moines, c'était un lieu de repos ; de nos jours, c'était devenu un centre de mouvement, un point de départ et de voyage.

Aujourd'hui plus de 120 personnages illustres, papes, rois empereurs, princes, maréchaux, généraux, auteurs et grands hommes s'y sont donné rendez-vous.

Je suis resté bien long-temps sans aller à *cette cour ;* c'est comme à celle des Tuileries, il y va trop de monde ; toutes ces majestés à deux sous ne me tentaient pas : mais on m'a tant répété qu'il fallait se faire aux idées de mon siècle, et que dorénavant je ne devais plus rêver à la noblesse, à la dignité et à la pompe des rois, que j'ai fini par entrer hier à bas prix dans ce congrès d'empereurs, de rois, de princes et de papes.

L'imitation de la nature, la plus vraie, n'est donc pas ce qu'il y a de plus desirable dans les arts ; car toutes ces figures de cire nous ressemblent bien plus que l'Apollon et

la Vénus, le Méléagre et la Minerve antiques; et cependant leur vue est loin d'être agréable; bien des gens reculent à leur aspect et croient voir des morts; le marbre n'inspire rien de pareil. Si l'*ultra-romantisme* gagnait encore beaucoup dans ces arts, je craindrais qu'on en vint, comme dans une des chapelles de Westminster, à nous montrer nos grands hommes et nos grands rois en cire; et qui sait? peut-être au lieu de marbre, n'emploierait-on que cette matière pour les statues des immortels qu'on va panthéoniser! Eh! mon Dieu, il y a des *immortalités* qui durent moins que ces frêles figures de cire. Voyez Marat, Curtius le montrait encore que déja il était chassé du Panthéon et jeté dans l'égoût de Montmartre!!!

Sous cette voûte de l'ancienne église des Carmes, j'ai vu le pape actuel, le front ceint de la tiare aux trois couronnes; il est là à sa place entouré de ses cardinaux; et en regardant ce beau et noble vieillard, je me figurais que c'était lui, ministre d'un Dieu de paix, qui avait prêché la concorde et l'union à tous les autres personnages qui l'entourent,

et que c'était grace à lui qu'ils vivaient tous en si bonne harmonie.

Là, Louis-Philippe siège aussi sur un trône; un manteau long et ample comme celui de Reims, couvre son habit de roi-citoyen; je n'ai pu en apercevoir la plus faible partie; séparé de lui, seulement par une des draperies du dais royal, on aperçoit Louis XVI, et Louis XVIII, et la fille de Marie-Antoinette, et la veuve du duc de Berry; j'ai cherché ses enfans... ils n'y sont pas.

En revanche, toute la nombreuse famille d'Orléans se presse sur les marches du trône, Marie-Amélie est ressemblante... mais c'est avec une figure de la plus belle des reines, de la fille de Marie-Thérèse, que l'on représente madame Adélaïde, sœur de Louis-Philippe.

Un peu plus loin se trouvent et Napoléon et son fils, Bernadotte, et Gustave de Suède, et le dey d'Alger, et les maréchaux de France, et Cambronne et Wellington, et le Grand-Turc et Fabvier.

Un beau soleil brillait au-dehors; mais dans cet intérieur tout peuplé de figures si

immobiles et si silencieuses il faisait à peine jour; on se serait cru dans un de ces caveaux où les morts se conservent et où on les laisse debout et sans cercueil; seulement quelques rayons pénétraient dans la vieille église, et faisaient briller les paillettes et broderies de tous ces simulacres de grandeur. De retour à mon fauteuil de goutteux, je me remis à voyager en esprit autour de la place que j'avais devant moi. Cette fontaine, dont la pierre est si pauvre et si chétive, elle va toujours épandant son onde! Autrefois c'était pour les religieux qui vivaient dans cette enceinte qu'elle coulait; aujourd'hui c'est pour tout le monde... Dans ce jardin de couvent, tout planté d'ifs et de buis taillé, et tout entouré de hautes murailles, quand les moines se promenaient silencieusement dans les allées en croix, méditant des choses du ciel, au milieu du calme des nuits on entendait le murmure de sa chute... Et à présent encore, quand le quartier est endormi, quand le travail se repose, quand les affaires et les plaisirs sont finis et que les voitures ne roulent plus, j'entends ce doux bruit de l'eau qui s'épanche,.. et je me

dis : Ce qui dure le plus parmi les hommes, ce n'est pas ce qui vient d'eux.

Ce couvent fondé par les rois pour les saints enfans du Carmel, ce cloître à ogives, entourant ou le jardin ou le cimetière, cette somptueuse église, tout cela n'est plus ; mais le petit filet d'eau coule toujours !.... et puis je me dis encore, quand les religieux quittant leurs couches descendaient au chœur, pour chanter les louanges de celui dont les cieux étoilés redisent la puissance, leurs voix devaient retentir au-dehors, et l'écho du jardin répétait alors les chants sacrés...

Il y a bien encore un écho sur la place ; mais ce qu'il répète ne lui vient plus du sanctuaire... Les opinions les plus divergentes, les vœux les plus contraires habitent resserrés dans cet ancien enclos de la solitude ; là où toutes les volontés étaient soumises à la *règle*, vit et s'agite une liberté bruyante, qui ne veut plus de frein...

Avec tous ces changemens et cet accroissement de liberté, y a-t-il plus de paix dans la vie ? Je ne sais ; mais autrefois quand pour certaines ames graves, méditatives et rêveuses,

il y avait trop d'agitation et de bruit dans le monde, elles trouvaient des solitudes au milieu des villes mêmes; effrayées du mugissement de la tempête, elles couraient se réfugier au port.

Aujourd'hui où sont les refuges pour ceux qui ont peur ou dégoût de la vie?

— Il y en a un.

— Lequel?

— La tombe.

— Mais la mort ne vous frappe pas toujous au gré de vos ennuis.

— N'avez-vous pas le suicide?

— Il n'est pas à la disposition de tout le monde.

— Comment? Voyez des enfans même...

— Oui, mais le chrétien n'y peut recourir, et c'est à cela que nos pères avaient pensé en établissant des asiles ouverts à toutes les peines, à tous les ennuis, à toutes les fautes et à tous les repentirs. Certes je suis loin de prétendre qu'au douzième siècle, alors que les religieux du Carmel vinrent planter leurs tabernacles à Rouen, et que la piété des fidèles leur bâtit un couvent; je suis loin de dire qu'il y eût

moins de malheur qu'aujourd'hui; mais au moins dans ces temps aussi agités que les nôtres, il y avait des refuges contre lui, aujourd'hui il n'y en a plus!..

Voilà le tour qu'avaient pris mes pensées, un soir, qu'au lever de la lune, je regardais la place devant moi; de longues ombres portées se dessinaient en noir sur le pavé, tout un côté de la place était sombre; et l'autre, celui de l'ancienne église, blanchissait de plus en plus, sous les rayons de l'astre qui apparaissait au-dessus des toits et des pignons pointus des maisons opposées... Aucun bruit ne m'était une distraction; rien de la vie actuelle ne me faisait redescendre des siècles où mon imagination m'avait entraîné..... L'espace, sous ma fenêtre, n'était plus une place publique, c'était un jardin de couvent, entouré des arcades d'un cloître. Les habitations environnantes n'étaient plus que de hautes murailles de clôture. Au lieu des marronniers de la fontaine, je voyais les ifs et les buis qui bordaient les longues allées droites; le murmure de la source attachait mes regards de ce côté... Oh! surprise! je vis deux hom-

mes, dont les vêtemens ne ressemblaient point aux nôtres, venir s'asseoir auprès de la fontaine; l'un d'eux était un peu courbé par l'âge. Mais l'autre, qui ne portait pas la robe des religieux, paraissait être jeune; quelques rayons de la lune, tombant sur lui, firent briller une chaîne qui faisait plusieurs fois le tour de son cou et qui pendait sur sa poitrine;.. et la haute plume blanche, que la brise de la nuit faisait ondoyer sur son chaperon, annonçait homme de cour et de bon lieu.

— Mon fils, disait le vieillard, il ne faut pas en croire un premier dégoût... il faut vous mettre en défiance de votre âge et de son exaltation... Vous voulez venir à nous, mais pourrez-vous vivre dans notre solitude?

— Cent fois mieux qu'à cette cour dont l'atmosphère me tue.

— Notre vie est rude et austère.

— La mienne me fait honte.

— Ici, jamais un plaisir.

— Là, chaque jour une nouvelle peine.

— Au pied de la croix faut s'humilier.

— A la cour où je suis, faut se déshonorer.

— Ici, il faut apprendre à mourir.

— Là on se dégoûte de vivre. Pour cœur franc et sincère, vivre auprès du parjure et de la trahison, c'est tourment que je ne puis endurer...

— Votre noble père vous a dit : Sois fidèle au roi.

— Mais Dieu avait dit au roi : Sois fidèle à l'honneur.

— Mon fils, il est écrit : Craignez Dieu et honorez le roi.

— Mon père, il est écrit : Tu ne dépouilleras ni la veuve, ni l'orphelin, et en restant plus long-temps attaché à Jean Plantagenet, contre lequel j'ai juré de ne porter jamais ni dague, ni lance, ni épée, je servirais une cause injuste... Constance et Arthur...

— O malheureuse ambition !

— Dites, dites honteuse... car quelquefois il peut y avoir des ambitions glorieuses quoique injustes ; mais celle-ci est lâche, avare et sordide... Jean n'aurait pas eu le cœur de s'attaquer à un homme pour avoir sa couronne, c'est parce qu'Arthur est enfant, qu'il ose attenter à ses droits... Et vous voulez, mon père, que je reste à servir un roi félon, et

vous voulez que je ne fuie pas une cour où il se trouve des ames assez basses pour approuver pareille conduite, des mains assez viles pour y applaudir... Non, je prends en horreur le monde, où l'on voit les rois trahir leurs proches, caresser un enfant pour le déposséder, et l'enchaîner pour pouvoir le tuer sans péril... Voilà, voilà les œuvres de Jean Plantagenet... Donnez-moi la haire et le cilice, mettez-moi au pain et à l'eau, faites-moi le dernier serviteur des serviteurs de Dieu; mais sauvez-moi, mon père, du précipice rempli de boue sur le bord duquel la fortune m'a jeté...

J'allais voir le vénérable supérieur donner au jeune homme du monde l'habit du Carmel. J'allais voir tous les religieux venir donner le baiser de frère au noble postulant... quand des pas cadencés retentirent sur le pavé... C'était une patrouille de gardes nationaux qui arrivait de la rue de l'Aumône, et ce n'était plus une nuit du 12ᵉ siècle, et ce n'était plus un jardin que j'avais sous les yeux, c'était la sèche réalité.

Mais, mes rêveries qu'aucun bruit n'avait

troublées, avaient été longues, et la nuit était assez avancée; cependant, à une maison voisine, on veillait encore; au premier étage, des fenêtres éclairées annonçaient que les habitans ne reposaient pas...

Quand je vois ainsi, avant dans la nuit, quelques lumières au milieu de l'obscurité environnante, je me demande toujours: Pourquoi veille-t-on là? Est-ce le plaisir ou la douleur qui ont dit au sommeil de passer ailleurs? est-ce un jeune poète qui, dans le silence inspirant des nuits, s'élance vers les étoiles? est-ce un homme vieilli dans la science, qui cherche quelque mystérieux problème? est-ce une pauvre mère qui soigne son enfant malade? cette lueur n'est-elle pas celle des deux cierges qui brûlent auprès du lit d'un mort?..

Non, non, ce n'était rien de tout cela. C'était la Victorine de Rouen, madame K.g.r., entourée de ses ouvrières, qui achevait les robes de la noce et du bal du lendemain... Rien de grave, rien de triste, rien de funèbre sous ces lumières qui brillaient à côté de moi, mais du crêpe et du cachemire, du tulle et de la blonde, des rubans et des fleurs.

Cet atelier d'élégance et de bon goût attire, pendant le jour, bien des fashionables visiteuses... De ma fenêtre, je les vois venir enveloppées dans leurs manteaux de diverses couleurs, à larges et baroques dessins, à longs collets dentelés; le manchon pressé sur la poitrine, et les plumes de leurs *bibis* courbées en arrière, par le vent, ou balancées par leur marche rapide;.... car on se hâte d'arriver chez madame K.g.r.; on *fait queue* à sa porte; souvent aussi j'y vois des équipages; d'autres fois j'aperçois des hommes avec de petits paquets sous le bras: ce sont de complaisans maris qui viennent faire les commandes de leurs femmes et aider à leur beauté...

Et la fontaine? quel point continuel d'attraction pour mes regards! C'est là que je vois la jeune servante qui y rencontre le garçon du café voisin; le vase qu'ils ont apporté, chacun de leur côté, pour l'emplir, est déja plein; mais leurs doux propos coulent encore comme l'eau de la source intarissable. D'autres fois, c'est une pauvre vieille qui n'a pas d'autres boisson pour réchauffer ses dernières années, et pour mêler au pain de sa misère, que l'eau

de la fontaine, qui vient y apporter sa cruche, et qui s'en retourne toute courbée... Bien souvent ce sont de petits enfans qui viennent jouer avec la naïade; et puis, dans d'autres momens, des femmes de la rue voisine dépensent vainement beaucoup d'eau;.. alors la scène est loin d'être gracieuse. Je regarde d'un autre côté, et regrette mes rêveries du couvent.

Autre Soirée de Château.

Le vieillard sortit du salon et alla s'asseoir seul sur son banc favori.

Ce banc était situé sur le haut d'une des collines du parc, et adossé à un massif de cèdres ; une allée passait tout à côté, et redescendait ensuite sur la pente d'un coteau, en se dessinant comme un ruban jaune au milieu des gazons.

De ce banc, la vue était belle et variée : par-delà les plus riches cultures, la grande ville élevait tous ses clochers et toutes ses tours. A cette heure, c'était le soir, on ne l'apercevait qu'à travers une espèce de gaze. La journée avait été d'une extrême chaleur, et des campagnes montait cette poussière, que le soleil couchant dore de ses rayons.

Le coude appuyé sur le banc et sa main soutenant sa tête appesantie, le vieillard regardait avec de grands yeux fixes tantôt la

ville, tantôt une vieille forteresse que l'on apercevait à quelque distance des murs d'enceinte. Lorsque son regard s'arrêtait sur les tours tronquées de l'antique château, il se voilait de larmes. Dans cet aspect, il y avait pour le vieillard un souvenir pénible; cependant il regardait plus de ce côté que de tout autre, et l'on disait dans le pays qu'il n'aimait tant ce banc qu'à cause de cette vue qui l'attristait toujours.

Il y a dans le cœur humain bien des choses qui semblent mystères quand on est jeune, et que le temps vous explique en vous donnant des années. Ce n'est pas le jeune homme qui pourra comprendre qu'il y a comme une volupté dans la tristesse; mais le père, mais la mère, qui n'ont pas marché dans la vie sans souffrir, en auront fait l'expérience, et diront aussi : Il y a des tristesses dont l'ame n'a pas peur.

Le vieillard pensait ainsi, et il s'était dérobé à tous ses amis pour venir se livrer à cette mélancolie.... La mélancolie lui aurait été bien plus douce que la pensée qui pesait sur son cœur : cette pensée lui était bien

lourde ; elle l'oppressait depuis plusieurs jours ; il était mécontent de lui-même.

Je n'ai pas fait ce que j'aurais dû faire, se disait-il.... Elle me répète bien que je n'ai rien à me reprocher;.. mais elle me trompe... elle a intérêt à me parler ainsi.... Si je partais....

A cet instant, le bruit des pas de quelqu'un se fit entendre sur le gravier durci de l'allée qui conduisait au banc; le vieillard se pencha en avant pour savoir qui c'était, et ayant reconnu son plus fidèle ami, il se leva et alla au-devant de lui.

— Eh bien ! as-tu de leurs nouvelles ?

— Il n'en reste plus un seul ; ils sont tous partis.

— On ne leur a fait aucun mal ?

— Non, aucun.

— Mais on les a laissé partir ?

— Oui.

— Et personne ?...

— Non, personne.

— Oh ! les malheureux !... Mais ils ne sont pas les plus à plaindre : je connais quelqu'un de plus malheureux qu'eux.

— Et moi aussi.

— Qui veux-tu dire !

— Vous !

— Oh ! tu as raison : j'ai un poids là (et le vieillard mettait la main sur sa poitrine), j'ai un poids là qui m'étouffe.... Oh ! si je savais que faire !

— Vous le savez.

— Les suivre.

— Oui, il n'y a que cela à faire pour être ce que vous avez toujours été....

— Mais ne suis-je pas trop vieux pour voyager ?

— Bien trop vieux pour changer.

— Tu dis vrai, c'est décidé ; nous ne pouvons pas faire autrement : nous partirons, tu viendras avec moi !

— Partout, au bout de la terre, pourrais-je vivre sans vous ?

— Oh ! bon et excellent ami ! Et les deux vieillards se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et il y eut un moment de silence, pendant lequel on entendit le bruit léger que font les pas d'une femme et sa robe de soie quand elle marche avec précipitation.

Où êtes-vous ? où êtes-vous, très cher ?

— Oh ciel ! c'est elle... Elle aura tout entendu ; elle va me faire une scène.

— Remettez-vous, n'ayez pas peur.

— Oh ! ne me quitte pas !

— Où êtes-vous ! où êtes-vous ! répétait la douce voix de femme.

— Ici, au banc du soir, et le vieillard s'y assit.

— Ah ! vous voilà enfin, très cher ! et vous, baron, je vous croyais à la ville.

— J'y suis allé ; vous y étiez aussi, Madame.

— Oui, j'y suis restée plus long-temps que je ne croyais.

— Je vous ai attendue pour dîner.

— Il m'a été impossible de revenir ; vous savez comme mes nouveaux amis m'aiment.

— Je sais mieux encore comment vous aiment vos anciens amis, dit le vieillard en la regardant avec un demi-sourire.

— Que vous êtes bon, très cher ! Mais cependant vous, vous m'avez laissé partir pour la ville, et eux ne voulaient plus me laisser revenir à la campagne ; tout la famille a été

charmante pour moi, et j'ai été forcée de dîner avec eux tous : ils m'ont chargée pour vous de mille tendresses affectueuses.

— Je les ai vus tous bien tendres, bien affectueux pour les autres, dit le baron.

— Oui, ajouta le vieillard, leur tendresse pour moi sera de même nature.

— Comme vous êtes prévenu contre eux!

— Comme vous vous êtes mise tout de suite à les aimer.

— Ils ont fait les avances.

— Ils avaient de bonnes raisons pour en agir ainsi.

— Baron, vous êtes insupportable : c'est vous qui rendez tout difficile ; c'est vous qui lui soufflez toutes vos préventions, et si vous vous taisiez...

— Madame, c'est ce que je ne ferai pas ; je sens qu'un lâche silence rendrait tout plus facile... Mais on ne m'achète pas, moi!

— Je n'en sais rien ; les conseils que vous donniez tout à l'heure...

— Quels conseils? demanda le vieillard.

— De suivre ceux qui sont partis.

— Ah! vous écoutiez donc?

— J'ai tout entendu.

— Eh bien ! allez redire à vos nouveaux amis que je suis libre ; que j'irai partout où bon me semblera. Grace à vous, Madame, ils ont eu de moi ce qu'ils voulaient ; à quoi bon me retenir, je n'ai plus rien à donner.

— Ainsi, vous allez me quitter... m'abandonner !

— Si nous ne sommes plus ensemble, c'est vous qui me quitterez : je n'ai pas dit que vous ne me suivriez pas.

— Oh ! les nouveaux amis de Madame ne la laisseront pas partir ; et comment échanger les douceurs de cette amitié nouvelle pour les vicissitudes d'une espèce d'exil !...

— Je vous comprends ; mais vous ne partirez pas... Je saurai vous en empêcher... Des imbécilles ou des traîtres vous conseillent ; je les ferai arrêter, cria avec emportement cette femme, dont la voix tout à l'heure était si douce.

— Allez, allez nous dénoncer, dit avec indignation le vieillard : celle qui s'est chargée de m'espionner sera assez vile pour se faire ma dénonciatrice.

La femme au regard séducteur et au cœur intéressé, n'entendit qu'à moitié ces paroles. Elle se hâtait vers le château, et déja dans sa pensée elle avait juré que le vieillard *ne partirait pas*; mais pour empêcher ce départ qui renversait toutes ses cupides espérances, il y avait encore bien des mesures à prendre. Ce jour-là même, avec les personnes qu'elle avait vues, elle s'était occupée des moyens de river plus que jamais les fers de son malheureux esclave.... Malgré toute sa finesse, elle avait été loin de prévoir que d'autres influences que la sienne auraient agi si puissamment sur le vieillard. En arrivant près du château, elle vit à travers les massifs briller les lumières du salon et du billard du rez-de-chaussée, et aperçut sous la tente qui formait péristyle du côté du parc, plusieurs hommes qui prenaient le frais, causaient et riaient ensemble, comme si le noble et bon maître du château eût été gai et heureux! Pour éviter tous les regards et ne pas perdre un instant, elle rentra chez elle par une porte dérobée, se renferma dans sa chambre, écrivit un billet, le remit à un homme qui lui était entièrement

dévoué, qui monta à cheval et partit au galop.

Pendant que la femme adroite et perfide, écrivait et expédiait ce message, le vieillard, resté seul avec son vieil ami de cœur, s'affermissait de plus en plus dans son projet de départ.

— Il n'y a plus à hésiter, lui disait le baron.

— Oh ! non ; l'honneur le veut, il faut partir. A mon âge, c'est dur de quitter les lieux où l'on espérait mourir... Mon fils, mon père, je ne dormirai point auprès de vous... l'un et l'autre, si vous viviez encore, vous feriez ce que je vais faire.

— N'en doutez pas ; leurs nobles caractères ne se seraient jamais pliés à aucune concession.

— Je n'en ai fait aucune...

— Si vous restez deux jours de plus, qui peut vous assurer que la rose rouge ne sera pas mise à la place de la rose blanche. Yorck et Lancastre ne peuvent vivre en paix.

— Je le sens, je ne veux acheter la paix de mes vieux jours par aucune lâcheté ; ainsi, partons.

— Dès demain, nous le pouvons ; Wilkins m'a remis votre or.....

— Et tous les pauvres d'ici, il faudra y penser.

— Oh ! comment voulez-vous que Dieu vous abandonne, vous qui, même dans un moment pareil, n'abandonnez pas ceux qui souffrent !

— Quand je n'y serai plus, ils vont être bien à plaindre...

— D'autres malheureux auront une grande joie en vous voyant venir à leur adversité.

— J'y pense souvent ; ils doivent être bien gênés maintenant... ces pauvres enfans surtout.

— Vos dispositions sont prises.

— Oui.... mais cependant, lorsque je vois de tels changemens de fortune... je te l'avoue, j'hésite...

Ici on entendit quelque bruit sous les cèdres ; le baron s'avança, et vit, à la lueur naissante de la lune qui s'élevait au-dessus du bois, un homme courir sur les gazons et descendre vers le château.

— Encore un espion ! dit avec amer-

tume le vieillard : je n'y puis plus tenir....

— Demain vous serez libre ; mais ne l'emmenez pas...

— Non, non ; j'aurai la force de rompre d'indignes liens...

— Oh ! que Dieu, que votre père, que votre fils vous entendent !

— Allons, retournons au salon ; ma résolution est prise et irrévocable.... Donne-moi la main, et reçois ma parole d'honneur.

A ces mots, le baron prit la main du vieillard, la porta à ses lèvres, et la mouilla de ses larmes de joie.

La nuit était tout-à-fait venue. Ils reprirent la route du château ; mais, pour s'y rendre, ils ne suivirent pas l'allée la plus directe ; ils avaient tous les deux besoin d'effacer les traces de leur vive émotion.

Lorsqu'ils y arrivèrent, quelques-uns des hôtes jouaient au billard ; d'autres lisaient les journaux dans la bibliothèque ; d'autres, sous la tente qui servait comme de péristyle au salon, étaient assis parmi les arbustes en fleurs, rangés en amphithéâtre sur les marches du perron, et là savouraient la fraîcheur du soir.

Sur de petites tables de jardin, on voyait des plateaux d'argent tout chargés de carafes, de coupes de cristal chargés de sirops et de glaces, et de vases de Cordoue pleins d'*aqua de Niève*.

A l'approche du vieillard, tous se levèrent, car le respect que le vieillard inspirait était profond : sa vie avait été aussi noble que son nom ; il avait tenu l'épée avec gloire, et avait vaillamment combattu entre son père et son fils.

Il y a des hommes que le malheur élève et d'autres qu'il abat : le vieillard fut de ces derniers. Pour sa poignante douleur, il ne chercha point ses consolations à la source où il aurait dû aller les puiser. Livré seul à lui-même, l'intrigue et la séduction s'emparèrent de lui ; et les nombreux et fidèles amis que sa bonté lui avait faits ne purent jamais lui faire voir le serpent caché sous des fleurs...

Après quelques paroles affables à chacun de ses hôtes, il demanda si la table de jeu était prête, et si tous ceux qui devaient faire sa partie étaient au salon ; c'était une manière indirecte de savoir si la femme qui était venue

l'espionner dans le parc était descendue de son appartement, si le nuage était passé.

La quatrième personne manque encore, répondit quelqu'un.

— Veuillez, je vous prie, la faire avertir... et, en attendant, il ressortit du salon, et debout sur la pelouse, nu-tête, le regard levé vers le ciel, les mains derrière le dos, le vieillard resta quelque temps immobile. Sa pensée était triste ; il allait encore quitter ces beaux lieux... et, à son âge, n'était-ce pas un éternel adieu qu'il devait leur dire ?... Comme pour rendre son sacrifice plus grand, jamais ils ne lui avaient paru si enchanteurs : la lune, parvenue au milieu du ciel, répandait sa lumière gris-perle sur les vastes pelouses, sur les arbustes gracieux et sur les hauts chênes. La brise de la nuit, toute parfumée d'odeurs de tubéreuses, de réséda et de fleur d'oranger, arrivait au vieillard comme une volupté, et se jouait dans ses cheveux blanchis par le malheur et par les années... Tout était silence dans ce beau paysage, hors ce bruit d'habitation que l'on aime à entendre dans les campagnes... Tout à coup des cris troublèrent ce

calme profond... c'était une voix de femme... Cette voix, le vieillard la reconnut, et se hâta aussitôt vers l'appartement d'où les gémissemens et les sanglots provenaient...

— Ce ne sera rien, dit le baron qui le rencontra; ce n'est qu'une simple attaque de nerfs : je vous en supplie, ne paraissez pas près d'elle... cela va se calmer, si vous n'y allez pas.

Oh ! impossible, impossible; sa voix m'a bouleversé... Il faut qu'elle souffre beaucoup... pauvre malheureuse !... Tantôt j'ai été bien rude à son égard.

— Et maintenant elle va se venger; elle va être bien puissante..... elle vous fera renoncer...

— Je t'ai donné ma parole; mais, dis-moi, que fais-tu de cette épée ?

— C'est celle de votre père.

— Eh bien ! sur elle, je te jure de faire tout ce que je dois, advienne que pourra; et prononçant ces mots, le vieillard entra chez la séductrice. La crise ne fut pas tout de suite apaisée; pendant quelque temps encore on entendit des plaintes et des cris.... Mais enfin tout se

çalma, et le vieillard, donnant le bras à l'adroite et rusée créature, parut dans le salon... On savait faire plaisir au maître du château en lui prodiguant des soins; aussi tous les égards les plus empressés furent pour elle. Une bergère fut portée pour elle à la table de jeu; les vases de fleurs de la cheminée, la jardinière toute chargée de roses, furent enlevées de l'appartement... et la malade dit enfin qu'elle se sentait assez bien pour jouer.

Alors la partie commença; le jeu fut triste et languissant.

Cependant les heures marchaient toujours, et allaient leur train, comme si elles avaient dû amener du bonheur... La soirée finissait; le vieillard avait gagné quelques louis, il appela un de ses hôtes et lui dit : Vous m'avez parlé d'une pauvre veuve; donnez-lui cela comme de vous.

— Quelle est cette femme? demanda la dame au regard languissant.

— Une pauvre malheureuse, dont le mari s'est suicidé.

— C'était sans doute un mauvais sujet, ajouta le vieillard... J'ai toujours eu une triste

opinion de ceux qui se tuaient! A se débarrasser de la vie, parce qu'elle est dure à supporter, il y a, selon moi, lâcheté et impiété.

Comme on sortait du salon, le vieillard s'arrêta devant la porte qui donnait sur le parc, et que l'on avait laissée ouverte à cause de la grande chaleur, il regarda encore le ciel, et répéta : Oh ! que la nuit est calme et sereine ! jamais ce parc ne m'a paru si beau... Mais, ajouta-t-il, voilà quelque chose que je n'aime pas : c'est le cri de ces hiboux; entendez-vous comme c'est lugubre ! Je n'ai jamais pu vaincre cette superstition; si j'étais femme, j'en aurais peur.

— Aussi en ai-je grande frayeur, dit, en le regardant avec des yeux de syrène, la femme qui s'appuyait sur son bras : si ces vilains chats-huants continuent à crier ainsi, j'aurai peur toute la nuit et ne pourrai pas dormir.

Il était près de minuit. Le vieillard rentra dans sa chambre, et bientôt tout le château fut tranquille. Seulement on entendait les gens sortant des appartemens de leurs maîtres, fermant les portes et montant les escaliers. Mais ce bruit-là cessa aussi bientôt, et tout

devint calme et silence absolu. Le baron, tout occupé du prochain départ, avec deux serviteurs dévoués à toute épreuve, faisait les préparatifs nécessaires; la nuit se passa presque entière à mettre de côté tout ce que l'on voulait emporter. Livré à ces soins, le baron, vers les trois heures du matin, dit à un de ses gens : N'as-tu rien entendu?

— Non, Monsieur.

— Écoute, il me semblait avoir entendu crier.

— J'entends marcher...

— Et moi aussi.

— Ah! c'est Étienne qui revient avec votre grand porte-feuille.

— Étienne, tu viens d'en-bas; n'as-tu rien entendu de ce côté?

— Oui, Monsieur le baron, il m'a semblé que j'entendais crier... J'ai bien écouté, et puis je me suis assuré que ce sont les hiboux qui crient à la lune.

La nuit entière se passa, pour l'ami du vieillard, dans les apprêts du voyage; enfin, vers les cinq heures du matin, il renvoya les deux domestiques, et exténué de fatigue, se

jeta sur son lit et dormit jusqu'à huit heures... Alors un trouble affreux, des cris de désespoir retentissant dans tout le château, le réveillent en sursaut. Un triste pressentiment s'empare de son esprit; son ami, son ami de cœur depuis quarante ans, aura été frappé d'une apoplexie? Il se hâte, il descend, il arrive à la chambre; déja beaucoup de monde y était : il court au lit du vieillard. Ah! ce n'est pas là qu'il le voit, gisant comme le chrétien qui vient d'expirer, les mains croisées sur la poitrine, et tenant un crucifix.... Non! non! Mais, spectacle affreux, horrible; épouvantable, l'homme de bien, le gentilhomme, le grand seigneur, pendu! pendu comme un banqueroutier!!!.... Le cadavre, déja violâtre, n'a pas encore été décroché et pend encore!... Tous les spectateurs, maîtres, domestiques, étrangers, n'ont qu'une pensée : *Ce n'est pas lui qui s'est donné la mort.* Ces paroles sortent de toutes les bouches... Le baron, pâle, immobile, oppressé, couvert d'une sueur froide, devant ce qui reste de son ami, s'écrie : Non, ce n'est pas lui qui s'est tué ainsi! Que sa mort, que son

meurtre retentisse sur qui l'a commis !... Et, tout à coup, comme saisi d'une pensée subite, il met un genou en terre, baise la main pendante du noble vieillard, et s'élance hors de l'appartement. Arrivé à sa chambre, prend l'épée illustrée de la famille, la porte à ses lèvres avec respect, la brise, et s'écrie : Ils n'en hériteront pas... Qu'en feraient-ils?...

Scène contemporaine.

Tout ce qui fait le bonheur de ce monde, Dieu le leur avait donné.

Jeunesse, chaleur de cœur, élévation d'esprit, amour des arts, fortune pour les encourager, et fortune pour secourir les pauvres; amour de leur famille, dévoûment de tous ceux qui les entouraient, sympathie de goûts et d'humeur, même entraînement pour le plaisir et les fêtes, même desir d'embellir leur demeure des chefs-d'œuvre des arts; à tous deux un passé sans remords, un présent embelli d'avenir, et un avenir embelli de tous les rêves de la jeunesse et de l'amour. Voilà ce qu'ils avaient, et ce dont ils remerciaient le ciel; car ils avaient le *bonheur de sentir leur bonheur*, et d'en être reconnaissans.

Tous deux avaient connu l'adversité, et le ressouvenir des jours mauvais rendait plus doux encore *ces beaux jours de France*.....

cette *chère France!* était dans toutes leurs pensées, dans tous leurs songes. En France on leur disait alors: Nous vous aimons, et ils croyaient à cet amour, et cette persuasion ajoutait à leurs joies; car ils ne se doutaient pas de cette comédie qui se jouait avec tant d'art autour d'eux. Hélas, dans cette comédie, tous n'avaient pas que des paroles emmiellées et trompeuses à redire, un des acteurs (un de ceux dont le Panthéon devrait réclamer les cendres), avait un poignard et s'en est bien servi!!! Mais grand Dieu! que les idées de poignards et d'assassins étaient loin des deux jeunes époux...

On raconte que Henri IV quelques jours avant sa mort était triste et sombre et avait des pressentimens et des visions de sang: ici rien de pareil, tout était confiance et joie le matin, comme le soir tout devait être tristesse et désespoir; seulement une séparation de quelques heures, entre une félicité à laquelle rien ne semblait manquer, et un abîme incommensurable de douleurs.

Le temps était froid et neigeux, et à travers les glaces des grandes fenêtres du rez-de-

chaussée on voyait sur les branches des sapins, des épicéas, des cèdres et des cyprès de la Louisiane, des restes de neige qui contrastaient avec le vert sombre des longs rameaux pendans de tous ces arbres. Quelques pâles rayons de soleil tombaient sur cette scène d'hiver, qui n'était pas sans charme, vue d'un salon bien chaud et bien clos de toutes parts. Le feu brillait dans l'âtre du foyer, et malgré les frimas du dehors, les roses, les jacinthes et les camélias formaient de gracieuses touffes et dans les vases de la cheminée et dans les corbeilles des jardinières placées devant les portes vitrées. L'épaisseur de quelques lignes seulement séparaient toutes ces fleurs si vivantes, si fraîches et si parfumées, de la mort de l'hiver, c'était comme il arrive souvent, comme il devait arriver ce jour-là, le bonheur séparé par un rien de la plus cruelle adversité.

— Que ferons-nous ce soir, disait la jeune femme à son mari, en s'asseyant à la table du déjeûner? Iras-tu encore au bal?

— Non, tu n'y viendrais pas; il faut aller ensemble ce soir à l'Opéra.

— Ensemble, oh! oui, c'est ce que j'aime le mieux.

— Bonne Caroline, tu aimes donc à être avec moi?

— Tu le sais bien, c'est ma vie.

— Que je te remercie de m'aimer ainsi.

— Tu me remercies, de quoi? De mon bonheur; mon bonheur c'est de t'aimer.

— Voilà les beaux jours qui reviennent, tu te plais à la campagne, nous allons bien nous arranger chez nous. Je veux qu'on y mène la première vie de château de France; nous y verrons nos amis, et là plus d'étiquette.

— C'est cela, et puis à Paris nous donnerons des bals. Tu sais que j'aime le moyen âge; nous nous en ferons dessiner les costumes par nos meilleurs peintres, et nous aurons des fêtes historiques.

— Toutes tes idées me plaisent, tous tes projets me sont déja des plaisirs, mais nous remettrons tout cela à l'hiver prochain. Tu sais que je ne veux pas que tu danses cette année..... et puis nos pauvres ont besoin; leur misère est si grande! L'an passé je n'ai pu leur donner que trois cent mille francs, je

voudrais pouvoir faire davantage. Je ne m'amuse bien que lorsque je sais qu'on ne souffre pas autour de nous.

— Aussi, pour te plaire, je veux établir auprès de Rosny un hospice pour les vieillards.

— Il faudrait aussi penser aux petits orphelins.

— Tu as raison, on est à plaindre quand on n'a plus de père !

— Tu viens de prononcer le nom de père ; mon grand bonheur est d'avoir conservé le mien. Je devrais dire le nôtre, car il t'aime comme sa fille.

— Toute ta famille est si bonne pour moi !.. Je craignais d'être trop jeune, trop vive, trop légère pour ta sœur.

— Oh ! non, si elle ne peut plus avoir de gaîté pour elle, elle l'aime dans les autres. Elle pleure et doit pleurer, mais ses douleurs elle les garde dans son ame, et le bonheur et les plaisirs elle les veut dans ce qui l'entoure; ce sont des biens qu'elle ne peut plus posséder, mais dont elle voudrait pouvoir doter tout le monde.

— Comme tu la peins bien.

— Tu es notre joie à tous. Mon vieil oncle, avec tous ses soucis et ses infirmités, a été tout rajeuni de ta venue; depuis long-temps notre famille n'avait plus de fêtes; tu as été notre colombe, c'est toi qui nous as apporté le rameau d'olivier.

— Et tu ne parles pas de nos cousins, je les aime beaucoup.

— Oui, je sais que tu les aimes...

— Oh! ce sont de si bonnes gens.

— Je crois que ta tante t'est fort attachée?

— Comment ne le serait-elle pas? la sœur de mon père, ma maraine et qui m'a vue toute petite; j'ai grand bonheur à parler avec elle la langue du pays... Cependant, je te dirai que je veux oublier toute autre langue que le Français.

— Non pas, s'il vous plaît; je veux que vous parliez Italien et Anglais à nos enfans, as-tu vu Louise ce matin?

— Oui, je l'ai embrassée, et pendant que j'étais penchée sur elle, avec ses petites mains, elle s'est mise à jouer avec mes cheveux.

— Ils sont si beaux tes cheveux blonds!

— Tu les aimes... eh bien! je te les consa-

cre ; tu sais, en Italie, on voue sa chevelure à la sainte Madone, moi je voue la mienne à mon mari.

— Puisqu'ils sont à moi, je veux que tu les couronnes de roses ce soir.

— Ce soir?

— Oui,.. n'est-ce pas un soir de plaisir?

— Et de bonheur... puisque nous serons ensemble.

Oh vous! qui parlez de joie et de plaisir, qui projetez des fêtes, parlez bas, parlez bas; car l'adversité, comme le lion des saintes écritures, rôde sans cesse autour de nos demeures; et quand elle entend trop de bonheur au-dehors, elle entre tout-à-coup, et sa main de fer vous saisit.

C'est ce qu'il advint au jeune couple. Pendant qu'ils s'occupaient des plaisirs de la soirée; il y avait dans Paris un homme qui se promenait dans les lieux solitaires, roulant dans son esprit la pensée du meurtre, et quand elle venait à l'effrayer un peu, tirant de sa poche un livre libéral, pour s'affermir dans le crime.

Ce livre, c'était la *Minerve*.

Cet homme, c'était Louvel.

Les deux époux, Charles-Ferdinand d'Artois, duc de Berry, et Marie-Caroline-Ferdinande-Louise de Sicile (1).

Car cette scène d'union conjugale, ce bonheur auquel tout le monde peut atteindre, ces douces causeries, ces idées de plaisir, ces plans d'arrangemens de châteaux, ces projets de fondation d'hospices pour les vieillards et les orphelins : toutes ces choses se pensaient, se disaient sous les lambris dorés de l'Elysée-Bourbon ; c'était une des matinées de ces augustes hôtes; c'était celle du 13 février 1820!!!

Comme s'il devait y avoir beaucoup de plaisir à cette soirée, madame la duchesse de Berry était pressée de partir pour l'Opéra, elle savait qu'elle y trouverait la famille d'Orléans ; pour elle, c'était un attrait de plus.

Appuyée sur le bras de son mari, elle apparaît dans sa loge et se montre aux spectateurs, qui la saluent d'un frémissement de joie ; car, à leurs yeux, cette femme si jeune

(1) Cette dernière partie du feuilleton est presque empruntée en entier à M. de Châteaubriand.

et si délicate doit être la souche d'une autre longue lignée de rois.

Apercevant, dans une loge en face de la leur, le duc et la duchesse d'Orléans, le duc et la duchesse de Berry allèrent les visiter, et le parterre vit avec un vif plaisir le duc de Berry prendre le petit duc de Chartres sur ses genoux et le caresser; témoin de cette union des princes, le public applaudit à diverses reprises... Depuis, dans une autre occasion, et toujours aux applaudissemens de la foule, on a vu le petit duc de Bordeaux caressé aussi par le duc d'Orléans...

Madame la duchesse de Berry, au bout de quelque temps, se trouvant fatiguée, fit demander sa voiture pour retourner chez elle, son mari voulut la conduire: le carrosse s'était approché de la porte, les hommes de garde étaient restés dans l'intérieur; depuis long-temps le prince ne souffrait pas qu'ils sortissent, et répétait : *Nous n'avons pas besoin d'être ainsi gardés, on nous aime...* On nous aime!... il le croyait!...

Un seul factionnaire présentait les armes, et tournait le dos à la rue de Richelieu. M. le

comte César de Choiseul, aide-de-camp de monseigneur, était à droite du factionnaire, au coin de la porte d'entrée ; M. le comte de Mesnard, premier écuyer de madame la duchesse de Berry, lui donna la main gauche pour monter dans son carrosse, ainsi qu'à madame la comtesse de Béthisy ; monseigneur le duc de Berry leur donnait la main droite ; M. le comte de Clermont-Lodève était derrière le prince pour rentrer avec lui dans la salle.

— A bientôt, dit la princesse en faisant un signe de la main.

— Oui, à bientôt, répéta le duc de Berry.

— Oh ! que ce *bientôt* devait être cruel !

A ce moment, un homme, venant du côté de la rue de Richelieu, passe rapidement entre le factionnaire et un valet de pied, qui relevait le marche-pied du carrosse. (C'était l'homme de la *Minerve.*) Inspiré par l'enfer, il se jette sur le prince, et, appuyant la main gauche sur l'épaule gauche du duc de Berry, le frappe de la main droite au côté droit, un peu au-dessous du sein. M. de Choiseul, prenant ce misérable pour un homme qui en

rencontre un autre en courant, le repousse en lui disant :

« Prenez donc garde à ce que vous faites ! »

Ce qu'il avait fait était fait !

— Seriez-vous blessé, Monseigneur ? s'écrie M. de Mesnard.

— Je suis assassiné, cet homme m'a tué.

— Oh ciel ! que dites-vous ?

— Je suis mort ! je suis mort ! je tiens le poignard.

— Ferdinand ! Ferdinand ! je cours à toi.

— Au nom de Dieu, restez, Madame....

— Laissez-moi ! laissez-moi ! Ouvrez, que je descende. Et sans attendre, la jeune épouse, la jeune mère s'élance, au péril de sa vie, par-dessus le marche-pied de sa voiture, et court à Monseigneur.

Dans le passage où se tenait la garde, il y avait un banc, on assit monseigneur le duc de Berry sur ce banc, la tête appuyée contre le mur, et l'on ouvrit ses habits pour découvrir sa blessure. Elle rendait beaucoup de sang. Alors le prince dit de nouveau :

Je suis mort !... un prêtre !... venez, ma femme, que je meure dans vos bras.

Une défaillance survint ; la jeune princesse se précipita sur son mari, et dans un instant ses habits de fête furent couverts de sang.

Cependant M. de Choiseul venait d'amener le docteur Blancheton ; M. Drogard, autre médecin, l'avait déja précédé.

L'auguste blessé, porté dans le petit salon de sa loge, demanda si son meurtrier était un étranger. On lui répondit que non.

Ah ! il est cruel, dit le fils de France, de mourir de la main d'un Français ! Ayant été saigné au bras droit par M. Drogard, il ajouta :

Je suis bien sensible à vos soins, mais ils sont inutiles... Je suis perdu ; ma blessure est profonde. Je ne me fais pas illusion ; le poignard est entré jusqu'à la garde, je puis vous l'assurer.

Madame la duchesse de Berry arracha sa ceinture pour servir de bandage et d'appareil. Elle seule avait conservé sa présence d'esprit dans ce moment affreux.

Mais ce voile qui vient sur les yeux des mourans, commençait à s'étendre sur ceux du prince, et il disait :

— Ma femme !... Caroline, es-tu là ?

— Oui, je suis là ; je ne vous quitterai jamais.

— Mon cher Bougon, je suis frappé à mort.

— Monseigneur, espérons.

— Que faites-vous là ? Oh, ciel ! vous sucez ma blessure ! la plaie est peut-être empoisonnée. — Mes amis, merci... Un prêtre, un prêtre à présent.

Mgr l'évêque de Chartres arriva. Confident sacré du père, il exhorta Mgr le duc de Berry à la confiance en Dieu, lui demanda un acte général de contrition, afin de pouvoir l'absoudre, calmer ses inquiétudes, et attendre le moment où il serait possible à S. A. R. de faire une confession plus détaillée.

Le duc d'Angoulême accourut bientôt. L'entrevue des deux frères ne peut s'exprimer. Mgr le duc d'Angoulême se jeta sur la plaie du duc de Berry en la baisant et l'inondant de ses larmes. Ses sanglots l'étouffaient ; son malheureux frère était également incapable de parler.

On avait voulu empêcher Madame, du-

chesse d'Angoulême, de se rendre à l'Opéra ; mais cela avait été en vain. Que lui importent les périls? Est-il une douleur qui puisse se passer d'elle ? une adversité qui l'ait jamais fait reculer?

Bientôt MONSIEUR arrive.... Il faut connaître la bonté, la tendresse, le cœur paternel de ce prince, pour savoir ce qu'il eut à souffrir...

Mgr le duc de Berry témoigna le désir de donner sa bénédiction à MADEMOISELLE. Elle lui fut apportée par madame de Gontaut. Alors le prince, levant une main défaillante, dit :

— Pauvre enfant! je souhaite que tu sois moins malheureuse que ceux de ma famille... Oh! quand le royal patient disait ces paroles, voyait-il l'*avenir*, voyait-il le *présent d'aujourd'hui ?*

Mgr le duc d'Orléans, Mme la duchesse d'Orléans, Mlle d'Orléans, qui s'étaient rencontrés au spectacle, n'avaient pas quitté le prince. Le père du duc d'Enghien arriva à son tour. A ce rendez-vous de douleur il ne manquait plus que le roi ; M. le duc de Maillé et M. le

comte d'Audenarde étaient allés chercher M. Dupuytren. Ce célèbre chirurgien arriva à une heure. Quand il entra, il trouva le prince couché sur le côté droit : sa pâleur, ses traits altérés, sa respiration courte, le gémissement qui s'échappait de sa poitrine, la sueur froide qui couvrait son front, le désordre de ses mouvemens, le bouleversement de son lit, le sang qui inondait ce lit, et plus que tout cela, l'horrible blessure qui se présentait à découvert, frappèrent de consternation un homme pourtant accoutumé aux spectacles des douleurs humaines. On fut d'avis d'élargir la blessure, comme le seul moyen d'ouvrir une issue au sang épanché dans la poitrine.

Le prince ne parlait qu'avec une peine extrême.

— Mon ami, lui dit sa femme, en se penchant sur son visage pâle et décoloré, mon ami, je vous en prie, indiquez-moi l'endroit où vous souffrez.

A cette voix si chérie, le moribond se ranima, prit la main de sa femme et la posa sur sa poitrine.

— C'est là que vous souffrez ?

— Oui... j'étouffe.

— Ma fille, éloignez-vous, dit MONSIEUR.

— Mon père, ne me forcez pas à vous désobéir. Et s'adressant aux gens de l'art : Messieurs, faites votre devoir.

Pendant l'opération de l'élargissement de la plaie, elle était à genoux au bord du lit, tenant le prince par la main gauche.

— Oh ! laissez-moi, laissez, puisque je dois mourir.

— Mon ami, souffrez pour l'amour de moi...

L'opération faite, Mgr le duc de Berry passa la main sur les cheveux de la princesse, et lui dit :

— Ma pauvre femme, que vous êtes malheureuse !

Le couteau dont l'assassin s'était servi avait sept pouces de longueur ; la lame en était plate, étroite, à deux tranchans, comme celle du couteau de Ravaillac, et extrêmement aiguë.

Un moment de calme suivit l'élargissement de la plaie. Les mourans, près d'expirer,

éprouvent toujours un soulagement qui leur laisse le temps de jeter un dernier regard sur la vie : c'est le voyageur qui s'assied un instant pour contempler le pays qu'il a parcouru avant de redescendre le revers de la montagne.

Dans cet intervalle de repos, au milieu de ce silence qui règne à l'entour des mourans, il dit devant son père, son frère, sa belle-sœur, la famille d'Orléans, le duc de Bourbon et tous les assistans :

Mon amie, ne vous laissez pas accabler par la douleur; ménagez-vous pour l'enfant que vous portez dans votre sein.

Ce peu de mots fit un effet surprenant sur l'assemblée : en présence de la douleur, on sentit naître, malgré soi, un mouvement de joie; l'attendrissement redouble pour le prince, qui laisse à la patrie cette dernière espérance... Le visage du duc d'Orléans était baigné de larmes.

Mon père, je vous recommande tous ces braves gens qui m'aimaient et qui pleurent... Puis il ajouta : Qu'ai-je fait à cet homme ?... c'est peut-être un homme que j'ai offensé sans le vouloir.

— Non, mon fils, vous n'avez jamais vu, jamais offensé cet homme ; il n'avait contre vous aucune haine personnelle.

— C'est donc un insensé !... Le roi va-t-il venir ? je n'aurai pas le temps de demander grace pour la vie de l'homme... Mon père... mon frère, promettez-moi de demander au roi la grace de la vie de l'homme.

Ce fut, après ces paroles de miséricorde, que le chrétien mourant jugea assez bien de la vertu de sa femme pour lui avouer ses torts, et lui témoigner le désir de voir les deux innocentes créatures, filles de son long exil.

— Qu'on les fasse venir ! s'écria la princesse ; ce sont aussi mes enfans.

Elles vinrent toutes les deux, se mirent à genoux en sanglottant au bord du lit. Le prince leur adressa quelques mots en anglais, et les ayant bénies, dit à madame la duchesse de Berry : Caroline, serez-vous assez bonne pour prendre soin de ces orphelines ? La princesse, pour toute réponse, leur ouvrit ses bras et leur fit embrasser MADEMOISELLE.

— Mon frère, croyez-vous que Dieu me pardonne?

— Vous pardonner, mon frère ! il fait de vous un martyr !

Alors le curé de Saint-Roch arriva avec les saintes huiles ; et pour parvenir dans la chambre du mourant, le prêtre chrétien portant les sacremens de l'église, avait été perdu dans la foule des masques, dont les voix aiguës et perçantes faisaient entendre d'obscènes plaisanteries autour des choses saintes. Nuit affreuse ! nuit épouvantable de plaisir et de sang, de religion et de folie !

Le vieux roi arrive vers les cinq heures du matin : Mon oncle, grace ! grace pour l'homme !... Mon oncle, vous ne dites pas *oui !*.... Grace, je vous en prie, pour la vie de l'homme, afin que je meure tranquille.

Revenant sur le même sujet, il répétait : La grace de la vie de cet homme eût pourtant adouci mes derniers momens.... Enfin, lorsqu'il ne pouvait déja parler que d'une voix entrecoupée, et en mettant un long intervalle entre chaque mot, on l'entendait dire : Du moins si j'emportais l'idée.... que le sang.... d'un homme... ne coulera... pas... pour moi... après ma mort !

Et puis il demanda à être changé de côté... ; et puis il murmura des mots sans suite, et l'on entendit cette prière : Vierge sainte, faites-moi miséricorde. Il dit encore quelques paroles qui se sont perdues dans la tombe...

On était parvenu à arracher un instant madame la duchesse de Berry de cette scène de douleur. Il est mort ! il est mort ! je veux mourir aussi ! s'écriait-elle en se tordant les bras. Elle va tomber sur le corps de son époux : un instant on n'entendit que des sanglots ; mais tout à coup elle se relève, se tourne vers le roi, et lui dit :

Sire, j'ai une grace à demander à votre majesté ; elle ne me refusera pas. Le roi écoute.

Je vous demande la permission de retourner en Sicile.

Cette permission ne lui fut point accordée, et ce fut grande cruauté.... ; car depuis, la jeune mère a donné à la France un Français de plus, l'a confié à sa garde et à son amour... Et qu'a fait la France de la mère et de ses enfans?

Premiere Communion d'un Prince exilé,

ou

SOUVENIRS D'UNE FAMILLE JACOBITE.

Depuis quelques jours, la mère de mon père s'apercevait bien que quelque chose de mystérieux se préparait au château : mon grand-père restait moins en famille ; ses vieux amis Mead, Sheridan et O'Sullivan, venaient le prendre, l'emmenaient dans la forêt, ou se renfermaient dans sa chambre pour parler en *secret* d'une *très secrète* affaire.

Élevée dans les vieilles traditions irlandaises, ma grand'mère aurait cru manquer à son devoir de femme soumise et respectueuse, si elle avait témoigné à son mari le moindre désir de connaître l'objet de sa préoccupation. Elle avait grande envie de recevoir une confidence ; mais sa dignité et son devoir d'épouse

la faisaient s'abstenir de tout ce qui aurait pu ressembler à de la curiosité.

On était alors aux derniers jours de mai 1732. Les campagnes étaient belles, vertes et fraîches, riantes comme ce qui n'a pas encore souffert. En effet, pas une de ces tardives gelées, ni de ces hâles desséchans, n'avaient encore flétri une seule feuille des arbres, des buissons et des haies. Au milieu de ce paysage gracieux, quand on était descendu dans les prairies des bords de la Seine, on voyait sur la hauteur quelque chose de sombre : c'était le château de Saint-Germain, qui, avec ses toits découpés, ses tours, ses tourelles et ses donjons, ressemble à une immense couronne murale placée sur la montagne. Cet aspect imposant, mêlé à la vue générale du pays, produisait l'effet d'une pensée noble et grave dans une jeune imagination.

Ce que ce château avait de triste s'accroissait encore à mesure qu'on en approchait : à ces vastes et royales demeures, il faut la vie et le mouvement que leur donnent les intrigues de l'ambition, l'empressement des courtisans et l'infatigable ténacité des solliciteurs,

Et qu'aurait fait toute cette gent bruyante et remuante, au château de Saint-Germain, en 1732? C'était un exilé et maladif qui l'habitait : aussi il y avait peu de foule dans les cours. Ce n'est pas autour du malheur qu'on se presse; il n'a rien à donner...

Cependant on voyait encore, sur l'esplanade, sur la terrasse, sur le balcon et sous les portiques de la grande cour, des serviteurs fidèles de la famille exilée. On les reconnaissait à leur air étranger ; ils n'avaient point dans leurs démarches cet empressement qui distingue les courtisans. Comme ils savaient qu'il y avait toujours de la place auprès d'un souverain détrôné, ils ne couraient pas. Sur leurs visages on voyait aussi plus de calme que n'en ont ordinairement les habitans des palais : leur ambition était satisfaite. Ils s'étaient attachés à l'adversité par honneur, comme d'autres s'attachent au bonheur par intérêt : pour certaines ames il y a des joies dans pareille conduite. J'ai grand'pitié de ceux qui ne les concevraient pas.

Jacques III trouvait une douce consolation dans cet entourage désintéressé et fidèle. Et

quelquefois il s'en voulait de ne pas se sentir plus malheureux ; il se reprochait de s'habituer à l'exil, et alors il disait à ses meilleurs amis : En vérité, mon père m'a laissé trop de sa résignation, et vous, vous me rendez mon bannissement trop supportable. Je me reproche, et mes fils qui grandissent me reprocheront un jour peut-être le repos dont je jouis ici.

Ce qu'il disait là, plusieurs de ses plus dévoués serviteurs le pensaient. Mais connaissant son caractère pacifique et tranquille, ce n'était pas sur lui qu'ils comptaient ; leurs vœux, leurs pensées se tournaient vers les jeunes princes. L'aîné surtout, Charles-Édouard, fixait sur lui toutes les affections comme tous les regards. Jamais enfant fait pour le trône n'avait reçu de Dieu plus de charme pour s'emparer des cœurs : franc, vif, gracieux et hardi, il se livrait avec emportement aux plaisirs de son âge, et avec réflexion et application à ses études. Il jouait avec délire et étudiait avec fruit.

A son caractère ardent, son père s'occupait alors d'imposer le meilleur et le plus puis-

sant des freins, les devoirs religieux. Le jeune Charles-Edouard, âgé de douze ans, allait faire sa première communion, et c'était cet acte solennel qui allait être célébré dans la chapelle de Saint-Germain, qui faisait le sujet de tous les entretiens de la petite cour fidèle. A cette occasion, des fêtes... des fêtes d'exilés! devaient avoir lieu. Mon grand-père s'étant chargé de beaucoup de détails, rentrant un jour chez lui, dit à sa femme :

— Marianne, vous n'avez rien deviné?

— Non, j'aurais été bien fâchée de le faire.

— Pourquoi?

— Parce que je vous aurais enlevé le plaisir de me dire ce qui vous préoccupe tant depuis plusieurs jours.

— Mais ordinairement vous avez plus de tact que cela; comment, vous ne devinez pas?

— Je ne veux pas la gloire de deviner; je veux le plaisir d'une confidence.

— Eh bien! il vous faut aller aujourd'hui à Paris.

— Pourquoi faire?

— Beaucoup d'emplettes : votre fils, votre

fille vont être chargés d'un rôle dans la fête.

— Ah ! il va donc y avoir une fête ? Je m'en doutais.

— Vous vous en doutiez?

— Eh, oui ! ne vous voyais-je pas vous promener sur la terrasse en fredonnant et en vous frottant le front ? Vous faisiez des couplets ; sont-ils bien ? chantez-les moi.

— Pas aujourd'hui. Pensez à vos emplettes. Il nous faut beaucoup d'étoffes écossaises, bariolées des vraies couleurs du pays, des plumes noires bien ondoyantes pour les toques. Nos enfans et tous ceux des personnes attachées à la cour doivent porter l'habit montagnard, et les deux princes aussi.

— Oh ! la bonne idée ! cela sera bien plus beau qu'à Versailles. Connaissez-vous rien de plus laid que leurs habits de taffetas, si étriqués? et rien de plus beau que l'habit écossais si noble et si mâle ?

— Marianne, je ne connais rien d'aussi *patriote* que vous.

— Je m'en fais gloire. Trouvez-vous la verdure de Saint-Germain aussi belle que celle d'Irlande? et cette colline que je vous entends

quelquefois appeler *la Montagne*, est-elle comparable aux monts de la sauvage Ecosse? et ce palais, l'aimez-vous autant que Holy-rood ?... Mais je m'en veux de retarder le plaisir de mon fils et de ma fille... Pauvres enfans ? ils ne sont pas accoutumés aux fêtes !... ne leur volons pas un seul instant de joie.

Bientôt la mère et les deux enfans furent en route, et mon grand-père retourna au château. C'était le surlendemain que la fête religieuse devait se célébrer. Le prince avait, depuis quelques jours, suspendu ses études profanes, et à ses jeux bruyans avaient succédé des promenades dans les campagnes toutes parées de fleurs pour la Fête-Dieu. De cette nature si fraîche et si riante, il s'élevait aussi une voix pour parler au cœur du jeune chrétien et le porter vers le ciel. Entre l'enfance et le printemps il y a tant de points de rapport, tant de douces harmonies ! L'enfance, c'est le mois de mai de la vie : l'ame alors a presque autant de fleurs que les champs émaillés. Un enfant comprend le charme de la saison des roses ; mais à ce que nous appe-

lons les beautés d'automne et d'hiver, il n'entend rien : pour aimer la voix solennelle des orages, les feuilles jaunies des forêts et la mélancolie des jours de neige, il faut avoir souffert.

Le 27 mai au soir, veille de la fête de Saint-Germain, le roi Jacques III fit appeler son fils dans la chambre où était mort son père. Un aumônier et quelques vieux serviteurs se tenaient debout près de la fenêtre ; Jacques était assis dans un grand fauteuil de velours rouge, à dossier pointu, en bois doré et à pieds en spirale. Pour se défendre du soleil couchant dont les rayons dardaient sur les vitres, les courtines de damas cramoisi étaient tirées, et à travers leur tissu soyeux, la lumière pénétrait dans l'appartement comme à travers les vitreaux d'une église. Le front soucieux et pâle du fils de Jacques II était éclairé de cette lueur, qui se réflétait aussi sur une couronne et un sceptre d'or posés sur la table, au pied d'un grand crucifix d'ivoire.

Le roi, assis près de cette table, y appuyait le bras, et sa main soutenait sa tête.... Il attendait son fils pour lui parler de Dieu et

des vanités des choses de la terre. Roi détrôné qui parle de ces choses doit avoir grande autorité.

On entendit les pas d'un enfant qui courait en dehors de la chambre.

Le voilà, dit Jacques III.

La porte s'ouvrit, et Charles-Edouard Stuart parut.

Son teint, naturellement blanc et rose, se teignit encore de couleurs plus vives en approchant de son père.

Les officiers et les amis du roi quittèrent l'embrâsure de la haute croisée, et vinrent avec respect plus près de leur souverain vénéré, qui voulait être entendu d'eux.

L'enfant alla droit à son père.

Assieds-toi là, Charles, et écoute.

L'enfant, avant de s'asseoir sur le carreau de velours placé sous les pieds du roi, y posa le genou, et inclina respectueusement la tête.

— Que le Seigneur Dieu tout-puissant, que le Roi des Rois te bénisse !

— *Amen*, répondit Charles-Édouard.

— *Amen*, répéta l'assistance émue.

Prononçant cette bénédiction royale et paternelle, Jacques III tenait ses mains étendues sur la chevelure blonde et bouclée du petit prince,.... et le cœur du petit prince battait fort au-dedans de sa poitrine; ses yeux, ceux du roi son père, ceux de tous les témoins de cette scène religieuse, ne voyaient plus qu'à travers les larmes.

— Charles, quand demain Dieu sera descendu dans ton cœur, que lui demanderas-tu?

— Le bonheur de mon pays et de longs jours pour votre majesté.

— Cher enfant, il faudra lui demander autre chose; il faudra solliciter de lui la force nécessaire pour bien porter ton infortune. Les rois sur le trône ont bien besoin de son aide pour régner avec justice et gloire; mais les rois dans l'exil ont une autre majesté à soutenir. Confondus avec les autres hommes, il faut qu'on les reconnaisse encore; car ils ont été marqués du doigt de Dieu, et ce caractère ne doit pas s'effacer. Qui de nous peut savoir combien durera le bannissement, il faut donc, mon fils, demander la force d'en

soutenir noblement, chrétiennement les rigueurs.

— Pour y parvenir, je me rappellerai tout ce qu'on m'a dit de mon aïeul, et tout ce que j'ai vu de mon père.

— Sais-tu, Edouard, quelle était la prière de cet aïeul, quand de tous ses trois royaumes il ne lui restait plus que cette couronne sans puissance, et ce sceptre sans autorité.

— Oui, elle est écrite en lettre d'or dans le petit oratoire, ici à côté: FIAT VOLUNTAS TUA.

— Toute la science du chrétien, du sujet et du monarque est dans ces paroles: *Seigneur, que votre volonté soit faite.* Mon cher fils, souviens-toi de ces paroles, soit que tu te résignes aux ennuis de l'exil, soit que tu cherches un jour à remonter sur le trône; sur la terre du bannissement, sur le champ de bataille, redis cette devise du chrétien et tu seras plus fort: c'est une armure pour les bons et les mauvais jours.

—Oui, sire, je dirai demain à Dieu: Seigneur, que votre volonté soit faite et non la mienne; mais j'ajouterai: Détournez, ô Seigneur! des

lèvres de mon père le calice d'amertume, le calice de l'exil; je suis jeune, moi, je puis souffrir; mais lui devient vieux et infirme, reconduisez-le au champ de ses aïeux.

— Eh! mon enfant, je verrais poindre une autre restauration que je n'en aurais pas moins l'ame abreuvée de chagrin. Ce qui brise le cœur, ce n'est pas d'habiter tel ou tel pays; hélas! on se fait à tout, même au bannissement. Je dors sous les voûtes de Saint-Germain peut-être aussi bien qu'à Saint-James ou à Windsor... Mais ce qui reste à jamais, comme un poids immense, sur notre existence, pour l'attrister, c'est l'ingratitude et la fausseté de ceux que nous avons aimés; être trahi par ceux qu'on croyait ses amis, être trompé par ses proches, voilà ce dont on ne se console pas. Mon père, de pieuse et chrétienne mémoire, m'a souvent répété: J'ai de la force pour tout supporter, hors l'ingratitude... Ma fille et mon gendre, eux que j'avais nourris et aimés, eux qui s'étaient assis à ma table et qui avaient bu à la même coupe que moi; Guillaume, que j'appelais mon fils, qui tant de fois m'a juré fidélité et dévouement,

non-seulement me vole ma couronne, non-seulement me ravit l'amour de ma fille, mais encore me calomnie aux yeux des Anglais; et lui, homme sans foi, cherche à me flétrir du nom de parjure!....

Et quand mon père, ordinairement si résigné, ajoutait Jacques III, venait ainsi à parler de son gendre Guillaume de Nassau, sa figure si calme s'animait;.. on voyait que l'indignation et de cruels souvenirs agitaient son sang... Mais la religion, mon enfant, ne manquait pas, dans ces instans amers, de venir au secours de ton aïeul. Elle lui faisait alors un devoir de pardonner à ceux qui avaient rompu tous les liens sacrés de famille pour se faire ses ennemis.

Dépossédé comme ton aïeul et comme moi, Charles, apprends aussi à pardonner.

— Oh! mon père, j'ai examiné mon cœur, et je n'y ai trouvé de haine contre personne.

— Quoi! tu ne hais pas ceux qui nous ont dépossédés?

— Non; je les plains et je les.....

— Arrête, Charles, ce sentiment ne serait pas même chrétien.

— Eh bien ! je tâcherai que ce ne soit que de la pitié... j'aurai pitié d'eux ; car ils ne peuvent s'enorgueillir de leur père, de la souche de leur puissance... J'aime mieux ma conscience que leur couronne volée !.. et puis peut-être un jour aussi je pourrai.....

— Charles ! Charles, ce n'est pas aujourd'hui qu'il faut avoir de semblables pensées.

— Mon père, je vois là écrit sur votre épée: *Dieu et mon droit...*

— Mon enfant, il y a des momens de sacrifice.

— *Votre volonté soit faite*, dit l'enfant, et il baisa la main de son père...

— A demain, ajouta le roi.

Charles-Edouard se leva de dessus le carreau de velours, et son père, l'attirant sur sa poitrine, le baisa au front, en répétant que Dieu tout-puissant soit avec toi.

Alors le prince sortit avec l'aumônier : tous les yeux le suivirent; et puis, se reportant respectueusement sur son auguste père, semblèrent dire: vous êtes heureux d'avoir un tel fils.

Le lendemain, c'était le grand jour : l'ange gardien du petit prince le réveilla de bonne heure, et, pendant toute la nuit, ne lui avait soufflé que des songes célestes. Dès que ses yeux furent ouverts, cet autre petit Samuel, que le Seigneur appelait, se jeta à genoux. A travers les vitraux armoiriés de sa fenêtre, il vit briller les premiers rayons du soleil : jamais cet astre ne lui avait paru si beau et si majestueux ; et il se dit avec un saint effroi : Oh ! est-il possible que celui qui a créé le soleil se donne à moi ! et vienne au cœur d'un enfant !

Il trouva pour s'habiller le costume écossais, cet habit des montagnes, premier vêtement de sa famille.

Les cloches joyeuses carillonnaient déja, et dans tout le vaste château on voyait en ce grand jour la vie et le mouvement d'une fête... Pour se rendre à la chapelle, le prince avait à traverser la grande cour où était rangée cette fameuse compagnie écossaise dont Dalrymple a parlé. Le roi donnait la main à son fils, beau de grace, d'innocence et de modestie : à leur vue, tous ces vieux et fidèles ser-

viteurs crièrent : Dieu sauve le roi ! Dieu sauve notre prince royal !

« Jacques III et Charles-Edouard saluè-
« rent ce corps par une inclination ; le cha-
« peau bas, le roi s'avança, s'inclina de nou-
« veau et fondit en larmes ; ils se mirent à ge-
« noux, baissèrent la tête contre terre ; puis
« se relevant tous à la fois, lui firent le salut
« militaire... Ces hommes étaient toujours les
« premiers dans une bataille, et les derniers
« dans une retraite ; ils manquaient souvent
« des choses les plus nécessaires à la vie ; ce-
« pendant on ne les entendait jamais se
« plaindre, si ce n'est des souffrances de celui
« qu'ils regardaient toujours comme leur
« souverain. »

La cérémonie religieuse commença après que l'honneur et la fidélité eurent été passés en revue par le malheur. La chapelle était toute brillante de lumières, toute parfumée d'encens et de fleurs. L'orgue faisait entendre sous ses voûtes françaises, le *bel air de God save the king*, composé par un Français pour charmer les ennuis de la légitimité exilée.

Oh ! qui pourra dire avec quelle fervente

piété le vieux roi priait pour son fils, déja agenouillé près de la table sainte... Ses regards ne se détournaient de son enfant que pour s'élever vers le ciel; des larmes, de bien douces larmes (car elles sont pleines de charme, celles qu'un père répand à pareil jour) s'échappaient de ses yeux, et coulaient sur son visage, rajeuni de la sainte joie de cette fête.

Le prêtre venait de frapper trois fois sa poitrine... Le jeune chrétien, conduit par son gouverneur et l'aumônier, alla se mettre à genoux devant le roi son père.

Pour bénir son fils à ce moment solennel, le vieillard se leva, mais ses jambes défaillantes fléchissaient d'émotion... Jacques fut obligé de s'appuyer sur le bras d'un de ses officiers, et étendant l'autre main sur la tête de son enfant chéri, dit à haute voix: Que le Dieu de Saint-André et de Saint-Georges te garde et te protège!

Après cette bénédiction il y eut un grand silence dans le saint lieu; on n'entendit plus sur les pierres tombales qui pavent la nef, que les pas légers et mesurés du prince, qui s'a-

vançait seul vers le sanctuaire... Où sont les paroles pour peindre ce qui se passait alors dans tous les cœurs des assistans, dans le cœur du père surtout!.. et dans cette ame si fraîche et si pure! Nous, mortels, pouvons-nous comprendre la pensée d'un ange...

Enfin le mystère est accompli, le Dieu fort, le Dieu des armées, le Dieu que l'immensité des cieux ne peut contenir, le Dieu qui se joue des puissances de la terre, qui brise et relève les trônes, est descendu dans le cœur d'un enfant... Que lui demande cet enfant!.. Ecoutez bien, Anglais qui avez exilé sa famille, qui avez fait couler le sang des siens, écoutez bien:

O mon Dieu! rends ma patrie heureuse, et fais que je n'y sois pas haï!.....

.....

.....

Toute cette première journée fut consacrée à Dieu; mais le lendemain le fut à une fête, que les fidèles serviteurs de Jacques III avaient arrangée dans la forêt de Saint-Germain, pour le prince Charles-Edouard. Jacques III y conduisit son fils, car il ne pensait pas que

la religion fût ennemie des joies innocentes : la jeunesse a besoin de plaisir, comme l'âge mûr de repos et de méditations.

Pour le lieu de cette fête, ils avaient choisi l'endroit le plus solitaire et le plus sauvage, le plus ressemblant à un site d'Ecosse ; car ce qu'il y a toujours de mieux à offrir à un exilé, c'est une image de sa patrie. Là, sur des rochers, de jeunes filles et de jeunes garçons anglais, écossais et irlandais, vêtus en montagnards, accompagnés des sons de la *musette*, chantèrent au petit-fils de Marie Stuart des couplets où les noms de France et d'Ecosse étaient réunis, et où le mot espérance revenait souvent. Espérance ! n'est-ce pas le mot qu'il faut redire aux pauvres bannis pour les consoler, pour charmer les ennuis de leurs longues journées ?

En voyant ce simulacre de la vieille Ecosse, Jacques Stuart pleura, mais son fils s'approcha de mon grand père, et lui dit : J'aime ce site ; quand je serai plus grand, je veux aller voir le pays auquel ceci ressemble. Viendrez-vous avec moi ?

— Oui, monseigneur, je vous y conduirai.

Et mon grand-père a tenu parole; ce fut lui qui conduisit le prince Charles-Edouard Stuart en Ecosse, dans l'année 1745.

Ma Chambre à Bicêtre.

Rouen.....

Chose étrange, on n'est jamais content de rien.

Voià que je ne trouve pas ma prison selon mon cœur; je l'avais rêvée sombre, triste et d'un aspect sévère, et en y arrivant je n'y ai vu ni grosses et mauvaises tours, ni pont-levis, qui résonne quand vous passez dessus, ni herses à flèches pendantes, qui vous menacent le crâne quand vous passez dessous. Rien de tout cela; je m'étais figuré une décoration de mélodrame; et c'était une scène de tous les jours ordinaires de la vie, une grande maison d'une forme longue, et dont l'étendue bâtie à 8,096 mètres carrés, n'offre aucune architecture féodale, aucun caractère, aucune physionomie de bastille.

Quand je serai bien installé dans ma chambre, dans mes momens de loisir, si l'amitié et l'intérêt que l'on me témoigne m'en laissent,

j'étudierai l'histoire de la maison; et quoiqu'elle n'ait ni bastions, ni grosses tours crénelées, ni machicoulis, ni oubliettes, elle aurait encore bien des douleurs à raconter si les murs venaient à parler. Cependant cette maison, d'abord destinée à un noviciat de jésuites, ne date que de l'année 1605; mais ici-bas pour avoir beaucoup de malheurs à redire, on n'a plus besoin de dater de loin.....

Les amis qui *m'avaient fait la conduite* venaient de se retirer, après avoir passé avec moi mes premières heures de captivité, comme pour en ôter les épines; quand ils me quittèrent c'était justement cette heure qui n'est pas le jour, et pas encore la nuit, l'*entre chien et loup* comme l'appelle madame de Sévigné, l'*heure rêveuse* comme dirait mon père quand il se fait romantique. Me trouvant seul, j'aurais été triste, j'aurais eu le cœur serré s'il n'était resté avec moi ce qui console toujours, ce qui fait supporter la misère, endurer les tourmens, ce qui ferait sourire en mourant, la conscience d'avoir fait son devoir...

Oh! qu'alors tout isolé que j'étais dans ma

petite chambre, je me trouvai plus heureux que ceux qui m'y avaient envoyé! Pour y venir, je n'avais eu à renier aucun antécédent de ma vie, à apostasier aucune de mes vieilles opinions; pour venir où je suis, je n'ai rien eu à dépouiller, à mettre de côté; pour entrer en prison, je n'ai point courbé la tête;.. j'y ai apporté de la résignation, de la patience et de l'espoir : à la porte il n'y a point de guichetier qui vous dépouille de ce bagage que l'homme qui va être mis sous les verroux doit avoir toujours avec lui.

A la lueur de ce qui restait de jour, je commençai la revue de ma chambre... Oh! que n'ai-je un peu du talent de M. de Maistre, pour en faire une description à la manière de ce *célèbre voyageur!*

Mais, avant de chercher à rien décrire, il faut que je commence par remercier MM. les administrateurs et directeurs de Bicêtre. Si ma chambre est presque *confortable*, c'est à eux que je le dois: ce sont eux qui ont fait donner à ses murs une couleur rosée, comme pour chasser toute idée noire, ce sont eux qui ont fait peindre les portes et les fenêtres,

et en ont ôté la rouille de prison. Dès mon enfance, on m'a enseigné qu'une bonne action, qu'un égard envers le malheur n'étaient jamais perdus: un collègue en journalisme pourra peut-être l'éprouver un jour; et s'il vient jamais où je suis, captif il sera récompensé du soin qu'il a pris des captifs comme administrateur de Bicêtre.

Mon salon (car j'ai chambre à coucher et salon) a eu jadis deux fenêtres, l'une au levant et l'autre au couchant; de ce dernier côté la croisée a été condamnée: on n'en a conservé que quatre petits carreaux de vitres. Le maçon aurait bien pu continuer le mur jusqu'au plafond, car ce qui vient de jour par cette étroite ouverture, est bien peu de chose; mais je me persuade que c'est une idée morale qui a empêché de condamner tout-à-fait cette fenêtre, et qui a fait laisser cette petite ouverture à la résignation et à l'espérance.

Du milieu de la chambre, quand on élève son regard vers les quatre petits carreaux de vitres, on aperçoit les deux croix jumelles de cette tour de la cathédrale qui a un haut

toit en pointe semblable à celui d'un château gothique.

Ainsi, de toute la grande cité, le prisonnier ne verra, de ce côté, qu'un toit; ce ne sera point celui sous lequel vivent et son père et sa mère, cela pourrait l'affaiblir et l'attendrir; ce sera celui d'une des églises où on lui a enseigné qu'il fallait être fidèle à ses sermens et que le chrétien devait savoir souffrir.

Merci donc à celui qui a eu l'idée de laisser ce petit jour.

Touchant à cette quasi-fenêtre, j'ai trouvé, au fond d'un placard, peinte à fresque, sur le mur, la fable du corbeau qui veut imiter l'aigle, et qui s'abat sur un mouton dans l'espoir de l'enlever. Cet oiseau, embarrassé dans l'épaisse toison, et ne pouvant plus reprendre d'essor, m'a fait penser à un autre oiseau de nos jours, qui, lui aussi, a voulu imiter l'aigle, et se percher où perchait l'oiseau de Jupiter et de Napoléon, et qui;.... mais je m'arrête; à quoi me serviraient mes verroux, s'ils ne m'apprenaient à être sage?

Entre ce placard et ma cheminée, j'ai la place d'un bon, large et profond fauteuil

d'autrefois; d'une de ces bergères où les rêveries sont aussi douces que le sommeil, et où l'on se souvient avoir vu sa mère, assise et souffrante, dans le salon de famille, disant *aux enfans:* Jouez autour de moi sans faire trop de bruit.

Ma garniture de cheminée se compose de quelques livres, d'une lampe pour mes veillées et d'un portrait.

Quel portrait?

Ecoutez: il y avait une jeune fille gaie, folâtre, heureuse, vivant sous le plus beau ciel du monde, jouant parmi les fleurs, et aimée de tout ce qui l'approchait. Là elle eût été heureuse toute sa vie; nous lui demandâmes de venir à nous; elle répondit: Pourquoi quitterai-je mon pays? où trouverai-je un plus beau soleil? plus de bonheur et plus d'amour? Et nous criâmes: Ici! ici! parmi nous, nous savons mieux aimer que tous les autres. Venez, et la jeune fille vint.

Nous lui donnâmes un mari au cœur jeune, noble et généreux: elle fut heureuse, plus heureuse qu'elle n'avait été aux lieux où elle était née, et elle nous aima de son bonheur.

Mais ce bonheur ne fut pas long : un monstre frappa celui qu'elle chérissait plus que la lumière du jour ; le père de ses enfans..... Alors elle arracha ses beaux cheveux, prit notre pays en horreur et voulut partir... Mais nous la retînmes, nous lui dîmes restez : restez parmi nous, nous vous consolerons ; et les poètes chantèrent :

Rattachez la nef à la rive.
La veuve reste parmi nous.

La pauvre jeune femme nous crut : elle resta, visita nos villes et nos campagnes. Partout on lui répétait : Nous vous aimons, à cause de vous, à cause de vos malheurs, à cause de vos enfans. Ces douces paroles lui furent un beaume, la consolèrent ; et, au milieu des plaisirs, elle m'admit près d'elle, et me dit : Voilà mon fils ; aimez le...

Les temps alors étaient heureux pour elle et pour son fils, et je les aimais de toutes les forces de mon ame.

Les temps d'aujourd'hui sont pleins d'amertume pour les enfans et pour la mère, et je les aime encore plus que dans leur prospé-

rité; que celui qui trouve l'ingratitude une noble chose, prenne la pierre, me la jette, et brise le portrait de la mère et des jolis enfans.

Pour embaumer une chambre de prison, j'ai appendu à la muraille, tout près de la lithographie, un de ces sachets de senteur que l'on nomme *sultans*. Les fleurs qui le remplissent sont mortes depuis long-temps, et cependant elles exhalent encore de doux parfums. Celle qui a fait ce sachet a eu le sort des roses; elle est morte aussi, et son souvenir vit après elle comme ces suaves odeurs après la vie des fleurs.

Me voici à ma table de travail, c'est là le champ de bataille, c'est là que j'ai été fait prisonnier: le tapis vert a disparu sous le nombre des journaux, tous gisent entassés pêle-mêle: non, en vérité, il n'y avait pas plus de morts et de blessés sur le champ de Jemmapes et de Valmy que de gazettes, journaux et brochures marqués, découpés, entaillés, étendus sur ma table.

Là, je vois le *National* auprès de la *Gazette de France*, la *Tribune* auprès de la *Quotidienne*, le *Courrier de l'Europe* auprès du

journal apostat (*les Débats*), le *Revenant* auprès du *Corsaire*, le *Brid'Oison* auprès du *Figaro*, La *Mode* au-dessus de toutes les autres brochures, et puis cinquante journaux et gazettes de province, l'*Ami de la Charte* et l'*Ami de l'Ordre*, le *Sémaphore* et la *Gazette du Midi*, l'*Auxiliaire Breton* et la *Gazette de Bretagne*, le *Journal de Rouen* et l'*Echo*, le *Journal du Hâvre* auprès de la *Gazette de Normandie* et de l'*Ami de la Vérité* et les *Cancans*, qui sont venus là pour me faire rire sous les verroux et me faire chanter mieux que je n'aurais pu faire en pleine liberté, les couplets suivans :

AIR : *Du haut en bas.*

Sous les verroux,
On brave un pouvoir qui chancelle ;
Sous les verroux,
On insulte à son vain courroux.
Oui ; mes amis, l'ame fidèle
Retrouve une force nouvelle
Sous les verroux.

Sous les verroux,
Quand la liberté m'est ravie ;
Sous les verroux,

Je tomberais à vos genoux!...
Non, tyrans, jamais je ne plie:
Plutôt rester toute la vie
Sous les verrous.

Tous ces différens journaux, représentans de passions qui font tant de bruit dans le monde, sont muets dans ma chambre; et, cherchant la vérité parmi eux tous, j'entends les mouvemens de ma montre suspendue à la muraille nue; mes heures de plaisir ont passé vite, mes heures de captivité passent de même, et cette aiguille qui a marqué l'heure de mon écrou, marquera aussi l'heure de ma délivrance... Ah! laissons faire le temps, il est dans les mains de Dieu, et l'exergue du jour n'est-elle pas: DIEU PROTÈGE LA FRANCE?

On dirait que ce cachet, qui a été légué à mon père, et que mon père m'a donné, a été fait pour le moment actuel, j'y vois un cigne percé d'une flèche, avec cette devise: *Transfixus, sed non mortuus.*

Allons, courage! nous ne sommes que transpercés, nous vivons encore.

En face de ma fenêtre condamnée, s'en trouve une autre tout entière ouverte aux

rayons du soleil, c'est celle-là que j'aime; la vue m'en semble magnifique. Par-dessus les murs de la prison et les toits pointus des maisons environnantes, s'élève la côte Sainte-Catherine; sur sa croupe ondulée et arrondie je distingue très bien deux espèces de chicots, deux pans demur de l'ancien fort de Henri IV.

Ces ruines me font rêver; en les regardant ma pensée remonte haut et va loin; je me dis: *ici, en l'année* 1591, *noble homme Aymar de la Chatte, sieur de Gessen, fort Aymé de Monsieur de Mayenne et de toutes les personnes amateurs de vertu, a défendu contre Henri IV le fort et abbaye Sainte Catherine*; car les habitans de Rouen tenaient alors fortement pour la ligue et criaient: Mort! mort au Béarnais!.. et cinq ans plus tard, ils le reçurent dans leurs murs *avec grands esbats de joie et vif contentement, l'appelant leur père et leur sauveur.*

Ainsi comptez donc sur la haine d'une population? Oh non! ce serait aussi fou que de se reposer sur son amour. Le sable de la grève, les flots de la mer, les nuées du ciel ne sont pas plus *muables* que les affections, les

haines et les volontés des hommes. Ainsi, au temps de Mayenne, il y avait folie à dire : Henri ne sera jamais roi.

De ma fenêtre je plonge dans la cour des femmes : elle est triste et solitaire. Deux platanes s'y élèvent ; ils ont filé en hauteur. On dirait deux prisonniers qui veulent voir par-dessus les murs qui les renferment.

A travers les vitres des fenêtres en face de la mienne, je vois des femmes qui se mettent des papillotes ; qui se coiffent et qui chantent, et d'un pavillon plus élevé dans un coin du bâtiment, des prisonniers, jeunes pour la plupart, qui les regardent, le visage appliqué contre leurs barreaux de fer, voilà la seule scène de galanterie de Bicêtre.

En face de ma table de travail est ma table à manger ; bien souvent l'amitié vient s'y asseoir. Alors ma petite chambre s'illumine de ma lampe, s'égaye de nos causeries, et le salon de plus d'un homme en place entend moins de sincères épanchemens que la cellule du prisonnier. Les coudes appuyés sur la table de noyer, nous parlons du passé, nous rêvons à l'avenir, les histoires se succèdent.

En voici une qui m'a été racontée et que je redis parce qu'elle est courte et un peu de circonstance.

Mon arrière grand-père était comme moi en prison, car lui aussi était légitimiste, c'est une vieille habitude de famille; lui c'était pour les Stuarts. Un partisan de la maison d'Hanovre vint le voir à la Tour de Londres, et dînant avec lui, lui dit: *Buvez à la santé de Georges II, il vous accorde amnistie et vous pardonne.*

Il me pardonne! répondit le jacobite, *il fait donc plus que Dieu, Dieu ne pardonne qu'à celui qui se repent.*

Je ne sais, mais si le propos n'était pas de mon aïeul, je le louerais; je le trouve noble.

N. W.

LE

Barde écossais en France.

C'était une soirée d'hiver, un bon feu pétillait dans l'âtre, les rideaux de soie tombaient à larges plis onduleux devant les fenêtres, les lampes brillaient dans leurs globes de verre dépoli, ouvragés de dessins; des fleurs de la saison s'épanouissaient, pâles, dans la verdure des vases de la cheminée; les portes étaient bien closes, le tapis était moelleux sous les pieds, et l'on n'entendait dans le salon que ce bruit assourdi de bonne compagnie, alors qu'aucune voix ne domine les autres et que cependant aucune ne reste muette, de ces causeries qui suivent un agréable dîner.

Autour de la table de marbre, toute couverte de tasses aux vives couleurs du Japon et de la Chine, à formes contournées et reluisantes d'or, mêlées aux verres de cristal, taillés à mille facettes diamantées, nous pre-

nions le café, quand nous entendîmes dans la rue, et en face de l'hôtel, les sons d'une harpe.

— Écoutez ! dit quelqu'un.

— Oh ! je sais ce que c'est, c'est un vieil Écossais qui va chantant par les rues.

— Un barde ! un ménestrel !..

— Oh ! maman, faites le monter, s'écria une jeune fille de quinze ans...

— Oui, ajouta sa sœur un peu plus âgée, maman, faites-lui dire d'entrer... il va nous faire entendre...

— De détestable musique, dit un jeune homme. Comment chercher des accords ailleurs, quand vous pouvez nous en faire entendre de si doux, vous-même?.. Comment consentir à écouter des concerts des rues, quand on est à même d'en donner d'aussi doux que ceux des anges?

— Point de complimens, Monsieur, répondit la jeune personne, n'avez-vous pas entendu? ce vieux ménestrel vient d'Écosse... il peut avoir des refrains, des refrains comme ceux de Blondel.

— Oui ! oui ! qu'il monte, dirent le maître et la maîtresse de maison... et tout le monde,

hommes et femmes, de se réjouir et de s'asseoir pour entendre le barde des rues.

Il entra. C'était un vieillard. Il avait l'habit des montagnards, costume en tout semblable à celui d'un jeune enfant dont le portrait se voyait d'un côté de la cheminée. La tête de ce chanteur était loin d'avoir cet air ignoble des musiciens ambulans et vulgaires, elle était remarquable par quelque chose de fier, de digne et de doux tout à la fois; quand il soulevait ses paupières, habituellement abaissées, son regard brillait comme un éclair.

De dessous sa toque, bariolée et ombragée de plumes noires, s'échappaient de beaux cheveux blancs qui prouvaient ou beaucoup d'années, ou beaucoup de malheurs; car l'adversité, ainsi que l'âge, appose sa main sur la tête de l'homme et y laisse sa trace.

En voyant ce vieux chanteur debout près de la porte, immobile, tenant sa petite harpe écossaise, son antique costume, sa barbe grise, en regardant toutes ces femmes élégantes, assises, silencieuses, prêtes à écouter le barde, on se serait dit, à quelques siècles en arrière, dans un de ces nobles châteaux où

les enfans de la gaie science étaient toujours reçus avec égards et hospitalité.

Tout le monde faisait silence, le maître de la maison avait offert un fauteuil au vieillard, mais celui-ci avait voulu rester debout.

Après un court prélude, rappelant tout-à-fait la musique simple, rêveuse et mélancolique de l'Ecosse, il chanta ainsi:

Pourquoi la vie revient-elle aux ruines? pourquoi les oiseaux solitaires qui avaient établi depuis tant d'années leur demeure dans le palais abandonné des Stuarts s'envolent-ils en battant des ailes et en poussant des cris lugubres? Est-il échappé à la faux de la mort quelque fils de Jacques et de Charles? quelque héritier de la belle Marie, ou quelque descendant de Robert Bruce?

Non, non, vieille terre d'Ecosse, tes fils couronnés dorment tous au cercueil, tu es courbée sous le joug de l'Hanovrien; c'est peut-être lui qui vient visiter un de ses trois royaumes!.. C'est peut-être pour lui que se raniment les ruines du vieux palais;.. mais que viendrait-il faire sous notre ciel de nuages et sous ces voûtes lézardées? n'a-t-il pas

son Saint-James, son Brighton et son Windsor? Non, ce n'est pas pour lui...

Mais, ô jeunes filles! mes chansons sont tristes, pourquoi attrister vos coeurs des soucis de mon vieil âge... N'écoutez plus mes accords, et dansez, dansez gaîment.

— Non, non, continuez, s'écrièrent les jeunes personnes.

— Vieilles tours crénelées, voilà encore des soldats à vos portes, l'acier de leurs armes brille en signe de défense et d'honneur, qui est donc venu habiter sous tes voûtes, ô Holyrood! Tes voûtes sont vouées au malheur, ce n'est pas l'heureux du monde qui vient s'y abriter!..

Mais, ô jeunes filles! mes chansons sont tristes, n'écoutez plus mes accens, et dansez, dansez gaîment.

Un vieillard a passé sous la voûte du porche gothique, son front n'a plus d'autre couronne que celle de l'âge; ses cheveux sont blancs, blancs comme ceux du vieux barde... Oh! le diadême ne garantit pas de la neige des ans!.. Il n'a plus de manteau royal, de tunique de velours blanc, fleurdelisé d'or, de

collier de diamans et de chaussure de satin, il marche durement sur la terre, sans cortège de cour et de magnificence... et cependant il a une grande majesté, et ces fiers lords de l'Ecosse s'inclinent respectueusement devant lui;.. il est malheureux.

Oh! jeunes filles, mes chansons sont tristes; n'écoutez plus mes accords et dansez, dansez gaîment. Qui marche à ses côtés?.... Est-ce une reine?.. Non, la couronne n'a pas ceint le front de cette femme... Mais inclinez-vous, inclinez-vous à son passage, c'est la fille des martyrs. Elle a mieux qu'une couronne, l'auréole de toutes les vertus, de toutes les adversités ceint son front; sa mère, belle comme Marie Stuart, a péri comme elle: son père, non moins courageux et plus juste que Charles, est aussi monté de l'échafaud au ciel... Son frère, enfant, roi dans les fers.

Mais, ô jeunes filles! mes chansons sont tristes, n'écoutez plus mes accords et dansez, dansez gaîment.

Une jeune mère, deux jolis enfans sont aussi venus s'asseoir parmi ces ruines, toutes illustrées d'infortunes... Pourquoi choisir ce sé-

jour si triste? Jeune femme, le plaisir est encore fait pour toi,.. tes beaux cheveux blonds doivent encore se couronner de roses... Ici, il ne croît que de sombres scabieuses... Oh! va, va sous un plus beau soleil, mènes-y tes enfans... Mais que dis-je, la jeune femme est veuve! la scabieuse est sa fleur! son époux a été cruellement massacré sous ses yeux, son fils était roi...

Mais, ô jeunes filles! mes chansons sont trop tristes, n'écoutez plus mes accords et dansez, dansez gaîment.

Le voyez-vous? oh! qu'il est gracieux, qu'il est beau, qu'il est agile? sa toque bleue est semblable à celle de Charles-Edouard, ses plumes sont blanches à cause de son pays.

Comme il porte bien le plaid, l'écharpe nouée sur l'épaule, et le *kelt* bariolé; comme il tient bien l'arc, comme sa flèche atteint le but.

Oh! il devrait être l'amour et l'orgueil de sa patrie, car il réjouit notre sombre terre d'Ecosse...

Un jour peut-être, si Dieu et son pays le

voulaient, mes chants seraient moins tristes; alors je pourrais dire :

« Le ciel est redevenu bleu au-dessus du nid où tu es né; l'orage ne gronde plus aux lieux d'où il t'a fallu fuir... blanche colombe, secoue tes ailes humides de nos brouillards;.. vois comme le soleil luit de l'autre côté des mers, et prends ta volée... Blanche colombe; nous aimions à te voir parmi nos ombrages;.. mais tu y languissais, à tous, il faut l'air natal et le soleil du berceau! pars donc, et emporte avec toi un rameau d'olivier. »

Oh! alors, jeunes filles, si je pouvais dire ces paroles, mes chants seraient moins tristes, et vous danseriez, vous danseriez gaîment.

Après cette strophe, le barde se tut, et sa harpe vibra encore quelques instans au milieu du silence.

Alors, du fond du salon un homme se leva; mais celui-là n'était point un fils de la harpe: il n'avait ni la bouche dorée du poète, ni les beaux cheveux blancs du vieillard, quoique l'âge eût commencé à neiger sur sa tête;.... et à son tour il chanta ainsi :

Fils de la Calédonie, ton chant digne du

pays d'Ossian, est aimé de la France; ta voix a puissamment réveillé nos souvenirs...

Nos cœurs battant d'émotion, te bénissent, car tu sais honorer le malheur!

En voyant les femmes qui t'ont écouté, tu conçois comme la belle Marie Stuart devait se trouver dans sa patrie, alors qu'elle régnait en France, pays de beauté, et d'esprit et de graces...

Mais ces jeunes filles, que tu vois si fraîches et si gracieuses, et qui seraient si légères, aiment aujourd'hui à écouter d'attendrissantes histoires, à penser aux pauvres exilés... et à laisser couler des pleurs sur les couronnes tombées...

Quelquefois elles chantent encore!... et à leurs chants, les noms des bannis sont bien souvent mêlés...

Vieillard, si tu restais parmi nous dans ce pays que Marie d'Ecosse a appelé le tant beau pays de France, tu y verrais peu de danses gaies et folâtres... Ah! sans doute, la jeunesse et la beauté s'embellissent de plaisir... mais elles s'embellissent aussi de constance; et les jeunes filles que tu vois ici veulent se souvenir

de ceux qu'elles ont aimés et qu'elles aiment encore... L'absence, le temps, le malheur n'ont pu les détacher de leur culte; c'est celui des ames nobles, et tous ne le conçoivent pas. Aussi, vieux barde, ne nous chante pas le plaisir, car notre gaîté s'est enfuie avec ceux que tu as vus parmi les ruines du palais abandonné des Stuarts.

Fils de la harpe et du torrent, quand tu seras de retour dans ton austère patrie, va, nous t'en supplions, aux ruines de Holy-rood, et dis à ceux qui les habitent :

J'ai vu bien des jeunes filles de France, elles sont devenues tristes, parce que le souvenir des absens est comme un deuil au milieu d'elles, et elles ont dit : Parlez-nous des exilés; nous les aimons toujours et cependant ils ont emporté avec eux par-delà les mers notre bonheur, nos plaisirs et nos joies. Vieillard, va leur redire ces paroles, et ce sera une goutte de miel dans leur coupe d'absinthe.

Le Barde en Ecosse.

Plus nous marchons dans la vie, et plus nous desirons revenir nous reposer aux lieux d'où nous sommes partis..... Les pas faits hors de la patrie comptent double.... on se fatigue vite sur le sol étranger, le sol étranger est rude et rocailleux aux pieds du vieillard; il faut qu'il se hâte de revenir s'asseoir auprès de la tombe de son père, avant de descendre et d'aller se reposer auprès de lui

Ainsi chantait le barde d'Ecosse, en retournant vers ses montagnes;... il avait traversé une grande partie de la France; partout on avait écouté ses refrains avec plaisir et applaudi à ses chants de souvenance et de fidélité; mais les succès de sa harpe ne lui suffisaient pas, il lui fallait encore l'air de son pays et le bruit du torrent de ses rochers; il traversa donc de nouveau les vagues azurées, et reconnut de loin les cîmes de MORVEN.

En les voyant dessiner sur un ciel gris et

nuageux, leurs formes bizarrement dentelées, il s'écria : Salut, vieille Calédonie !... j'aime mieux ton aspect rude et sauvage, que leurs plaines si fertiles et si monotones... Salut, rochers des Bruce et des Wallace, salut !...

Les rochers arides étaient couverts de neige ; mais, aux yeux du vieux barde, c'était mieux que nos champs cultivés, c'était l'aspect accoutumé du pays natal !... Il hâta ses pas ; le voici sur le sommet de la montagne que la tradition a nommée le trône du roi Arthur. De là il aperçoit au-dessous de lui, comme une veuve assise, triste et désolée dans le vallon, l'antique demeure des Stuarts.

La nuit est venue.... seulement à quelques-unes des grandes croisées du château, on aperçoit briller de rares lumières ; le reste du bâtiment est sombre, obscur et triste ; triste et délaissé comme l'asile du malheur !

Oh ! ce n'est pas cet aspect qui empêchera le fils de la harpe de se hâter vers le palais doublement sanctifié par de royales infortunes ! Les cœurs nobles n'ont pas peur de l'adversité....; loin de là, ils trouvent au-

dedans d'eux-mêmes des mots d'espérance et de consolation. On dirait qu'ils ont reçu d'en haut un baume qui guérit les plus cuisantes blessures.

Le voilà sous les antiques murailles....; le bruit, le mouvement, l'agitation qui, d'ordinaire, bourdonnent à l'entour de la demeure des rois, ici ne se fait pas entendre!... Rien n'empêchera les accords de la harpe, de monter jusqu'à cette grande salle dont il voit les fenêtres ogives éclairées; c'est là qu'est réunie la famille.... la famille des rois!

Son prélude, cette fois, ne sera point un air des montagnes .... ce sera un air de France ... un refrain du pays des exilés.

Oh! béni sois-tu, vieux ménestrel! Tu sais le charme d'un air de la patrie, pour le cœur d'un banni, et c'est, vive Henri IV, que tu fais entendre.

Oh! vous qui m'écoutez, vous avez tous entendu ce vieil air français retentir comme la voix de tout un peuple, dans nos fêtes!... Figurez-vous son effet, joué sur la harpe d'un barde, dans le pays des bardes, tout près du torrent et du dolmen, sous les tours

des Stuarts, habitées par des Bourbons!...

—Oh! ciel, qu'ai-je entendu? s'est écrié un enfant.

— Mon frère, c'est l'air de vive Henri IV.

—En effet, dit un vieillard.... mon fils, ma fille, écoutons....

Tous sont allés vers la grande fenêtre, tous écoutent en silence.... et tous les cœurs battent, et tous leurs yeux laissent échapper des larmes, et toutes leurs pensées ont pris le même essor. C'est vers la France qu'elles tournent et s'envolent toujours... Ces accords leur ont semblé une voix qui les rappelle... Oh! vous qui les haïssez, ne leur en voulez pas, il y a tant d'illusions dans un cœur malheureux...

Un officier entra et dit : Ce chanteur vient de France.

De France! de France! s'écrièrent ensemble les deux enfans... et rapide comme la parole, le petit garçon s'était élancé hors de la grande salle, et l'on entendait déjà ses pas précipités retentir sur les marches de l'escalier... Il reparut bientôt, tenant le vieillard

par la main : on eût dit un chérubin conduisant un juste.

Le ménestrel aux cheveux blancs, arrivé sur le seuil de la salle, inclina son front jusqu'à terre; il trouvait, sous ces voûtes, la triple majesté des Stuarts, des Bourbons et de l'adversité.

—Vous venez de France, y est-on tranquille? y est-on heureux?

—On y est calme et triste.

—Qu'y fait-on?

—On se souvient, et l'on espère!

—Oh! que Dieu bénisse notre pays! dirent ensemble tous les exilés.

—Le barde voyant leur émotion, préluda sur sa harpe un de ces airs qui évoquent les souvenirs de nos premières années.

—Le chef de la famille exilée, alla s'asseoir dans un grand fauteuil près de la haute et large cheminée. Celle qui est devenue, à force de malheurs, une des grandeurs de la France, se plaça entre son père et son époux, et les deux enfans se groupèrent à côté de leur aïeul, qui, tout en prêtant l'oreille aux chants du barde, passait sa

main dans la blonde chevelure de son petit-fils.

Quelques lampes appendues à la voûte, éclairaient cette scène ; de fidèles serviteurs, compagnons des mauvais jours, plus encore que de la prospérité, se tenaient debout en silence.

Tout le monde écoutait.

Les sons de la harpe écossaise résonnaient bien dans la salle d'Holyrood.

Voici le chant du ménestrel.

Blanche colombe, j'ai vu ton nid parmi les fleurs... Oh ! tu dois trouver nos rochers bien tristes et bien sauvages !... Mais voltige encore sur leurs cimes et parmi leurs sombres sapins... Ici le chasseur ne t'en veut pas ; ici tout le monde t'aime...

Malgré les douces voix des jeunes filles qui te rappellent, blanche colombe, ne prends pas encore ta volée... ; reste parmi nous, nous te donnerons les graines que tu préfères... ; et puis voilà le printemps qui revient ; bientôt le soleil fondra toutes ces neiges, et tu verras que nos montagnes ont des fleurs presque aussi belles que tes lis.

Les jeunes filles, dont les voix si douces te

rappellent, ont accueilli le vieux barde d'Écosse ; avec joie et bonté, elles se sont pressées à l'entour de lui ; elles l'ont entouré comme une chaîne de roses, parce qu'il vous avait vus, ô nobles exilés !... parce qu'elles voulaient que je redise quelques-unes de vos paroles.

Et quand je leur disais, jeunes filles, n'écoutez plus mes chants, ils sont trop tristes, elles répondaient, nous voulons garder notre tristesse, notre gaîté s'est enfuie avec notre bonheur, et notre bonheur est par-delà les mers !

Dans le pays qu'elles habitent, la foudre ne gronde plus, mais les jours y sont tristes ; blanche colombe, voltige encore ici, ne t'en va pas, malgré les voix si douces des jeunes filles qui te rappellent ; des mains que tu as crues amies et qui te caressaient quand tu n'avais pas encore déployé tes ailes, ne te caresseraient plus aujourd'hui... ! Oh ! blanche colombe, ne prends pas encore ta volée pour retourner à ton nid, à ton nid, qui se balançait parmi les lis, et près duquel on ne voit plus ta mère !

La Foire de la Chandeleur.

Est-ce que les charlatans passent de mode? A la Saint-Romain dernière il y en avait foule sur les boulevarts, et je me souviens d'en avoir écouté un avec grand plaisir et d'avoir redit à mes lecteurs de feuilletons tous les bien dires de mon docteur en plein vent.

Durant les derniers beaux jours je suis retourné à la foire pour retrouver mon homme, mais il n'y était plus: lui aussi a changé de place... Rien de stable en ce monde. Cette sentence qui est déja vieille peut être menaçante pour *quelqu'un*, et consolante pour *un autre*.

Enfin, après avoir bien cherché, j'ai retrouvé le docteur de la Saint-Romain. Il a planté sa tente auprès du Grand-Cours; sa barraque est plus modeste et beaucoup plus simple, son habit rouge n'a plus que les traces des galons d'or qui l'ornaient l'année dernière.

— Eh bien ! lui ai-je dit, car maintenant nous nous connaissons assez pour causer familièrement ensemble, et nous donner des poignées de mains, eh bien ! illustrissime docteur, pourquoi donc avez-vous délogé ?

— Par une raison très simple, à la Saint-Romain dernière j'avais pris la place d'un autre, et à cette foire-ci, quand j'ai voulu aller m'y asseoir, j'ai trouvé la place prise par un marchand de gravures, et de quelles gravures encore, de gravures proscrites, d'images d'exilés. Croiriez-vous que là, où ma grosse caisse et mon chapeau chinois jouaient à eux seuls la *Parisienne* et la *Marseillaise*, on étale, et pire que cela, on vend le portrait d'un enfant, avec ces vers écrits dans une couronne de lis :

En naissant, j'aperçus un trône ;
Je fus nourri dans les palais.
Souvent j'essayais la couronne,
Avec un sceptre je jouais.
Des vertus des rois mes ancêtres,
J'écoutais le touchant récit ;
Ah ! disais-je, ils seront mes maîtres !
J'ai dix ans, et je suis proscrit.

— Il n'y a donc pas de Brisquet à Rouen.

Mais revenons à vos affaires; il paraît qu'elles sont loin d'être aussi bonnes que l'année dernière... Vous étiez brillant alors, et aujourd'hui votre habit écarlate *quantum mutatus ab illo!!!*

— J'en ai vendu les galons; ils étaient d'or fin, et ça m'a rapporté encore quelques louis, que j'ai ajouté au magot. Vous n'ignorez pas que mon *avoir* a subi de fortes rognures: je comptais 1800 francs par an de fixe sans tour de bâton, et me voilà réduit à 1200; c'est un item, et il a fallu diminuer de beaucoup...

— Vos dépenses?

— Non, mes économies.

— Le pauvre homme!

— Eh bien! ce n'est pas là tout le déchet, ma fortune morale a aussi prodigieusement baissé... Ma parole perd tout son poids. Vous souvenez-vous de ces petites fioles que je vendais l'an passé et que j'appelais les *fioles-vérités*... Quelle consommation! tout le monde en voulait; aujourd'hui personne n'y croit plus, personne n'en achète, et elles me restent sur les bras...

— Donnez à votre remède un autre nom.

— J'y penserai... je laisserai de côté le vieux nom et j'en prendrai un autre bien neuf... bien jeune... point usé...

— Et vous aurez raison.

Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde.

— Mais voilà cinq ou six pratiques qui s'arrêtent devant ma tribune, M. Brisquet appellerait cela un rassemblement; il faut que je me montre et que je leur parle.

— Qu'allez-vous leur dire?

— Soyez tranquille, j'ai toujours mes discours tout faits; mais voilà quelqu'un qui monte *en conspiration*, faut que je l'avertisse que c'est dangereux.

— Je ne vous comprends pas.

— Ne voyez-vous pas ce jeune homme qui monte en cabriolet; je veux le prémunir contre les dangers qu'il court. Est-il assez intimement lié avec son cheval pour connaître le fond de sa pensée?.... (Parlant au public):

Messieurs et mesdames, vous m'avez vu les années précédentes arriver dans vos murs pour vous y apporter des remèdes à tous vos

maux et des consolations à toutes vos douleurs, et j'y venais en cabriolet. Cette fois j'y suis arrivé à pied ; et n'allez pas croire cependant que ce soit par économie, lésinerie ou avarice que j'ai mis bas ma voiture. Non messieurs, non mesdames, ma fortune s'est soutenue à l'égal de ma réputation, et cette dernière n'est pas de nature à baisser ; mais le cabriolet offre mille dangers ... et aujourd'hui est devenu une vraie conspiration roulante. Qui peut si bien répondre de ses deux roues, qu'il dira d'une manière certaine : celle-ci ne cassera pas en passant à côté de mademoiselle Atala ; celle-là ne froissera pas monsieur son frère ; mon cheval ne s'emportera pas dans telle rue, ou ne bronchera pas dans telle autre... Non, non, messieurs, on ne peut répondre d'une manière positive que de soi et de ses jambes, et voilà pourquoi je suis venu cette année parmi vous d'une manière si modeste. Qui sait ? avec ma voiture, d'où je n'avais jamais voulu effacer les armoiries de mon père, j'aurais pu, en parcourant vos rues, que M. L... n'a pas encore toutes élargies et redressées, j'aurais pu en brûlant le

pavé heurter une de vos notabilités, et crac, tout de suite à Bicêtre... et moi, obligé de répondre de la fougue de mon cheval..... J'aime bien mieux n'avoir à répondre que de celle que m'a départi le ciel, et que les ans commencent à tempérer... Mais vous jeune homme que je vois en tilbury, et qui daignez me prêter une oreille attentive,.... prenez garde, prenez garde, les tilburys sont reconnus complices des cabriolets... Tout cela est suspect aujourd'hui...

Et vous qui m'écoutez, et qui n'avez vu encore la capitale,.. si vous y allez, gardez-vous de plusieurs choses, et retenez ce conseil que j'emprunte à *Brid'Oison* pour vous le donner gratis :

Ne visitez pas les tours de la cathédrale ; n'allez pas dîner chez le restaurateur de la rue des Prouvaires ; ne mangez pas de poires ; ne coupez pas de cornichons en deux ; ne menez pas de voiture, à moins que quelques-uns des vôtres n'aient été liés avec des cochers ; ne vous liez pas avez certaine dame, et vous vivrez longuement.

Le Bal masqué.

Vous êtes trop grave et trop sérieux ici, me dit l'autre jour un de mes amis; voici venir les jours de plaisirs et de folie. Je veux voir les joies qui suivent les grandes révolutions. Adieu, je pars; je vais me lancer dans les salons des vainqueurs et des heureux de ce monde!

Et il partit... Et le voilà arrivé dans une ville où les hommes n'ont point de mémoire, où le passé s'efface comme une ombre, où le présent occupe seul la pensée, où l'avenir n'inquiète pas plus qu'un brouillard, où de Dieu l'on ne s'enquiert, où de rois l'on ne se soucie, où vertu fait rire, où bonne foi est niaiserie, où l'argent est tout! Pays d'égoïsme et d'oubli, de luxe et d'indigence; terre détrempée de larmes et de sang, où l'on voit de somptueuses demeures bâties de boue indigène et de crachats étrangers!!...

Je ne dirai point dans quelle partie du monde se trouve ce pays satanique...; mais il existe, et sur la carte plus d'un de nos lecteurs pourrait mettre le doigt dessus; car la réputation de cette contrée est établie entre toutes les contrées de la terre, comme celle du royaume de Nabuchodonozor.

Or, quand mon ami s'éveilla dans cette région toute nouvelle pour lui, il fut d'abord effrayé du bruit, de l'agitation, du mouvement qui l'assourdissaient, et qui lui semblaient comparables à cette grande rumeur qui s'élève de la mer long-temps encore après que la tempête est passée...

Quand il prêtait une oreille très-attentive il parvenait bien à distinguer dans ces mille et mille voix celles de la misère et de la douleur qui se plaignaient et gémissaient; mais les accords mélodieux des fêtes, les éclats de rire et le choc des coupes des festins; mais le roulement des chars étouffaient sous leur bruit continu, tout autre accent que celui du plaisir.

Livrons-nous donc à lui, s'écria mon ami. Et le voilà lancé...

C'était vers la joie qu'il courait. Conduit par un heureux du moment, un favori du premier ministre ; leur voiture fut plus d'une fois arrêtée par des amas de foule qui obstruaient les rues étroites.

—Voyez, disait alors le guide de mon ami, comme le peuple de cette grande ville se livre aux plaisirs.

—Mais regardez donc, à mesure que nos lanternes éclairent en passant tous ces visages, comme ils sont pâles et maigres ; on dirait de la misère.

—Non, c'est un *déguisement* que les ennemis du premier ministre ont fait prendre au peuple.

—Comment, à ces femmes en haillons, à ces petits enfans à moitié nus ?

—Masques, que tout cela.

—Oh ! mais ils sont déguisés à ravir ; on dirait vraiment qu'ils meurent de faim.

—Ils vont danser ce soir !...

—C'est étrange !... mais vous devez mieux le savoir que moi, vous qui êtes l'ami du grand-visir... Voyez encore ces hommes qui croisent leurs bras nus et nerveux, et sou-

rient d'une si vilaine manière en nous voyant passer... est-ce encore des gens déguisés?

—Oui, c'est une mascarade religieuse; ce sont des saint-simoniens.

—Diable, si l'on juge de leurs croyances par leurs visages, elles ne sont pas riantes: comme ils nous regardent!... Et les entendez-vous?... que veulent-ils dire avec ces mots qu'ils répètent d'un air menaçant: Chiens d'*oisifs*, jouez de votre reste; les *travailleurs* auront leur tour.

—Ce sont les paroles sacramentelles de la secte.

—Oh! alors c'est une suite de leur déguisement, et c'est dans l'esprit de leur mascarade qu'ils parlent ainsi?

—Oui, sans doute.

—Tant mieux... une religion nouvelle, ça me faisait peur; celle-là surtout me semblait si triste.

—C'est que vous ne la connaissez pas; elle a, au contraire, des choses plus que gaies, des choses très bouffonnes; ses dogmes, article *femme*, sont très divertissans...

—Quel est ce grand bâtiment si noir et si

triste, devant lequel la foule nous arrête encore; ça ressemble à une prison.

—C'en est une en effet.

—Et ce groupe de monde ameuté devant cette petite porte, qu'est-ce?

—Des curieux qui viennent voir des prisonniers qu'on y amène.

—Oh! mon Dieu! comme en voilà! (Mettant la tête à la portière, et s'adressant à un homme du peuple:) Pourriez-vous me dire quels sont ces prisonniers?

—Pardi! ce sont des journalistes que l'on vient d'empoigner.

—Encore un déguisement!

—Que voulez-vous dire? (demanda l'ami du ministre.)

—Eh! oui, la liberté de la presse, déguisée en prisonnière, avec le bâillon et les menottes.

—Pourquoi fait-elle la *mauvaise* aussi, c'est sa faute.

—Mais à peine sorti de cet embarras, nous allons retomber dans un autre... Quelle multitude rassemblée devant ce grand hôtel de banquier.

—Qu'est-ce qui lui est arrivé?

—Pas grand'chose. On l'accuse d'avoir frauduleusement escamoté quelques paiemens.

—Ah! j'entends. Un *déguisement* à ajouter aux autres; la prospérité prenant le masque de la banqueroute... Mais quand arriverons-nous donc au bal?

—Tout à l'heure... Quand vous y serez, n'allez pas prononcer le mot de banqueroute, au moins.

—Pourquoi donc pas? Est-ce que la personne à laquelle vous allez me présenter branle dans le manche? Est-ce que ses affaires ne sont pas en bon état?

—Quant à cela, sa fortune est son plus beau côté; mais... voyez-vous, s'il avait payé les dettes de M. son père qui est mort insolvable...

—Je croyais qu'il en avait hérité.

—De ses biens, oui; mais de ses dettes, non.

—Et vous dites cependant que c'est un brave homme.

—Il passe pour cela.

—J'ai bien peur que ce ne soit encore un *déguisement*.

—Comment?

—Oui, l'avarice, sous le manteau de la probité.

D'embarras en embarras, et de retards en retards, mon ami et son guide parvinrent enfin dans une cour basse, mal éclairée et tout encombrée de voitures de louage; il manquait à la maison, d'assez mince apparence, et à ses abords, tous ces apprêts de fêtes qui préparent si bien au plaisir.

Ce ne fut pas sans peine que notre voyageur fendit la foule qui obstruait les escaliers, car il y avait là un grand désordre, beaucoup de bruit et de paroles communes et vulgaires. On y voyait bien des femmes habillées en grandes dames du siècle de François I^er^ et de Louis XIV. Les perles, les diamans, les plumes, les oiseaux de paradis, les aigrettes, se voyaient bien sur leurs têtes; le velours, le satin, la gaze, le brocard, composaient bien leurs parures. Leurs maris étaient bien aussi somptueusement vêtus, les uns à la Henri II, les autres à l'espagnole, les

autres comme du temps de Louis XV, en habits de taffetas, jabots et manchettes de dentelles, l'épée au côté, et la coiffure à l'oiseau-royal.

Mais de dessous toute cette magnificence, qu'on voyait bien tout de suite être *empruntée*, on entendait des voix communes qui criaient : Mon ami, prends donc mes *socques* dans la voiture, paie le fiacre, nous nous en irons bien à pied; nous ne lui devons que deux heures. D'autres s'enquéraient, des gens en livrée, où ils pouvaient déposer *en sécurité* leurs parapluies et leurs chaussures.

Enfin, c'était le genre commun déguisé en genre noble; M. et M^me^ Jourdain en habit de gala...

Et dans les salons, c'était même cohue, même bruit, même *vulgarité*.

Devant la magnificence très raisonnable et très bien calculée des appartemens, tout ce monde restait ébahi, et plus d'un homme vêtu *en chevalier français* allait palper l'étoffe des tentures, et revenait dire à son *épouse* ou à *sa demoiselle, c'est de Lyon, première qualité!!* Des jeunes gens avec la

fraise, le court mantel et le chaperon à plume, en voyant passer devant eux les plateaux chargés de glaces et de sirops, disaient à haute voix : *garçon, arrêtez-vous devant nos dames ; elles veulent prendre quelque chose.*

D'autres demandaient s'il n'y avait pas de vin ?

Mais parmi toutes ces figures, que les somptueux salons recevaient pour la première fois, on en distinguait d'autres qui semblaient faire partie du mobilier de ces appartemens, tant on avait l'habitude de les y voir. N'importe quels changemens survenaient, ces mêmes figures se retrouvaient toujours attachées à ces murs, immobiles, inamovibles comme les cariatides à guênes et à pieds dorés.

Cependant, l'orchestre faisait entendre des airs que l'on avait chantés au milieu du sang, et des jeunes filles dansaient en mesure à ces cris de guerre qui avaient tué leurs frères.

Parmi tous les déguisemens, un des plus remarquables était celui d'un long et maigre personnage : il s'était habillé en *Iris*, mais en

Iris armée : vous figurez-vous la messagère des dieux, affublée d'un shakos et d'un sabre... Eh bien, dans cette drôle de tête, les idées ont si peu de suite, que le long jeune homme avait ainsi mêlé ensemble la fable et la réalité, l'olympe et la caserne.

Un homme lié à la famille du maître de la maison avait pris le costume de l'amant d'Omphale : ses larges épaules, sa mâle poitrine, ses jambes nerveuses étaient nues; une peau de tigre ceignait sa haute taille : l'hercule Farnèse n'est ni plus beau ni plus fort. Appuyé sur une lourde massue, il marchait fier en se pavanant au milieu de la foule : quelques femmes, aux fronts hardis, lui souriaient, mais une surtout s'attachait à ses pas..... Celle-ci avait revêtu les atours de Diane : ce voile allégorique était trop diaphane; tout le monde reconnaissait la chaste déesse, et riait sur son passage. Cependant elle n'avait jamais été si bien : son masque était rose et blanc. Le grand seigneur, maître de la maison, était si parfaitement déguisé, que mon ami ne put jamais savoir quel rôle et quel costume il avait pris.

— Voilà un Charlemagne : avec sa grande et bonne épée, son globe surmonté d'une croix, et sa couronne fermée, est-ce lui ?

— Oh ! comme vous vous trompez !

— C'est peut-être sous cet habit-là que nous le retrouverons ?

— Sous lequel ?

— Ce François I^er^.

— Etes-vous fou ? il n'y a pas la moindre ressemblance entre eux ; ni air, ni goûts ; si vous voulez découvrir l'amphytrion, ne cherchez pas dans les caractères de rois : celui chez lequel nous sommes a des goûts plus simples ; jamais il ne prendrait une couronne, même pour se déguiser....

— Eh bien ! pour découvrir, cherchons dans des sphères moins élevées : tenez, regardez ce berger avec sa blouse bleue et son bonnet de coton à mèche, occupé à tondre ses moutons... Qu'en dites-vous ?

— Ça ressemble un peu, mais ce n'est pas lui ; tondre, c'est prendre, et lui ne prend jamais.

— Comment ! voulez-vous dire qu'il donne ?

— Non... il reçoit.

— Oh! écoutez ce bruit et ces acclamations; nous perdions notre temps dans ce coin-ci; il est dans l'autre salon d'où part toute cette rumeur... Ah! je le vois: c'est lui avec cette robe de drap d'or, si enrichie de diamans. Cependant, au lieu de diadême je ne lui vois sur le front que des lunettes qui brillent parmi ses cheveux grisonnant; comme son teint est jaune; comme son regard est dur; comme ses mouvemens sont brusques; regardez comme on le porte en triomphe; ils sont près de cinq cents qui se relèguent pour que ses pieds ne se blessent pas sur les moelleux tapis de cette belle demeure... De tels honneurs ne peuvent être rendus qu'au grand seigneur...

— Vous vous trompez, ce n'est que son premier homme d'affaires.

— Et ceux qui l'entourent, les reconnaissez-vous?

— Oui, facilement: vous voyez bien celui qui tient cette torche et ce poignard, c'est un carbonaro; il avait juré de tuer tous les rois; mais c'est qu'alors il n'avait pas d'appointemens; depuis qu'il en reçoit, la monarchie

n'a pas de *sujet* plus fidèle ; on assure que ses anciens amis les carbonari vont se cotiser entre eux, pour lui faire un traitement double de celui qu'il reçoit aujourd'hui, alors, il reviendra à la haine des rois comme on revient à ses premiers amours.

— Pouah ! ça fait mal au cœur !..

— Chut ! ne vous servez pas de cette expression : car nous voilà tout à côté de celui qui l'a inventée.

— Quel est-il ?

— Ce gros *Bacchus*, au visage rouge et joufflu, à la chevelure plate, grasse et noire, au regard hardi et lascif ; voyez comme la vieille Diane lui sourit.

— Oui ; si *Hercule* le voit, il se fâchera.

— Soyez tranquille, *larrons s'entendent en foire ;* ils ne se fâcheront pas.

— Mais dites-moi pourquoi ce Bacchus couronné de lierre est suivi de tout ce petit peuple d'enfans.

— C'est qu'il est en même temps maître d'école.

— C'est peut-être l'aumônier du collège, que ce vieux prêtre avec cette soutane usée.

— Pas du tout, ce premier acolyte du grand apostat a été aumônier, pas du dieu Mars, mais du Champ-de-Mars, il y a bien long-temps! Puis il a renié son Dieu, puis il a renié son roi, puis il reniera..... Mais pour le quart d'heure il est bien dans ses affaires, et palpe beaucoup d'écus.

— Et ce monsieur appuyé sur une ancre?

— C'est le neveu de l'homme à la soutane. Si nous approchons de lui, nous allons l'entendre dire, avec emphase, un vers qu'il répète sans cesse :

Le trident de Neptune est le sceptre du monde.

Il croit le tenir.

— Oh! le singulier déguisement; regardez donc ce chien d'arrêt avec un si long nez d'homme. Comme il lèche les pieds du monsieur qui se fait porter par les quatre cents.

— Vous ne le reconnaîtriez jamais sous un déguisement si bas; c'est lui qui est chargé de réveiller le génie des artistes.

— Ah! quelle dérision!

— Et ce vieux guerrier, pourquoi marche-t-il entre deux cierges?

— C'est qu'il aime beaucoup les processions.

— Pourquoi porte-t-on devant lui tous ces tableaux?

— C'est qu'il a fait preuve qu'il en était fort amateur.

— Pourquoi a-t-il une des manches de son brillant uniforme comme celle de la livrée des Montmorency, toute bariolée de différentes couleurs et de cheverons les uns sur les autres?

— C'est qu'à chaque nouveau serment, à chaque nouveau parjure, on lui en a donné un.

— Quel monopole de bassesse! quel cumul de trahison!

— Oh! c'était un des grands comédiens de la grande comédie.

— Et cet autre, avec l'aigrette du paon sur la tête et faisant la roue comme lui, quel est-il?

— C'est celui qui parle si bien aux rois et aux empereurs: en Russe, en Anglais, en Allemand, en Espagnol et en Italien. Mais ne nous moquons pas de lui, il est malade.

— Et moi, je le serais bientôt, si je restais

dans cet atmosphère de bassesse, de trahison, d'égoïsme, de fausseté. Ah! quel choléra il doit s'échapper d'un tel amas d'ordures; allons-nous-en...

— Oh! regardez encore défiler ce cortège.

— Je le veux bien, mais nous nous en irons ensuite. Après cela je remonte en voiture et quitte aussitôt votre pays pour retourner en France..... Oh! que j'en suis loin!

— Alors on vit passer plus de cent jeunes filles vêtues de légères tuniques vertes paillettées d'argent; leurs longs cheveux pendaient épars et lisses sur leurs épaules nues; elles avaient des couronnes de fleurs aquatiques et comme des aigrettes de roseaux qui se balançaient sur leurs têtes; toutes portaient, caché sous un voile, quelque chose d'inconnu dans les salons, et que l'œil ne pouvait reconnaître... C'est le cortège de la dame du Lac, disait mon ami. Il se trompait, toutes ces gracieuses naïades précédaient et escortaient un vieux gros mouton qui, se levant tout-à coup sur ses pates de derrière, fit un signe de commandement aux jeunes filles, qui, démasquant aussitôt leurs machines hydrauli-

ques, lancèrent sur toute l'assemblée une pluie d'eau de rose, de jasmin et de tubéreuse.....

Cette surprise ravit toute l'assemblée, et parut au maître de la maison le comble de la délicatesse et la plus fine fleur de galanterie. Aussi passa-t-il autour du cou du mouton un nouveau ruban d'honneur...

On promettait bien encore quelques gentillesses de la sorte, mais mon ami en avait assez, et déja il était hors des salons. Dans l'escalier il rencontra un joli petit masque avec une robe de laine blanche comme la neige des montagnes, un grand chapeau relevé sur le front, et sur les épaules et sur sa poitrine des coquilles, et à la main le bâton et la gourde du pèlerin. Ah! lui cria mon ami, n'entrez pas là, gentil pèlerin, n'entrez pas là, votre robe si blanche serait souillée bien vite. Je viens de voir à la porte un homme sans tête qui tient à la main une tête couronnée, et toute dégoûtante de sang!

La jeune Artiste.

ANECDOTE ROUENNAISE.

— Je laissais passer le tourbillon qui vous entraînait; je me disais : les jours de folie et de dissipation passeront, et il se souviendra de son *vieil ami l'antiquaire*, qu'il semble avoir oublié.

— Vous êtes bon jusque dans vos reproches, et vous avez raison de dire que je ne faisais que semblant de vous avoir oublié; car, dans cette agitation du carnaval, on n'oublie pas ses amis; mais on n'a plus le temps de leur dire que l'on pense à eux : le plaisir fait tant de bruit, que l'amitié ne s'entend plus.

— Ne vous donnez pas la peine de vous excuser; ma vieille expérience m'a dit d'avance tout ce que vous pourriez me dire; l'amitié n'attend jamais qu'un ami s'excuse; c'est elle qui se charge de ce soin. Elle va toujours au-devant de l'excuse, car elle coûte toujours un peu à faire.

— Que vous êtes aimable d'être si indulgent !

— Et qui vous dit que cette indulgence ne soit pas un peu intéressée? Quand l'arbre est tout chargé de fleurs, on peut laisser croître les ronces à l'entour; on les affrontera pour venir respirer son parfum. Mais quand l'arbre est si vieux qu'il ne fleurit plus; quand il n'embaume plus la contrée, si on veut que l'on vienne jusqu'à son ombrage, il faut que les abords en soient sans obstacles, sans orties et sans épines.

— Vous qui connaissez la valeur de toutes choses, comment *vous* jugez-vous si mal?

— Vous qui êtes du moment actuel, comment faites-vous attention à..... une..... momie; n'est-ce pas ainsi que les *jeunes France* nous nomment?

— Oui, c'est ainsi que parlent ceux qui appellent Racine *ganache*, et Corneille *perruque*... Mais au nom de vos bontés pour moi, ne me confondez pas avec eux... Les jeunes hommes qui ont fondé cette école de dérision du vieil âge, ont donc commencé par oublier leurs pères, pour déverser ainsi des moque-

ries sur les cheveux blancs?.... Des cheveux blancs, c'est une couronne; la vieillesse, c'est un sacerdoce, une royauté.

— Triste royauté, qu'une royauté sans puissance; qui est-ce qui nous écoute aujourd'hui?

— Celui qui veut apprendre.

— Mais aujourd'hui, veut-on apprendre?

— On devrait le vouloir, puisqu'on veut enseigner.

— Pour apprendre, il faut écouter et se taire...

— C'est vrai, et tout le monde veut parler.

— C'est assez simple; tout le monde a quelque chose à dire: autrefois les mémoires d'un octogénaire comme moi, simple particulier vivant de repos, de science et d'études, auraient pu être sans intérêt aucun... Pendant les trois premiers quarts de ma vie j'avais eu tant de tranquillité et de paix, que ç'aurait été ennuyeux à raconter... On se serait endormi sur mon bonheur. Aujourd'hui, un homme de vingt-sept ans n'a qu'à écrire tout ce qu'il a vu, et l'on dévorera ses mémoires, tant on y trouvera d'événemens surprenans,

de commotions violentes. Avec ces histoires là, il n'y a point à s'assoupir; c'est comme un drame de Franconi, il y a trop de bruit et de coups de fusils pour laisser venir le sommeil.

— Vous avez bien raison, qui est-ce qui conçoit aujourd'hui un faiseur d'idylles? Qui croirait que Gessner et Florian vivaient il y a à peine cinquante ans? Tout ce qui est calme nous paraît plat, tout ce qui est doux nous semble fade; si je savais l'histoire la plus touchante du monde, mais qui serait sans quelques horreurs bien noires, ou bien sanglantes, je ne la raconterais pas... je craindrais d'ennuyer.

— Vous portez cette idée là trop loin... J'ai entendu hier raconter, par une femme aimable et spirituelle, une anecdote de cette ville, et dans cette histoire il n'y a ni échafaud, ni bourreau, ni infamie, ni sang..... Un père mourant, une jeune fille et trois hommes bienfaisans, voilà tout; et cependant en l'entendant j'ai été ému, et à travers mes propres larmes j'ai vu des pleurs dans d'autres yeux.

— Oh! que vous seriez aimable de me la redire.

— En passant par ma bouche elle va perdre son charme, je le crains bien;.. mais je me laisse aller au faible des vieillards... La vieillesse est conteuse, vous le savez, ainsi écoutez... A votre manière du jour, je vous transporte tout de suite au milieu de l'action.

Un pauvre peintre de cette ville, dont le talent était toute la fortune, et dont une fille unique était toute la joie, en était venu à sa dernière semaine; le travail avait usé sa vie plus que l'âge, car il avait à peine soixante-dix ans,.. et cependant il n'y avait plus d'espoir, hors pour sa pauvre fille qui espérait encore; car jeunesse et amour veulent toujours espérer.

— Tu te fatigues, ma bonne Sophie, laisse là ton ouvrage et viens m'embrasser.

— Oh! oui, cher père; ça me repose toujours! et la jeune fille quitta son chevalet et alla embrasser le vieillard, qui la retint quelques instans pressée sur son sein. Oh! c'était triste et touchant à voir que ce joli visage, avec des joues si roses, penché sur le front

jaune et ridé de souffrance du malade, on eût dit un ange consolant la douleur.

— Pauvre Sophie!.. Oh! qu'il est triste de te laisser seule!

— Mon père! mon père! ne parlez pas ainsi.

— Chère enfant... je me sens bien faible...

— Et moi je me sens bien forte pour vous soigner, et puis Dieu est bon... Il sait bien que j'ai besoin de vous;.. j'ai confiance en lui.

— Et moi aussi, ma fille, et cette confiance me donne de la force. Je sais qu'il est miséricordieux... Et en prononçant ces paroles, le malade détacha son regard du visage de sa fille bien-aimée, et l'éleva vers le ciel.

Sophie avait la confiance que Dieu lui garderait son père,.... c'était une pensée de la terre.

Le père avait la confiance que Dieu lui pardonnerait ses fautes;.... c'était une pensée du ciel.

— Approche-moi ton ouvrage, mon enfant. Il me semble bien avancé.

— J'y travaille de bon cœur. M. Lang... m'a assuré que je pourrais le vendre à quel-

qu'un qu'il connaît;.... et si je vends bien ce petit tableau, je sais bien ce que je ferai de mon argent.

— Je le sais bien aussi.

— Qui vous l'a dit?

— Mon cœur et le tien... Je sais bien que tu n'as plus qu'une pensée...

— Laquelle?

— Ton vieux père ;.... et je sais que tu as envie de louer ce jardin de Saint-Aignan... Tu crois que j'y respirerais un meilleur air?

Comme vous me devinez!

— Comme tu te trahis par chaque action, par chaque mot de la journée!

— Eh bien! oui; mon bon père, vous savez tout;.. vous connaissez maintenant le plus vif de mes désirs, c'est que vous soyez bientôt assez fort pour que nous vous conduisions là... Voilà les lilas qui commencent à bourgeonner, les jacinthes, les primevères et les petites clochettes orangées du saffran percent déja la terre; de ces hauteurs, nous aurons des vues ravissantes à dessiner; j'irai m'asseoir près de vous et je travaillerai à vos

côtés pendant que vous respirerez l'air si salutaire du printemps.

— Du printemps, répéta le vieillard, en secouant tristement la tête... Ces changemens de saisons sont souvent funestes.

— Oh! voilà encore vos sombres pensées!

— Tu as raison, bonne Sophie, j'ai tort de ne pas espérer... Je veux espérer comme toi... Oui, nous irons ensemble à ton jardin... Mais voyons ton tableau... Approche-le de moi... un peu plus à droite, mets-le là, dans son jour..... Bien, très bien... ce ciel est à merveille, il semble encore échauffé de la chaleur du jour qui vient de finir; ces teintes mourantes de la lumière se fondent bien avec les ombres du soir. Le rouge des nuages se reflète bien dans ces eaux, et cette croix de pierre au carrefour du chemin se dessine heureusement sur ce fond de pourpre d'or..... La figure de cette jeune fille agenouillée est pleine de grace... comme elle prie bien!

— Oh! c'est qu'elle prie pour son père!

— Tiens, mon enfant, tu vas me gronder encore; mais il me vient une idée, une comparaison de poète ou de peintre, qu'il faut

que je te dise... Dans ton tableau, le soleil couchant teint de son reflet rosâtre les arbres, le ciel et les eaux, et embellit aussi le soir d'un beau jour... Eh bien! toi, tu es mon soleil, et c'est toi qui teins d'un peu de rose le soir de ma vie... sans toi, oh! que les ombres en seraient noires et épaisses!....

Ainsi, on le voit, le malade avait beau faire pour chasser les idées de mort, elles lui revenaient toujours... Ah! c'est qu'il était bien près de son cercueil,.. et trois jours après la scène que je viens d'essayer de vous retracer, la malheureuse Sophie était seule... seule dans cet appartement où elle voyait encore tout ce qui avait appartenu à son père.

Les murs de la chambre étaient presque entièrement tapissés de ses ouvrages; le chevalet sur lequel il travaillait était encore là, debout, à côté de celui où le tableau du soleil couchant restait inachevé... La pauvre jeune fille avait vu avec reconnaissance les amis de l'artiste suivre son modeste convoi, et c'avait été une consolation pour son cœur navré; on aime tout de suite ceux qui pleurent l'objet que nous regrettons.

Lorsque la mort a frappé une famille, lorsqu'une fille vient de perdre son père, il devrait y avoir comme une trève de malheur, et d'autres chagrins ne devraient pas tomber sur un cœur déja brisé... Ainsi nous raisonnons, nous autres, mais Dieu a d'autres voies... Sophie avait vu languir son vieux père, elle avait bien connu de lui sa souffrance; mais elle avait ignoré que la misère se serait mêlée à la maladie, si des mains amies n'avaient été là, et n'avaient été assez habiles pour lui en cacher même les apparences.

Le pauvre artiste avait bien des fois osé parler à sa fille de la mort qu'il sentait venir; plus d'une fois il lui avait dit : Je sens ma fin approcher;.... mais jamais il n'avait eu le courage de lui apprendre que la mort n'était pas seule à sa porte, et que la misère y était avec elle. Tout être qui a un peu avancé dans la vie sait *qu'un malheur vient rarement seul.*

Il n'y avait pas un mois que Sophie avait planté une croix de bois noire, sur la fosse de son père, que des hommes de loi vinrent lui apprendre toute l'horreur de sa position...

Celui dont elle pleurait à chaque instant la perte, celui dont elle honorait la mémoire était mort insolvable.

Tous ces meubles, tous ces tableaux qui lui étaient si chers, tout cela allait être vendu. Les huissiers, comme les oiseaux lugubres qui viennent où il y a des morts, s'étaient présentés plusieurs fois... En vain la pauvre enfant leur répétait, je paierai tout ce que devait mon père; personne ne perdra, personne n'aura le droit de dire que mon père lui a fait tort. Les huissiers haussaient les épaules, dressaient leur inventaire, et prenaient jour pour la vente.

L'excès du malheur donna de l'assurance à la jeune orpheline. Elle réunit les créanciers les plus difficiles; et leur dit, au nom de Dieu, ne vendez pas le peu qui m'est resté de celui que je pleure; pas un de vous ne perdra le montant de sa créance: je paierai tout.

—Avec quoi? dirent quelques-uns qui connaissaient sa détresse.

—Avec le produit de mon travail.

—Que ferez-vous?

—Je travaillerai jour et nuit : je donnerai des leçons.

—Vous êtes trop jeune.

—Je n'en aurai que plus de courage.

—Vous êtes trop faible.

—La fille qui travaille pour honorer la mémoire de son père est forte.

—Eh bien, dirent entre eux quelques créanciers, lui accorderons-nous du temps ?

—Oui, oui, répondirent plusieurs des fournisseurs du pauvre peintre.

—Soyez bénis ! soyez bénis ! s'écria alors Sophie... Oh ! comme je vais travailler : vous serez tous payés !... Oh ! je me sens forte, bien forte... Et dès qu'elle fut seule, avec cette légèreté qu'on a toujours quand on porte une bonne nouvelle, elle courut chez un des amis de son père, un homme dont le bon cœur et le désintéressement égalent le génie et le talent. Et avec ses habits de deuil, et, sous son long voile noir, toute rose de son émotion, et toute agitée de la rapidité de sa course, elle raconta à M. Lang,... (on a deviné que c'était lui), ce qu'elle venait d'obtenir ; elle lui révéla qu'elle avait compté sur lui

pour la mettre à même de donner des leçons. J'étudierai la nuit, et j'enseignerai le jour, répétait-elle avec enthousiasme; et je parviendrai ainsi à payer les dettes de mon père.

Touché jusqu'aux larmes de la généreuse résolution de la jeune artiste, notre célèbre dessinateur donna, dès ce premier jour, une longue leçon à Sophie. Parmi tous ses élèves, il n'en avait pas une qui l'intéressât autant que la fille de l'artiste. Il lui prodiguait tous ses soins, lui révélait les secrets de l'art, et guidait ses pinceaux avec un sentiment presque paternel; aussi les progrès de Sophie étaient surprenans.

Des amateurs éclairés, MM. Dor... et Cous., anciens amis du père de l'orpheline, l'aidaient aussi de leurs conseils; et déjà elle avait bon nombre d'écoliers, et déjà elle rêvait de but de tous ses désirs, de tous ses travaux, de toutes ses veilles, l'acquittement des dettes de son père.

Pauvre enfant! son ame avait plus de force que son corps. Elle seule ne s'apercevait pas que tant de travail usait sa frêle existence:

ses joues conservaient bien la *roseur* de la jeunesse et de la santé ; mais, à l'œil observateur, ces couleurs vives étaient celles d'une poitrinaire. Les veilles, les larmes, avaient échauffé son sang... L'agitation que donne toujours une noble résolution avait fini par devenir une petite fièvre continue, qui la minait, sans qu'elle souffrît assez pour s'en apercevoir.

Mais si elle s'aveuglait sur son état, l'amitié était plus clairvoyante, et s'alarmait pour elle... Un de ces êtres que Dieu a placé sur la terre bien plus pour les autres que pour eux-mêmes, une femme aussi bonne qu'aimable, et qui se console de beaucoup de malheurs par beaucoup de bienfaisance, une femme dont la modestie ne me pardonnerait jamais, si je disais seulement la première lettre de son nom, voyait beaucoup Sophie, et s'effrayait des progrès de sa maladie... Elle lui disait souvent :

—Mon enfant, vous souffrez.

—Moi souffrir ! oh ! je n'ai pas le temps d'y penser.

—Il faut que vous veniez vous reposer chez moi, à la campagne.

—Et mes écoliers...

—Et votre santé?

—Et les dettes de mon père...

—Vous vous tuez.

—Ce qui me tuerait, ce serait de laisser un reproche peser sur sa mémoire...

Ces propos, cette insistance d'un côté pour faire partir pour la campagne, de l'autre, pour rester au travail, revenaient souvent; mais Sophie finissait toujours par l'emporter. Une jeune fille de dix-huit ans est bien forte quand une sainte pensée l'anime. C'est un roseau qui vaut un chêne. Mais il y a aussi quelque chose de fort, d'irrésistible que rien n'arrête, que rien ne peut vaincre; c'est le vent de la mort quand il vient à souffler. Sophie en avait été frappée, et cette fleur naguère si fraîche et si jolie, penchait chaque jour de plus en plus vers la terre.

MM. Lang...., Dev... et Cou...., ses amis, vinrent la trouver, et lui dirent: il faut que vous acceptiez l'offre qui vous est faite; il faut que vous alliez prendre le lait à la campagne.

—Et mes écoliers?

—Faut les quitter pendant quelques semaines.

—Et les dettes de mon père?

—Elles seront toutes payées.

—Oui, si vous étiez riches; mais vous ne l'êtes pas....

—Nous continuerons vos écoliers.

—Vous vous moquez de moi.

—Non, entre nous trois nous allons nous les partager, et nous vous en répondons; le but de votre piété filiale sera atteint.

—La jeune fille se leva, voulut parler;... mais elle ne put que tendre, à de tels amis, ses jolies mains blanches et pâles, et fondit en larmes! Quelles paroles aurait-elle pu trouver pour les bien remercier?

Comme livrée à une autre mère, Sophie partit pour la campagne,... et là, sous de beaux ombrages, elle répétait souvent à sa bienfaitrice: Combien on a tort de dire du mal du monde! de dire que la bonté et l'amitié y sont rares! voyez comme je suis entourée d'amis!...

Oh! que ceux qui contribuent à adoucir les

derniers jours des mourans soient récompensés! Parmi les bonnes œuvres, il n'y en a pas de plus sainte que celle-là... Sans crainte de ne pas voir se réaliser l'objet de tous ses vœux, la pauvre Sophie, rêvant de bonheur, déclinait de plus en plus... Les fleurs du printemps sortaient de terre alors que son vieux père y avait été déposé, et quand l'automne qui suivit ce printemps vint joncher de ses premières feuilles les tombes des cimetières, on vit une fosse nouvelle auprès de celle du peintre... C'était celle de Sophie.

Paix à l'âme de la jeune fille! et bonheur à ceux qui ont généreusement adouci ses derniers instans.

Quelque temps après la mort de Sophie parurent des stances dont quelques-unes nous sont restées dans la mémoire.

L'ombre de Sophie Lah... à ses bienfaiteurs, MM. Langl...., Dev... et Cous...

De la voûte céleste, où mon ame ravie,
Sur l'aile d'un archange a pris un libre essor,
Je regarde la terre, où, sans goûter la vie,
Je me sentais frémir au seul nom de la mort.

Ne craignez pas, amis, qu'en cette haute sphère
Mon cœur de vos bienfaits perde le souvenir....
Je sais que les ingrats sont nombreux sur la terre ;
Mais cœur ingrat et dur au ciel ne peut venir.

Cultivez ce bel art, qui, par son noble usage,
A de mon infortune adouci les rigueurs.
De votre amour pour moi j'implore un nouveau gage!
Ah! plantez sur ma tombe une croix et des fleurs.

Ettenheim et Vincennes.

SCÈNE CONTEMPORAINE.

C'est une belle chose que les rayons du soleil couchant sur des ruines; il y a harmonie entre la *fin du jour* et ces débris qui ont vu tant de *jours finir!!!* Je resterais des heures entières à contempler les antiques murailles d'un château, quand leur teinte grisâtre se revêt de ce vernis rose du soir... A ce moment il s'élève presque toujours une brise, et alors les églantiers qui ont poussé leurs longues branches entre les joints des pierres, et qui appendent du haut des créneaux comme des guirlandes de verdure et de fleurs, sont balancés par son haleine;.. et puis c'est le moment des méditations et des rêveries. L'homme qui vous dit: Vous trouvez du charme à écouter tinter l'angélus du soir dans nos campagnes, moi j'aime autant entendre sonner midi quand je me promène sur le cours sablé et

aligné de notre ville; cet homme là peut avoir du bon sens, de la probité et de la santé;.... mai voilà tout: ne lui demandez pas s'il aime Bernardin de Saint-Pierre, Châteaubriand, Madame de Staël et la Martine; il n'y comprend rien.

L'homme de qui je tiens *les souvenirs* que je vais essayer de retracer, était de ceux que le monde appelle *réveurs*.... Il voyageait beaucoup, et regardait avec fruit; il n'inscrivait point d'avance sur son itinéraire combien de jours ou d'heures il passerait dans tel ou tel endroit: tant qu'un lieu parlait à son ame, il y restait, il ne le quittait que lorsque son imagination n'y trouvait plus rien à prendre; alors il s'en allait, comme on finit une visite quand tout sujet de conversation a tari; or, mon ami voyageait dernièrement dans le pays de Bade, et il avait arrangé qu'il coucherait à Ettenheim; sa journée n'avait pas été longue; il était parti le matin de Strasbourg.

Le soleil se couchait quand il alla s'asseoir en face du château... Il était au moment d'en commencer un croquis sur son album, quand il aperçut un vieillard qui venait de son côté;

il savait bien que la demeure féodale qu'il voyait devant lui appartenait au grand-duc ; mais voulant entendre prononcer par un autre le nom qu'il avait au fond de sa pensée, il dit en allemand au vieillard :

— Monsieur, auriez-vous la bonté de me dire quel est le propriétaire de ce château?

— S. A. le grand-duc de Bade.

Ce n'était pas là le nom que mon ami voulait entendre, il ajouta donc :

— Je voyage dessinant des vues, recueillant des souvenirs. Y en a-t-il qui se rattachent à ces murailles?

— Oh! oui, monsieur, un bien triste!

— Lequel?

— Celui du malheureux duc d'Enghien...

— Oh! monsieur, si vous n'êtes pas pressé, veuillez me parler de ce jeune et vaillant prince.

— Oh! oui, jeune et vaillant! comme vous dites, monsieur. Je lui ai été attaché dès sa plus tendre enfance,.. et me voilà maintenant pleurant mon noble maître,.. moi, tout chargé d'années et de chagrins.

— A ces sentimens là, bien plus encore qu'à votre accent, je vois que vous êtes Fran-

çais. Asseyez-vous là et parlez-moi de lui... Savez-vous que c'est aujourd'hui l'anniversaire de sa mort?..

— Ah! ici nous n'oublions pas ce jour de deuil, et ce matin nous avons prié pour lui.

— A Vincennes, on n'en aura probablement pas fait autant... Car aujourd'hui, en France, on ne veut plus prier pour les morts.

— Je sais bien que pour Louis XVI et le duc de Berry, c'est devenu séditieux; mais pour le dernier des Condé, c'est différent; comme on a hérité de sa fortune on priera peut-être pour lui.

— Je ne sais;.. mais je crains bien que la chapelle funéraire où le père a voulu reposer auprès de son fils, n'ait vu à pareil jour s'allumer aucun cierge, n'ait entendu aucune prière.

— En vérité, quand je vois tout ce qui se passe dans notre malheureuse patrie,.. je me console de n'y plus vivre. La reconnaissance n'est donc plus une vertu en France?

— Oh! elle existe encore pour certains cœurs; mais la pratique en est dangereuse. Ceux qui ont vécu des bontés des frères et de

la fille de Louis XVI et de Marie-Antoinette, ne peuvent plus aller prier au monument expiatoire, ni aux tombes de Saint-Denis;.... leur gratitude serait appelée séditieuse.

— Est-il possible qu'on en soit venu là? Ah! monsieur, ce qui tue chez une nation les sentimens généreux, c'est le triomphe d'un mauvais principe, et aujourd'hui on dirait que l'oubli des bienfaits, que l'ingratitude, que l'hypocrisie.....

— De grace, détournez la vue de tant de turpitudes, et parlez-moi du prince que vous avez connu. Nous pleurerons peut-être en nous souvenant de lui; mais de semblables larmes nous feront moins de mal que l'aspect de la boue...

— Vous voyez bien ce banc, sous ces arbres verts au bas de la muraille, il était là le 14 mars au soir, assis et lisant une lettre de M^gr le duc de Bourbon, qui l'engageait fort à le rejoindre. Après l'avoir lue, il la donna au chevalier Jacques, son intime confident, en lui disant: Tu me diras ce que tu en penses.

Après quelques instans le fidèle serviteur répondit:

— Le conseil que monseigneur donne à votre altesse est bon et sage, vous n'êtes plus en sûreté ici.

— Ah! voilà encore tes frayeurs qui te reprennent. Eh! que veux-tu qu'on me fasse ici.

— Qu'on se saisisse de votre personne.

— Mais ne suis-je pas ici chez le grand-duc de Bade? n'est-il pas en paix avec la France, et son territoire peut-il être violé?

— Si près d'un pays en révolution, on peut tout craindre.

— Avec un homme comme Bonaparte, on peut tout espérer.

— Votre altesse est trop confiante.

— Ton amitié est trop craintive.

— Ettenheim est rempli d'espions.

— Ettenheim est le lieu qu'elle habite, et je ne m'en éloignerai pas... D'ailleurs, ici mon exil est plus doux que dans toute autre partie de l'Europe; je serais à Chantilli que je n'aurais pas de plus belles chasses que celles que le grand-duc m'a cédées; et puis n'est-ce donc rien d'être si près de la France, de respirer son air, et, pour ainsi dire, d'entendre sa voix...

— C'est cette proximité dont on vous fera un crime ; on dira que vous n'en êtes aussi près que pour mieux conspirer.

— Je répondrai : Interrogez ma vie et sachez qui je suis... J'ai loyalement combattu entre mon aïeul et mon père ; Moreau et son armée le savent ; mais conspirer, moi, jamais!

— Ce n'est pas ce que croira le premier consul.

— Tu te trompes. Le premier consul est un homme de guerre, son génie s'est élevé au-dessus des intrigans de la république ; soldat, il comprendra un soldat, et méprisera toutes les dénonciations.

— Cependant ses envoyés secrets vous entourent.

— Dis donc les envoyés de la police.

— Tous sont à craindre.

— Ma foi, non ; je ne veux leur accorder que du mépris..... Puis en prononçant ses paroles, le prince se leva, car il venait de voir la princesse Charlotte, qui descendait dans les jardins du château. Avant d'aller la rejoindre, il appuya la main sur l'épaule du chevalier Jacques, et ajouta, avec un aimable

sourire, bon et fidèle ami, tu ne trembles jamais pour toi; fais-en autant pour moi!

Resté seul, le chevalier Jacques réfléchissait à tous les dangers qui entouraient l'héritier des Condé. Il avait entendu dire que le général Ordenner était venu à Ettenheim, et y avait laissé deux hommes de la police française; en vain il avait cherché à prémunir le prince, dont la loyauté et la confiance se refusaient à croire à l'espionnage. Il n'avait pu parvenir à lui faire partager ses craintes et à le mettre en défiance. Mais lui, fidèle serviteur auquel M^gr le duc de Bourbon avait recommandé de veiller sur son fils, était livré à de graves inquiétudes, et avait chargé un nommé Schmidt de s'attacher aux agens d'Ordenner, et de les sonder adroitement pour tâcher de découvrir leurs projets;.... il le vit arriver près de lui.

— Eh bien, avez-vous réussi?

— Oui; il n'y a rien à craindre.

— En êtes-vous sûr?

— Certain.

— Je crains que vous ne vous abusiez.

— Je les ai vu partir.

— Pour retourner en France ?

— Oui ; j'ai trouvé moyen de les suivre jusqu'à deux lieues d'ici. Ce n'était pas le prince qu'ils cherchaient, c'étaient des émigrés.

— Pourquoi donc toutes ces demandes sur les entours et les gens de monseigneur ?

— Je ne puis vous le dire ; ils sont maintenant à Strasbourg ; et le prince peut dormir tranquille, il ne sera point inquiété.

— D'après ce que vous me dites, pour cette nuit je n'y mettrai pas d'obstacles ; mais demain je ferai tout mon possible pour le déterminer à quitter Ettenheim, au moins pour quelque temps.

— Vous contrarierez monseigneur.

— Ça m'est égal, je le sauverai.

Cette conversation avait lieu le 14 mars au soir...

Maintenant la nuit était venue avec le silence et les ténèbres, et tout reposait au château ; le prince qui avait chassé pendant la journée, dormait profondément du double sommeil de la fatigue et de la sécurité... Tout-à-coup, il entend une voix qui lui crie :

— Monseigneur ! monseigneur !

— Qui m'appelle?

— Moi, le baron de Grunstein.

— Que me voulez-vous à cette heure?

— Levez-vous! levez-vous!

— Pourquoi?

— Il faut fuir, votre demeure est cernée.

— Cernée! par qui?

— Par des soldats et des gendarmes de France.

— Il y a donc eu trahison?.... Et déjà le prince était debout et avait passé à la hâte un pentalon et une veste de chasse... il n'avait pas encore ses bottes... On entendait le bruit des gendarmes montant l'escalier; la porte s'ouvre, Pserdoff et ses soldats entrent, le pistolet à la main, et demandent:

— Qui de vous est le duc d'Enghien?

— Si vous venez pour l'arrêter, vous devez avoir son signalement?

— Si nous l'avions, nous ne vous ferions pas de question... Allons, puisque vous ne voulez pas répondre, marchez tous.

Le chevalier Jacques qui logeait dans une maison voisine, ayant appris l'attentat qui se commettait chez son noble maître,

s'était empressé d'accourir à moitié vêtu auprès de lui, pour partager ses dangers, et avait envoyé un domestique à l'église pour sonner le tocsin.

En le voyant arriver, le duc dui dit :

— Cher ami, si je t'avais cru, je ne serais pas entre les mains de ces gens-là.

— Mais, monseigneur, on ne peut pas vous arrêter, c'est une violation du droit des gens.

— Il est bon là, avec son droit des gens ! répéta, en ricanant, Psardoff; mon ami, allez-vous-en, nous n'avons point affaire à vous.

— Mais moi, j'ai affaire à lui, à mon maître, à mon prince ; je ne le quitterai jamais.

— C'est toujours un de plus : puisque vous le voulez, vous serez des nôtres ; c'est-à-dire notre prisonnier comme les autres.

— Vous m'accorderez au moins quelques instans pour m'habiller, demanda le duc d'Enghien ?

— Non, non, vous êtes bien comme cela, il ne fait pas froid.

— Je ne voudrais qu'un instant pour voir.... pour dire adieu à la princesse de.....

— Ah bien oui! nous avons le temps de cela; allons! marchez! marchez vite!

— C'est une infâme trahison!

— Ça peut être... mais marchez toujours; et les soldats d'Ordenner, obéissant aux ordres qu'ils avaient reçus, hâtaient le départ d'Ettenheim, où un soulèvement aurait été à craindre, si les habitans avaient eu connaissance de l'attentat qui se commettait.

La princesse de Rohan, qui en avait été prévenue, vit de ses fenêtres le prince entraîné. Il l'aperçut et lui cria adieu.

— Adieu, adieu, répéta-t-elle... Et depuis elle ne l'a plus revu! et depuis, elle n'a pas reçu le dernier gage qu'il a voulu lui envoyer des fossés de Vincennes...

Arrivé dans un moulin à quelque distance d'Ettenheim, on s'y arrêta; le duc d'Enghien obtint la permission d'envoyer chercher du linge et de l'argent...

Il a dépendu de bien peu de chose que de ce moulin, le prince ne vint à s'échapper; on avait examiné les issues, reconnu des sentiers détournés, jeté des planches sur les ruisseaux; mais, oh malheur! au moment de

l'évasion une porte, qui était toujours ouverte, une porte qui pouvait être celle du salut et de la liberté, se trouva barricadée au dehors! Fatale destinée! Si la main d'un paysan indifférent n'avait clos cette ouverture, si un valet de moulin n'avait poussé par mégarde un verrou inutile, un crime affreux n'aurait point souillé la gloire d'un grand homme, le beau nom de Condé ne serait pas porté par d'autre que par l'héritier naturel; un fils aurait sauvé son père de mains perfides; un vaillant Français aurait défendu la vieille monarchie française, la France aurait eu un noble Français de plus.

Tout captif qu'il était, le petit-fils du grand Condé aurait dû s'attendre à trouver dans le commandant de la citadelle de Strasbourg au moins les égards que l'on doit au malheur, il n'en fut rien. Il n'y éprouva que de mauvais traitemens. Le général Leval, loin de se conduire ainsi, vint voir l'illustre prisonnier et retira les sentinelles qui avaient été placées dans l'intérieur de sa chambre.

Ce ne fut que dans sa prison de Strasbourg que le chevalier Jacques put revoir son maître

et son ami. Le prince persistait toujours à dire :

— Bonaparte ne voudra pas souiller sa gloire par un assassinat, et c'en serait un que ma mort.

— Ah ! si sur votre route vous pouviez vous échapper, je vous en supplie, au nom de votre père, au nom de la princesse Charlotte, au nom de la France, profitez de la première occasion.

— Je verrai le premier consul ; je lui dirai tout, il me comprendra, j'ai confiance en lui.

— Mais il ne s'appartient plus; des hommes qui se sont souillés de tous les crimes de la révolution, lui ont dit : Tu veux le pouvoir, nous te le laisserons prendre, mais à une condition : fais un pacte avec nous, donne-nous des gages contre le retour des Bourbons ; pour que nous te serrions la main, trempe-la dans le sang d'un parent de Louis XVI, et alors nous t'aiderons...

— Oh ! il ne voudrait souffrir pareil langage.

— Il est ambitieux, et l'ambition, pour parvenir à son but, souffre tout.

— Tu as beau faire, j'ai confiance en lui.

Ainsi, jusqu'au dernier moment, cette ame si loyale et si franche, ne pouvait se résoudre à croire qu'un illustre guerrier voudrait ternir sa gloire. Dans la pensée du fils des Condé, il ne pouvait y avoir de gloire sans vertu. Ce n'était pas lui qui aurait consenti à acheter la plus belle couronne qui soit sous le soleil, au prix d'une bassesse, au prix de quelque chose qui eût ressemblé à de l'hypocrisie, à de l'ingratitude et à de la lâcheté.

Les hommes qui avaient passé ce marché de sang avec Bonaparte, étaient pressés de le voir terminer; aussi ce prince ne fut pas laissé long-temps dans la prison de Strasbourg. Le 18 mars, de grand matin, les portes de sa chambre s'ouvrent, des soldats entrent, entourent son lit, et le forcent de se lever et de s'habiller.

— Où allez-vous me conduire?

— Vous le saurez toujours assez tôt.

— Mon voyage durera-t-il plusieurs jours? quel linge faut-il que je prenne avec moi?

— Une ou deux chemises suffiront.

Alors le prince vit bien que c'était fait de

lui, et dit un éternel adieu à ses amis, à ses fidèles serviteurs, au chevalier Jacques surtout, et fit des recommandations secrètes qui concernaient celle qu'il aimait plus que sa vie et presque autant que l'honneur !

La voiture est prête; il y monte avec deux gendarmes.... Parisiens, préparez, préparez des palmes et des couronnes, voilà le fils du grand Condé qui va arriver parmi vous !.....

Des Français l'attendaient en effet aux barrières de Paris...; mais c'était pour empêcher sa voiture d'entrer dans la ville, et la faire filer le long des murs pour gagner Vincennes; car une prison d'état est le palais qu'on lui a préparé !... et encore quels préparatifs? La chambre qu'on lui donne, dans le château de Saint-Louis, est ouverte aux vents; les carreaux de vîtres sont brisés, et pour abriter un peu le voyageur, la femme du gouverneur, madame Harel, qui a reconnu dans le prince prisonnier, son frère de lait, attache elle-même une serviette devant la fenêtre.

Le noble captif, exténué de fatigue, prend à peine un léger repas; il demande qu'on veuille bien, *pour le lendemain*, lui préparer

un bain de pieds, et s'endort bientôt... A onze heures, on l'éveilla.

— Que me voulez-vous? Ah! laissez-moi dormir; j'ai besoin de repos.

— Impossible, levez-vous. Et on le conduisit dans une pièce du pavillon du milieu, faisant face au bois... Du bois où Saint-Louis rendait la justice!!!

Là, étaient réunis (il faut bien les nommer; car aujourd'hui c'est peut-être pour eux une gloire) Hullin, Gaiton, Bazancourt, Ravier, Rabbe, d'Autancourt, faisant les fonctions de rapporteur, Molin, remplissant celles de greffier..., tous nommés par Murat, gouverneur de Paris...

Celui qui préside cette commission demande au prince qui se tient debout devant lui, noble et calme comme un jour de bataille.

— Vos noms, prénoms, âge et lieu de naissance?

— Louis-Henri de Bourbon, duc d'Enghien, né à Chantilli.

— Avez-vous combattu contre la France?

— J'ai combattu avec ma famille pour recouvrer l'héritage de mes ancêtres...; mais

depuis que la paix est faite, j'ai posé les armes, et j'ai reconnu qu'il n'y avait plus de rois en Europe...

A la lueur des lampes qui éclairaient ce jugement, de nuit et à huis-clos, on pouvait voir que de toutes les figures, la plus sereine et la plus tranquille, était celle de l'accusé.

Tout était préparé. La condamnation ne fut pas longue à être prononcée; le jugement portait que l'exécution aurait lieu *tout de suite*... Les conseillers du crime craignaient que l'ame de Bonaparte ne revînt à de nobles pensées.

Les gendarmes étaient prêts; le militaire qui les commandait avait été élevé dans la maison de Condé, il n'en avait pas entièrement perdu la mémoire; le duc d'Enghien le reconnaît; ils ont joué ensemble dans leur enfance; il lui témoigne sa joie de le revoir. Ah! il est plus facile à celui qui va mourir et qui a le cœur pur, de sourire, qu'à celui qui va vivre en prêtant sa main à une mauvaise action. L'officier baissa la tête et ne sut que pleurer.

Au moins il pleurait celui-là !

Vite.., vite.., on quitte la salle du conseil, on descend dans le fossé par un escalier étroit, obscur et tortueux. Le prince se retourne vers l'officier.

— Est-ce que l'on veut me plonger tout vivant dans un cachot ? suis-je destiné à périr dans les oubliettes?

— Non, *monseigneur*, soyez tranquille, répond en sanglottant l'officier.

Et l'on continue de marcher, et l'on arrive au lieu du massacre ; là, à travers l'obscurité, à la lueur de quelques lanternes, le jeune Condé voit briller des armes.

— Ah ! grace au ciel, je mourrai de la mort d'un soldat.

Mais il voulait aussi mourir de la mort d'un chrétien, et il demanda un prêtre ; un rire satanique, un rire de l'enfer fut la réponse que les hommes du crime firent à cette prière.

— Est-ce que tu veux mourir comme un capucin, que tu demandes un prêtre? bah ! ils sont tous couchés à cette heure-ci.

— Vous me faites pitié et dégoût, dit le prince, et il s'agenouilla comme Bayard, comme ses pères; et ayant recommandé son

âme à Dieu, il se releva, et dit d'une voix forte :

Marchons ! puis s'adressant à un des hommes qui l'escortaient, il le pria de vouloir bien faire remettre à la princesse de Rohan, une tresse de cheveux, une lettre et un anneau : un soldat s'en était chargé.

— Personne ne doit faire ici les commissions d'un traître,... s'écria un aide-de-camp!

Arrivé au lieu même où il devait tomber, une voix cria au prince, *à genoux*.

— Un Bourbon ne fléchit le genou que devant Dieu, et de l'air le plus intrépide, il mit la main sur son cœur, et dit :

— Allons mes amis !

— *Tu n'as pas d'amis ici !* s'écria une voix féroce. Je ne dirai pas à qui l'on attribue ces paroles barbares ; car celui qui est accusé de les avoir prononcées est aussi mort sans juges et sans jugement.

Ces mots, *allons mes amis !* avaient été les derniers du prince. Plusieurs balles le frappèrent au cœur ; il tomba en pensant à Dieu, à son père, à sa dame. A son père ! et sans doute il se disait, alors qu'il se voyait, par une infâme trahison, enlevé à une vie tranquille

et heureuse pour être assassiné nuitamment dans les fossés d'un château fort : Ah ! la mort de mon père sera moins affreuse que la mienne !... Eh bien ! il se trompait ; mieux vaut cent fois mourir par des balles de soldats.. , que par les mains... Ah ! il y a moins d'horreur attachée aux fossés de Vincennes, qu'à l'espagnolette de Saint Leu !

Ainsi périt, le 21 mars 1804, à cinq heures du matin, Louis-Henri de Bourbon, duc d'Enghien.

On raconte que pour servir de point de mire, dans l'obscurité du crépuscule et du brouillard, on avait attaché une lanterne sur le cœur de la victime...

M. Savary, duc de Rovigo, pair de France et gouverneur d'Alger sous Louis-Philippe, atteste que cette circonstance barbare n'a pas eu lieu, *parce qu'il faisait jour!*

Enfin, avec le duc d'Enghien se termine et s'éteint la vaillante race des Condé. Porter dignement un nom si chargé de gloire est une tâche difficile ! Pour le duc d'Enghien, il en eût trouvé les moyens dans ses habitudes et dans les traditions de sa propre famille.

La Folle du Château.

Je passais dans la cour, et comme à mon ordinaire je flanais, regardant la noble façade de cette belle demeure, où j'étais entré quelquefois, mais où je ne vais plus, car elle a changé de maîtres... Je m'étais arrêté devant une fenêtre bien connue; mes regards y étaient attachés, comme si elle était encore là pour y paraître... Une femme d'une quarantaine d'années, vêtue de noir avec un long voile de crêpe sous lequel se montraient ses cheveux gris, me dit, au moment où j'allais me remettre en route :

—Ne vous en allez pas;... elle va venir.

—Qui? De qui parlez-vous, madame?

—Eh mon Dieu! de celle que toute la contrée aime et bénit;... je ne viens que pour elle. Hier, j'ai eu bien froid;... j'ai attendu si long-temps.

—L'avez-vous vue, à la fin? lui deman-

dais-je? car je m'apercevais que celle qui me parlait n'avait plus sa raison.

—Non pas hier, mais je la verrai aujourd'hui.

—Pauvre femme, dis-je, à part moi, comme Nina elle a au moins l'espérance, et elle dit à demain!

—Tenez, on ouvre la fenêtre : regardez-bien, nous allons la voir... Elle aime à respirer l'air du matin... Quelquefois je viens de bien bonne heure, et alors je la vois regarder le jardin. Elle se penche en avant pour respirer l'odeur des lilas et des roses, et alors ses beaux cheveux flottent à la brise embaumée... et moi je suis heureuse!

—Vous l'aimez donc beaucoup?

—Ah! demandez au malheureux qui vient d'être consolé, s'il aime la providence.

—Elle vous a donc fait du bien?

—Est-ce que vous ne le savez pas?

—Non,

—Je croyais l'avoir dit à tout le monde;... car, voyez-vous, je veux que tout le monde l'aime. Ah! mon cœur est trop plein pour pouvoir se taire, il faut que ma reconnais-

sance coule au-dehors; sans cela elle m'oppresse et m'étouffe... Je suis née auprès de son berceau; ma mère avait été attachée au service de la sienne, et pendant que celle que j'attends ici était toute petite, ma mère l'a quelquefois remise dans mes bras !... Entendez-vous bien, moi, moi je la portais dans mes bras !...

En prononçant ces mots, la voix de la femme aliénée s'était élevée et avait pris un accent de fierté. Je la regardais : son visage avait perdu sa pâleur, et ses yeux brillaient comme d'un éclair de joie.... Elle continua.

—Quand elle nous quitta pour venir ici, ma mère ne put pas l'accompagner, et toutes les deux nous pleurâmes ensemble bien des jours et des nuits. Que de messes nous entendîmes! Que de neuvaines nous fîmes à *Notre-Dame de Bon-Secours!* pour que son voyage fut bon et heureux... Un jour, je me souviens, ma mère était si triste, je lui dis : Il faut vous consoler, car enfin c'est pour son bonheur qu'elle est partie.

—Pour son bonheur, reprit ma mère.... Oh ! en vérité, je ne sais,... si j'osais....

—Que feriez-vous?

—J'irais consulter la femme de la montagne.

—Quoi ! cette sorcière?

—Elle n'est pas sorcière, car je l'ai vue à l'église faisant le signe de la croix. Mais elle a des révélations que lui fait son bon ange.

—Et que lui demanderiez-vous?

—Une seule chose.

—Laquelle?

—Si elle sera heureuse.

—Allons-y tout de suite, ma mère... Et à l'instant même nous prîmes nos voiles, et nous voilà au pied de la montagne.

La femme, qui y vivait comme une solitaire, rentrait dans sa cabane, et elle était toute chargée de fleurs et de simples odoriférans qu'elle venait de cueillir parmi les rochers.... En nous voyant, elle nous donna la *bien-venue*, puis prenant un chapelet de la main tendue de la Madone, elle le passa à son cou et nous demanda :

—Vous voulez donc savoir les choses de l'avenir?

—Oui, nous voulons connaître la destinée d'un être chéri de nous.

Prenant la main de ma mère, la femme ermite l'examina un instant et dit : Ce n'est ni d'un mari ni d'un fils dont vous vous enquérez ; puis regardant la mienne elle ajouta : et toi, jeune fille, ce n'est pas le sort d'un amant qui t'inquiète.

—Votre bouche a dit vrai, répondit ma mère.

—Et dans ce que je vais vous annoncer, elle ne dira rien de faux... Asseyez-vous le visage tourné vers la montagne, et regardez le soleil à travers les bouffées de fumée que lance la bouche du volcan.

Nous obéîmes, et tout en regardant un des plus beaux paysages que la nature puisse offrir à l'admiration, nous voyons la solitaire allant, venant, priant dans sa cabane, et remplissant une grande corbeille de coquelicots et de bluets des blés, de pervenches violettes et blanches, de grapes d'or de cytise, de touffes parfumées de lilas, de scabieuses des veuves, de lis de la vallée, de roses des haies et de roses de jardin, de tulipes jaspées et veinées comme du marbre, d'anémones rouges, noires et jaunes, et toutes ces fleurs

qu'elle mêlait ensemble et qu'elle remuait dans sa corbeille, comme un joueur agite les dez dans son cornet, lui servaient à lire dans l'avenir...

A ce passage de son récit, la folle me vit sourire et me dit :

—Vous êtes incrédule; vous riez et vous vous moquez de tout ce que je vous raconte.

—Non, non, continuez... Je ne suis point esprit fort... je ne me moque que de l'homme qui ne veut croire qu'à ce qu'il peut expliquer. Je crois aux pressentimens, aux apparitions, aux prophéties ; il n'y a qu'une chose à laquelle je ne crois plus : c'est à la bonne foi.

—Vous avez donc été trompé?

—Oh ! s'il n'y avait eu que moi !... mais ceux qui habitaient ce château !... (Et je m'arrêtai tout-à-coup, en pensant que la pauvre aliénée à laquelle je parlais avait conservé une illusion qu'il eût été cruel de lui ravir, et je la priai de continuer.)

—Où en étais-je?.. je ne me souviens plus... oh ! ma pauvre tête !...

—Vous disiez que la femme de la monta-

gne se servait de fleurs pour lire dans l'avenir.

—Ah! m'y voilà... Quand elle eut bien agité toutes ces fleurs, elle en prit à pleines mains et les jeta en l'air, par trois fois, en prononçant des paroles que ni moi, ni ma mère ne pouvions comprendre; en face de la statue de la Madone, il y avait une petite tablette avec deux flambeaux; les fleurs qui tombaient sur ce petit autel, étaient celles qui révélaient ce qu'on voulait savoir...

Or, il était resté sur la tablette aux pieds de la sainte statue, une rose de Sicile, une scabieuse et un lis... Les bluets, les coquelicots, le cytise et le lilas étaient tombés à terre, et jonchaient le seuil de la cabane.

—Levez-vous et approchez;... et la vieille de la montagne, en prononçant ces paroles, tenait à la main les fleurs privilégiées par le sort.

—C'est à une femme que vous vous intéressez;... et après avoir compté les feuilles de la rose, elle ajouta : à une jeune femme de dix-huit ans?

—Oui, répondîmes-nous toutes les deux.

—Cette rose a fleuri à un beau soleil du midi; elle est pleine de parfum, et je vois là, sous ces feuilles vertes, poindre deux boutons. La femme pour laquelle vous venez me consulter, est douée de graces, de talens et de vertus?

—Oui, répondîmes-nous toutes les deux.

—Cette rose ne s'est point épanouie aux lieux où elle est née; sa tige a été transplantée... La femme que vous chérissez a été éloignée de son pays.

—Oui, répondîmes-nous toutes les deux.

—C'est un mariage qui l'a attirée loin de son berceau. Elle sera mère de deux jolis enfans....

—Oh! que Dieu vous entende! s'écria ma mère.

—Sera-t-elle heureuse? ajoutai-je.

—Ah! voilà une scabieuse.

—Que signifie-t-elle?

—C'est une fleur de larmes et de chagrins.

—Et nous serons loin d'elle!

—Non, non, ma mère; dès qu'elle sera malheureuse nous irons la rejoindre et pleurer avec elle.

—Oh ! la rose brillera quelque temps ; elle ornera les fêtes d'un pays de plaisir.

— Et que nous font les fêtes et les plaisirs ; n'avez-vous pas dit qu'elle aurait des larmes et des chagrins ?

— Je n'y puis rien, voilà une scabieuse...

— Et ce lis ?

— Oh ! le lis effacera l'influence sombre et triste de la fleur des veuves ;... car, je le vois, la jeune mère sera aussi une jeune veuve.

— Ah ! que dites-vous ?

— L'avenir, tel que je le vois... Mais consolez-vous, le lis est fleur de gloire, d'innocence et de splendeur, et protégera la rose... Si ma science n'est pas trompeuse, voilà ce que je puis annoncer à celle dont l'avenir vous occupe. D'abord, la rose, c'est plaisir ; ensuite la scabieuse, c'est peine et souci, et puis en dernier, le lis, c'est bonheur et gloire...

— Bénie soyez-vous ! dit ma mère à la femme de la montagne, bénie soyez-vous de nous prédire du bonheur pour elle... et elle lui glissa quelques pièces d'argent dans la

main; et nous redescendîmes vers notre demeure... Voyez, monsieur, la différence de caractère entre ma mère et moi : elle, elle ne pensait qu'au lis... et moi, j'avais toujours la scabieuse sur le cœur, pesante comme l'approche d'un chagrin...

Ah! mon pressentiment ne tarda pas à se réaliser... Celle que nous aimions, celle que ma mère avait bercée, vit son époux frappé au cœur par un assassin, au milieu d'une fête... Le cri de douleur et de désespoir de la veuve parvint jusqu'à son père, et nous en eûmes connaissance... Nous avions fait le vœu d'aller pleurer avec elle; nous voulûmes l'accomplir; ma mère et moi nous partîmes pour aller bien loin !... bien loin ! Pour ma mère, qui se faisait vieille et infirme, c'était beaucoup de fatigues; mais elle se ranimait en se répétant : Ça lui sera un adoucissement à son malheur que de pleurer avec nous, que de se plaindre, et de gémir dans la langue du pays!...

Oh! monsieur, j'ai oublié bien des choses depuis une grande maladie, me dit la folle, en passant sa main sur son front; mes idées

qu'elle n'a plus que des souvenirs vagues... C'est là qu'est ma mémoire, ajouta l'insensée, c'est là ; et elle plaçait sa main sur son cœur.

Un jour... oh ! je m'en souviens bien, c'était le 9 août : il y a plus d'un an de cela. On me dit que j'étais libre et que je pouvais sortir, qu'il fallait aller loger ailleurs... que l'on ne payait plus pour moi, et que mon logement allait être donné à une autre... Dans tout cela, je ne sentis que du bonheur... J'allais voir ma bienfaitrice et tomber à ses pieds... Je courus, je courus bien vite... et j'arrivai dans cette cour. Il n'y avait personne : je frappais à cette porte, là, au pavillon, tout au bout du bâtiment ; un soldat me cria :

— On ne s'arrête pas ici : passez, passez vite.

— Je viens voir ma bienfaitrice.

— Il n'y a plus personne.

— C'est impossible.

— Je vous dis que c'est comme ça, on les a tous chassés.

— Chassés !

— Oui, vous dis-je, à coups de pierres.

— Et qui donc a pu leur en vouloir ?

— Le peuple, les ouvriers.

Ah ! vous me trompez, c'étaient leurs meilleurs amis...

— Allons, au large la folle ! et ce soldat me prit par le bras et m'entraîna bien rudement bien loin de la porte de ma bienfaitrice... Tout ce jour là, et encore bien des jours après, je ne faisais que pleurer, car j'avais été assez insensée pour croire cet homme... Mais depuis j'ai su que cet homme m'avait trompée... Un matin j'ai vu bien du monde dans la cour, des gardes et des voitures, et j'ai attendu pour la voir... Mais elle n'a pas passé devant moi. Je suis restée bien tard, et j'ai vu s'allumer les lustres. Ah ! me suis-je dit alors, comme on m'induisait en erreur, ils sont tous là... Il va y avoir une fête.

Et me souvenant comme autrefois je trouvais le moyen d'arriver jusqu'à ma bienfaitrice, je voulus encore parvenir auprès d'elle, et l'aider à mettre des diamans et des fleurs dans ses beaux cheveux blonds ; mais encore, cette fois on me repoussa bien durement. En se riant de moi, on me demanda : Qui donc venez-vous chercher ici ?

— Je viens chercher celle qui console le malheur, secourt le pauvre et se fait bénir de tous; celle qui est gracieuse dans le plaisir et forte dans la peine; celle qui, le matin, visite nos hôpitaux, et le soir rit au théâtre où elle applaudit au talent; celle qui encourage les artistes dans leurs ateliers, et l'industrie dans ses fabriques et ses magasins... En un mot, je viens chercher celle qui est la joie de nos fêtes, la providence de nos misères, et la mère de notre espoir...

— Allez! allez! *la folle*, elle n'est pas ici, me répondirent les gardiens de la porte, *on l'a chassée aussi.*

Mais vous sentez bien, monsieur, que je n'ai cru à tant d'ingratitude... Que les hommes se fâchent et s'irritent contre l'hypocrisie qui les trompe, contre l'avarice qui les ruine, contre la médiocrité qui les humilie... Ah! malgré ma pauvre tête égarée, je le conçois!... Mais *chasser* qui a souri de nos joies et pleuré de nos peines, bannir celle qui s'est faite notre sœur, jamais, jamais je ne le croirai... On me trompe, ma bienfaitrice habite toujours ce château; je viens ici tous les jours

pour l'apercevoir, elle me verra, elle m'appellera, et j'irai baiser ses jolis petits pieds... baigner ses mains de mes larmes... Si je ne la vois pas aujourd'hui, je la verrai *demain*.

Après ce long récit, fait à la manière des femmes du midi, avec volubilité et beaucoup de gestes, la folle se tut; elle venait d'entendre sonner deux heures. Ses grands yeux s'attachèrent sur une des fenêtres du pavillon.

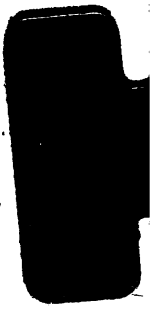
Je lui dis adieu, elle ne m'entendit pas, tant elle était préoccupée... Alors je m'éloignai en remerciant Dieu de laisser ainsi l'espérance au fond des cœurs les plus brisés par le chagrin, car dans nos mauvais jours c'est demi-consolation que de regarder l'avenir, et de dire : *à demain*.

TABLE DES ARTICLES.

	Pages.
Dédicace	v
Lettre à mon Libraire	1
L'Hercule moderne (parade)	11
L'Autre et Moi, dialogue (scène de salon)	20
Le refrain de tout le monde	28
L'Autre et Moi (autre scène de salon)	37
Le Highlander, ou le Voyant des montagnes d'Écosse	45
Une pointe en Basse-Normandie (Voyage de Charles X à Cherbourg)	53
Fête-Dieu	80
La Saint-Vivien	89
L'Usurpateur et les petits Princes	103
Louis-Philippe à Rouen	132
Entrée de Henri IV, dit *le Grand*, roi de France et de Navarre, en sa bonne ville de Rouen, le lundi XVI octobre l'an M. D. XCVI	147
La Foire du Pardon, ou la Saint-Romain	162
Le Charlatan et la Foire	177
Encore la Foire de Saint-Romain	188
Le Mendiant, la petite Fille et la Visite	205
Marie-Antoinette	220
Le Jour des Morts et le Poète paysan	223
Le Chant du Barde et Arthur de Bretagne	241
Souhaits pour l'année 1832	246

Pages.

Les Étrennes 253
Les Rois 262
Le 21 Janvier 264
Scènes de White-Hall, ou le Fils du Régicide Anglais 267
Une Soirée de Château, ou le Coffre de plomb.. 287
La place des Carmes à Rouen, en 1206 et 1832. 303
Autre Soirée de Château 318
Scène contemporaine (13 février 1820)..... 337
Première Communion d'un Prince exilé, ou Souvenirs d'une Famille jacobite 357
Ma Chambre à Bicêtre 377
Le Barde Écossais en France 390
Le Barde en Écosse 400
La Foire de la Chandeleur 407
Le Bal masqué 413
La jeune Artiste 430
Ettenheim et Vincennes 448
La Folle du Château 469

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

IMPRIMERIE D'A. PIHAN DELAFOREST,
rue des Noyers, n° 37.